

Publications Cosmiques

7, rue Guichard. — PARIS (XVI^e)

Revue Cosmique. — Chaque année	12
1 ^{re} Année (épuisée).	
Quelques 1 ^{res} Années incomplètes, à	10
Les sept années ensemble	70
(dont une incomplète).	
La Tradition Cosmique : <i>Le Drame Cosmique</i> . Tome I (épuisé)	
— — — — — Tome II.	10
— — — — — <i>Les Chroniques de Chi</i> . T. III.	10
Enseignement de la Philosophie Cosmique, 1 ^{re} série,	
par AïA AZIZ	2
Vers la lumière (roman), par AïA AZIZ	4
Exposé sur le Mouvement Cosmique	2
Principes généraux de la Philosophie Cosmique.	1
Bref Exposé de la Philosophie Cosmique.	1
Quelques perspectives sur la Philosophie et le	
Mouvement Cosmique, par THEMANYLS	0
(Réduction : 5 francs les 20 exemplaires).	
Sois Néophyte, par THEMANYLS	1

LE MOUVEMENT COSMIQUE

Lien entre les cosmophiles, paraît six fois par an

Abonnement : France — 12 fr. par an.

Etranger — 14 fr.

Le numéro : 2 fr. 25.

Le montant des abonnements doit être adressé à M^{me} LEPET
bibliothécaire, 7, rue Guichard, Paris (XVI^e).

INTRODUCTION AUX ETUDES COSMIQUES :

THEMANYLS : Les Ames Vivantes	4 fr
Misère et Charité	4 fr
La Route Infinie (deux actes)	2 fr
Le Miroir Philosophique	2 fr
L'Humanisme.	4 fr
Les Pionniers	3 fr
CLAIRE THEMANYLS : La Conquête de l'Idéal	5 fr

Toutes les commandes de livres doivent être adressées à M^{me} LEPET
bibliothécaire, 7, rue Guichard, PARIS (XVI^e). Les envois doivent être pa-
d'avance, aux prix indiqués ci-dessus, majorés des frais de port et
recommandation, soit un dixième du prix des livres.

Claire THEMANYLS

LA CONQUÊTE

DE L'IDÉAL

PARIS

Publications Cosmiques

7, Rue Guichard (XVI^e)

1920

Tous droits réservés.

no 211

120^F


C17

90

LA

CONQUÊTE DE L'IDÉAL

20 Mai 19...

 L fait si beau, ce matin !... Le printemps chante dans le jardin et le soleil est déjà si chaud que je peux écrire, assise sur l'herbe verte, comme en été, dans une tiédeur délicieuse qui me baigne des premiers parfums.

Mes jacinthes s'évaporent dans l'air, qui tinte comme des cloches lointaines, comme des cloches joyeuses, mes jacinthes roses et mauves s'évaporent, en ondes subtiles et énivrantes, et je comprends que leur effluve est leur hymne à la vie, leur hymne au printemps !

Elle est la manifestation de leur âme qui, muette et prisonnière, se libère ainsi pour s'unir au grand concert de la nature en fête.

J'aime la gaité, la fraîche pureté, tout l'espoir et la sève de force juvénile féconde, qu'apportent ces premiers beaux jours.

Et je suis heureuse !

Le printemps est bien la saison aimée, désirée de tous ceux qui aspirent au renouvellement et à la vie nouvelle !... et qui attendent avec amour le spectacle grandiose de la renaissance des choses, dans l'essor de la terre, après l'assoupissement de l'hiver concentrateur.

La vie est rayonnante, et mes dix-huit ans palpitent de tant de foi en elle !...

Paris, chaque année, m'étonne par la transformation si vive que le soleil opère en lui : son allure tout de suite devient plus jeune, son aspect plus enchanteur.

Les femmes, en un instant, délaissent fourrures et costumes foncés pour revêtir des robes de lumière, des chapeaux fleuris, des bottines claires.

Du petit coin où je suis assise, j'aperçois l'avenue Raphaël, où se trouve l'entrée du jardin, et les grandes pelouses du Ranelagh, toutes animées de plusieurs tennis.

Une quantité d'enfants, de bébés, s'ébattent, en riant, sous l'œil vigilant des nourrices et des nurses, et tout ce petit monde paraît formé à l'instant même, par la baguette magique des rayons du soleil.

Je voudrais savoir chanter le cantique d'adoration dont certains peuples saluent tous les matins le soleil levant comme le symbole de la lumière, de l'intelligence, de l'épanouissement universel !

Et j'entends en moi le cri sublime du "Gloire à l'Astre !", "Gloire au jour !", de la vierge-déesse, de la Walkyrie radieuse, éveillée d'un lourd sommeil par le baiser de Siegfried, son héros vainqueur...

Tandis que l'accompagnement des harpes légères et que les trilles cristallins des violons sourdines semblent

se diffuser autour de moi, dans l'air pur, matinal, lumineux, j'aperçois grand-père, qui sort de la maison, en haut des marches du perron.

Il est beau, grand-père, mon seul parent, avec sa longue barbe blanche et ses cheveux de neige, auréolant ses yeux foncés.

Il s'approche, et déjà je devine la phrase que vont dire ses lèvres :

— Michèle, il fait si beau ! Allons au bois.

Ce matin, j'aimerais faire le tour du lac. Veux-tu ?

Il s'arrête en route, et cherche, du bout de sa canne, les premières violettes sous leurs feuilles humides.

Il se baisse et les cueille pour moi.

Pourquoi suis-je sûre que c'est au Lac que grand-père veut aller ce matin ?

D'habitude, il préfère les allées plus mondaines, l'avenue du Bois, les Acacias.

Aujourd'hui, je sais qu'il vient de décider de faire le tour du grand Lac. C'est extraordinaire comme toujours je devine ses pensées.

Et le voici maintenant qui m'appelle :

— Michèle ! Il fait si beau ! Allons au bois ! Veux-tu ce matin faire le tour du Lac ?

22 Mai,

Seule, dans ma chambre close, je pense, je rêve... Je sens la beauté de cette phrase de Socrate, cette même phrase qui, pendant des siècles, fut gravée, à Delphes, sur le temple d'Apollon : "Connais-toi toi-même."

C'est une étude importante et profonde que celle de la connaissance du "soi", une étude très utile aussi et qu'on néglige totalement à notre époque.

D'ailleurs, à l'heure actuelle, en Occident, qui sait prendre le temps de penser ?

Les hommes tournent en tourbillon, chacun dans leur milieu, dans leur cercle d'amis, dans leur cercle d'habitudes, dans leur cercle d'occupations, comme des manèges de chevaux de bois, moins calmes que les chevaux de bois !... comme des insectes autour d'une lampe.

Ils courent sans cesse, ils parlent vite, colportant de bouche en bouche les nouvelles du jour ou les potins sensationnels.

Les plus raffinés, les âmes "supérieures", suivent avec enthousiasme les manifestations d'art, les expositions de peinture, les concerts, les conférences, les pièces d'avant-garde.

Mais, au milieu de tant de réelles intelligences actives, où sont les penseurs profonds ?

On n'a "*plus le temps*" de réfléchir, de contempler, de méditer.

Il y a beaucoup de "destructeurs", de ceux qui vocifèrent sur la société, qui condamnent le code civil, qui critiquent le gouvernement, qui battent en brèche la magistrature, et le reste !

Ils ont raison, et, ne pouvant mieux faire, sont utiles en essayant de détruire les abus, les préjugés, les laideurs.

Seulement, leur œuvre me paraît fort incomplète : on peut arracher d'un champ les mauvaises herbes qui l'épuisent et labourer la terre en tous sens ; si la bonne graine aussitôt n'y est semée en abondance, le premier

effort devient nul, car d'autres mauvaises herbes repousseront bien vite.

Et où sont aujourd'hui les graines merveilleuses de la pensée humaine, capables d'étouffer l'ivraie qu'on enlève vainement chaque jour ?

Un ami de grand-père, un vieillard original et sage, me racontait hier qu'il a connu au Laos, près du Tibet, où il voyageait il y a un an, un bonze qui était resté enfermé soixante mois dans une grotte entièrement obscure, afin de pouvoir "penser", sans être distrait par rien.

Il avait d'ailleurs perdu, par cette retraite volontaire, la possibilité de voir la lumière du jour, qui l'aurait aveuglé. Et bien qu'aussi cette méthode me paraisse exagérée, je ne puis m'empêcher d'être en admiration devant le temps, les efforts, les sacrifices, que consacrent certains peuples à l'évolution de l'intelligence.

A Paris, de nos jours, il est très certain hélas que les hommes n'y songent guère, et que, pour la plupart, ils ne sont pas plus conscients de l'immensité du réel, pas plus capables de l'organiser et de le former, à trente ans qu'ils ne l'étaient à vingt ans, ni à quarante ou à cinquante ans qu'ils ne l'étaient à trente.

Et je m'imagine parfois avec une terreur triste ce qui doit advenir d'une nation où les classes dirigeantes se consomment dans "*l'agitation à vide*", selon le mot de Michelet, en vaines paroles, en gestes stériles :

La route du progrès-infini serait-elle perdue ?

Assurément, non. — Elle est voilée, latente, mais toujours prête à s'ouvrir.

Il doit y avoir une science de penser, une science de vouloir. Notre intelligence est trop livrée au hasard ; elle est en proie aux tourbillons des choses, incessamment vibrante de l'activité quotidienne.

Tout grand développement a besoin de calme.

C'est dans le non-usage actif de son intelligence, que le bébé accumule son étonnante et rapide compréhension de la vie ; c'est dans la tranquillité d'une terre non remuée que la graine germe et devient l'arbre majestueux ; c'est dans l'immobilité de l'eau que le cristal se forme.

Un mouvement dans l'eau, un coup de bêche dans la terre, une volonté hâtive fatiguant le jeune être, compromettraient l'épanouissement.

Aussi, je veux rester de longues heures dans la paix et la solitude ; tantôt dehors en aspirant la nature, le grand air, le fluide vital, l'odeur de la terre et des plantes ; tantôt comme aujourd'hui, dans ma chambre intime et douce.

J'ai mis une robe flottante en crêpe de chine bleu ciel, je suis étendue sur un large divan, où s'entassent mes coussins de velours pâles et de soie molle, et près de moi, dans un brûle-parfum oriental, fume une huile odorante.

Il est joli ce brûle-parfum. La tige mince, de cuivre ciselé, s'élance droite et hiératique, à deux mètres du sol, et soutient la grosse veilleuse rose comme une belle fleur épanouie.

Avec lenteur, en méandres gracieux, en fins dessins, la fumée embaumée monte gravement, et me représente bien l'offrande d'une âme, en aspiration vers l'Idéal.

Je voudrais, en ces heures paisibles, me faire un corps sain, robuste, épanoui

Pourquoi ne pas cultiver la beauté, dans toutes ses possibilités de manifestations, comme on embellit un jardin, de mille plantes rares, aux fruits exquis, aux floraisons merveilleuses ?

Je voudrais, aussi, augmenter, approfondir, évoluer mon cœur et mon esprit, me préparer une vie féconde dans le recueillement, le repos. Et je reviens à la phrase antique : " Gnôlhi Seauton " !

Je sens qu'il y a d'innombrables êtres en moi.

Quand ils ne sont pas d'accord, je souffre.

Quand l'un d'eux, fatigué, las d'attendre la vie que je ne peux lui donner encore, se plaint en soupirs inquiets, sourds et muets, en langueurs mélancoliques, un autre sait heureusement s'élever et chanter plus haut que lui ; celui qui monte ainsi des profondeurs, c'est mon espérance, c'est tout ce que j'ai voulu me forger et me construire avec de la lumière, de la joie, du soleil, avec l'essence de tout ce que je connais de beau et de grand dans le monde.

Il sait chanter l'hymne de l'espérance, de la volonté puissante et forte, miséricordieuse et bonne ; et il chante souvent en moi ; il chante pour rendre sa voix plus forte, il chante pour étouffer les mièvres tristesses, les inutiles inquiétudes, il chante pour le bonheur, il chante pour l'infini, il chante pour l'idéal !

Il est tout l'essor des rêves que j'élève, pour les vivre un jour. Et je l'épanouis sans cesse, volontairement, àprement, en lui ouvrant l'espace et l'action, en le baignant de pensées merveilleuses, en évoquant autour de

lui les richesses de la forme, les lys sous les grands bois, les roses au soleil, les gazons cendrés de lune, l'orientale splendeur d'une nuit blonde et douce, la mer calme et bleue, forte et féconde, l'océan des étoiles, l'eau cristalline des gemmes précieuses, l'émeraude aux tons d'algue mouillée, la topaze d'or, le diamant, cascade de lumière, et les parfums qui nourrissent l'âme, les encens rares, l'ambre royale.

Et mon imagination restaure et purifie les souvenirs de la vie moindre, de la vie salie et abîmée par les sociétés médiocres.

C'est ce moi, fort et vaillant que j'appelle aux heures de doute, ce moi enthousiaste, qui est mon directeur choisi.

Car je veux penser à l'avenir pour espérer, non pour craindre. Et si je me fais un motif idéal de joie et d'action, peut-être le verrai-je se réaliser un jour.

En chaque homme lutte sans cesse des tendances différentes, parfois même opposées. Des idées, des habitudes, des âmes, le siècle, le milieu, les lectures, les expériences, les hasards, les amours, les rêves, les méditations, l'éducation, l'exemple, l'hérédité, la race, l'ancêtre, l'atavisme, l'espèce, etc.

Lutte immense des éléments ! petite évolution synthétique, microcosme ! une des plus fécondes analogies que nous ait léguées l'antiquité : la Paix et la Guerre se disputent l'âme par mille intermédiaires : c'est toute une Iliade !

Oh ! que tout cela est profond et vrai ! quelles images merveilleuses, terribles, majestueuses !

Un flambeau nous éclaire et nous guide, il faut le suivre. Et quel est ce flambeau radieux ? L'harmonie, la beauté. La réalisation de cet idéal est difficile à trouver quelquefois ; et à mesure que je progresse même cette sorte de conscience se transforme.

Elle devient plus complexe, et, en même temps moins étroite, moins simple, moins plane.

Je devine aussi des parties de moi-même qui dorment encore, et que je connais mal ou que je ne connais pas.

Seule, je n'arriverai point à me comprendre toute entière. Sans l'amour, l'amour grand et sublime, unique et divin que j'attends, je ne puis éveiller les « palais endormis ».

Mais, avant que vienne le héros mystérieux, je voudrais augmenter, enrichir chacun de mes êtres, tout en ne les mélangeant pas avec ce qui pourrait me venir de l'extérieur et ne serait pas réellement " moi-même ".

Puis, je voudrais les multiplier encore, et les unir en les faisant converger vers un même idéal.

Car si je désire tellement arriver à devenir *quelqu'un* c'est que mon rêve est d'accomplir *quelque chose* de valable pour le bien de l'homme.

Et, comme a dit Goethe : « Si tu veux réaliser une grande œuvre, fais-toi d'abord une grande âme. »

Ceux-là ont une âme qui ont toujours marché dans la même direction.

Chacun a sa loi : il faut s'y tenir. Son œuvre : il faut l'accomplir. C'est un problème à déterminer et à résoudre.

Oh ! Avancer sans crainte ! Ne reculer jamais ! L'homme d'audace ressemble au dompteur au milieu des fauves : s'il a peur, le danger surgit.

Il faut transformer en science le souvenir de tout ce qui a passé dans le rayon de notre vie.

Il faut harmoniser l'âme actuelle, hiérarchiser les sentiments, éteindre certaines pensées, en aviver d'autres.

Il faut transformer les avenir, voulus, logiques, désirés, aimés

Il faut trouver le centre de notre âme et le proclamer roi.

“ Connais-toi toi-même ! ”.

30 Mai

Je viens de relire les “ Poésies complètes ” du premier poète qui me fit comprendre la merveilleuse féerie du vers, Ephraïm Michaël.

Ephraïm Michaël ! Celui qui m'ouvrit d'abord le monde des formes plastiques et la richesse du verbe sonore ! Celui dont les tristes poèmes mélodieux donnèrent un moment une expression à mon être inconscient de lui-même ! dont les accents nostalgiques me parlaient d'une patrie que moi aussi j'avais connue, par delà les mondes ! Celui dont le rythme assouplit ma voix et qui me donna l'amour des paroles suaves...

Âme trop faible pour la vie qu'elle a conçue ! âme épique, ne succombant que sous sa propre immensité ! ou plutôt, corps débile, pour tant de splendeur...

J'aime ses vers, somptueux comme de l'or.

C'est une orchestration, savante évocatrice, avec des notes triomphales, chargée d'anciennes vies et de visions merveilleusement pures... de la beauté qui se déroule.

Chant mineur aussi, mais sans alanguissement... chant d'attente et de recueillement... chant de défaite, où sonne fièrement l'appel des combats nouveaux et des victoires futures ! Chant de regret, d'un prophète que le monde a attiré sans l'assouvir, et qui pleure vaguement quelque couronne perdue !

Michaël !... quel beau génie il serait devenu s'il avait trouvé sur sa route un ami puissant, une intelligence purifiante, une source de cette force qui lui manqua toujours !

En raison même de l'admiration que je professe pour son talent, et de l'ardeur impétueuse avec laquelle je me suis nourrie de cette âme désespérée pendant plusieurs années, je voudrais faire un examen critique au point de vue de l'épanouissement vital, de ce manque, qui l'a empêché de s'élever jusqu'aux sommets qu'il avait su rêver.

Ainsi, dans « *Rêves et Désirs* ».

Les chants vagues et les formes indécises passent. Ces formes ne peuvent être atteintes par le poète. Décevance de la recherche de la beauté où le réalisé est moins beau que le rêve.

Le désir inassouvi vit donc dans ce cœur, il peut s'éteindre, par l'épuisement, il n'est pas accompli. Il ne donne pas le calme qui suit la réalisation. Il reste après chaque essai d'accomplissement, le regret des désirs morts.

J'étudie cette condition, qui lui a manqué ; quelle est-elle ?

« Les formes passent »... Il faut s'en saisir, les maîtriser, les créer.

Condition : la force.

Pour que les formes s'arrêtent et qu'on jouisse du calme, il faut savoir les évoquer ou les dissoudre.

Condition : la force.

Ce qui est rêve, pour l'un, c'est-à-dire idée pâle, embellie seulement des rayons lunaires de l'imagination, peut-être réalité, pour un autre plus fort. C'est essentiellement relatif.

Cela dépend de la force.

On vise toujours plus haut pour atteindre plus bas. C'est une loi physique dont l'explication est facile à trouver. L'artiste réalise toujours au-dessous de son rêve. Mais il faut rêver, c'est-à-dire viser, de plus en plus haut.

Condition : la force.

Pour éteindre le désir, il faut l'accomplissement ou le renoncement. Il n'y a pas de milieu. Autrement l'âme s'use dans une poursuite vaine. Or, le désir nous paraît mauvais, car un désir perpétuel est une faiblesse qui est immorale.

Pour renoncer, ou pour accomplir, que faut-il ?

La force.

Pour endormir son âme dans la sérénité des rêves accomplis, il faut être maître de ses rêves, et les choisir ou réalisables immédiatement, ou réalisables dans l'avenir.

La vie actuelle étant donnée telle qu'elle est, il faut (sans pour cela renoncer à la mieux épanouir) se con-

former à ses lois et à son but. Ainsi, on peut toujours accomplir son rêve.

Mais si les rêves confus et discordants de tous les hommes, quelquefois pervers et troubles, devaient être accomplis, il n'y aurait plus que le chaos.

Vouloir ce qui doit être, pour l'harmonie totale.

Condition : la force.

Ces désirs, jamais apaisés et jamais accomplis, toujours fusant, s'épuisent en épuisant l'âme.

Il faudrait que l'âme se concentre au lieu de se dissoudre.

C'est encore et toujours une question de force.

Et dans les "*Réminiscences épiques*" le poète, qui d'abord aime toutes les erreurs de la civilisation, dit aussi qu'il regrette le bonheur animal des géants primitifs, les luttes et la vie sauvage.

Ces erreurs qu'il aime sont les formes mièvres, les rôles sans majesté, les espoirs malsains, toutes les faiblesses d'une époque décadente.

Puis, par réaction et polarisation, ayant été trop loin dans cet amour du faible, le rêve se forme des temps forts et des équilibres anciens.

Il voudrait la vie sauvage, brutale, animale, sensuelle, mais puissante.

Et, comme toute réaction est exagérée, l'erreur engendre l'erreur.

Pour un être sain et intellectuel les temps préhistoriques n'ont rien d'enviable.

On est sorti lentement et péniblement de ces limbes, on en a presque horreur.

L'homme intégral n'aspire qu'à monter. Nul ne peut sainement se tourner vers le passé dépassé.

Et pour éviter à la fois cette tendresse des erreurs mièvres et ce regret contraire d'un temps brutal, que faut-il ?

Toujours, la force.

Michaël le sent bien, cette fois-ci, puisqu'il s'écrie lui-même :

— Et dans ma nostalgie immense de la force, je suis humilié de la splendeur des bois !

L'homme puissant n'est pas humilié de la splendeur des bois ; il communique avec eux, et se fortifie de leur souffle fécond.

Ainsi, j'ai écouté les chants d'un poète que j'aime, sans rien recevoir de ce qui, en lui, est moins pur qu'en moi-même.

Je me suis longuement bercée à son rythme enchanteur, j'ai vibré à ses sonorités, à sa couleur, à sa passion, à sa séduction, à son éloquence. Mais je veux me souvenir qu'au-dessus de tout cela, il y a autre chose !

Il y a la vie véritable, augmentée ou diminuée.

Il y a l'inspiration sacrée, venue de la lumière, et celle issue des ténèbres passionnelles, aux lueurs troubles.

Nous avons appris, dans le livre des grandes âmes, que la grâce et la beauté pouvaient revêtir des esprits d'enfer : Circé, les Sirènes, Cléopâtre, et tant de guerriers, de savants mêmes !

Et puisque les œuvres que nous lisons déterminent en partie notre être, plus je réfléchis et plus je pense qu'il est ou ne peut plus légitime de n'admettre, en nous,

par la lecture, que des œuvres choisies et bienfaisantes, capables de nous aider à la réalisation de notre vie.

Car tout individu qui a un but défini, et fait des actions qui l'en éloignent, est contradictoire.

Or, nous nous défendons des mauvaises actions parce qu'elles nous déterminent dans le chemin que nous réprouvons, et nous ne ferions pas de même pour les livres ?

Et puisque nous sommes obligés de nous défendre de ces actions mauvaises, c'est donc qu'elles sont tentatrices et qu'elles ont, en elles, quelque chose d'attirant et de séducteur.

Le mal n'est pas toujours repoussant.

Dès lors, pourquoi nous étonner que l'œuvre d'art ait, elle aussi, un autre critérium de sa valeur réelle que son degré d'attraction et que ce critérium soit sa puissance d'harmonisation, de perfectionnement de la vie, sa pureté ?

Pourquoi proclamer belles, et par là au-dessus de toute juridiction, les œuvres qui séduisent nos âmes, puisque nous ne voudrions certes en soutenir autant de toutes les actions ?

Et malgré la grande admiration reconnaissante que j'ai pour le poète Michaël, je me sens plus forte d'avoir ainsi sondé son manque de force.

Ne dit-il pas lui-même, dans « *Crépuscules pluvieux* », ses sentiments de vide du cœur, sans raison d'amour brisé ?

Je ne m'étonne pas de cette sensation de vide, dans ce pauvre cœur, que rien n'a rempli, non parce que rien ne pouvait le remplir, mais parce qu'il n'était rempli par rien...

haute situation de sa famille et de tout ce que celui-ci avait dit, pendant sa visite, manifestant une âme loyale, simple et tendre.

Et il ajouta :

— Enfin, depuis quatre ans déjà, vit en lui son amour pour toi, amour très sincère, très profond, et que je trouve touchant, je te l'avoue.

Lorsque dans un enthousiasme juvénile, un soir dans les montagnes, il se laissa aller à te dire ses sentiments et que tu en fus si surprise, je compris très bien l'attente de deux ans que tu réclamas alors avant de pouvoir songer à te marier.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Tu as l'âme d'une femme, et tu peux sentir, comme moi, le prix de cette affection fidèle, qui dure depuis quatre ans, et malgré deux années de séparation complète.

Enfin sans vouloir faire appel à des perspectives matérielles, qui, je le sais, n'ont pas sur toi une bien grande influence, cependant laisse-moi t'affirmer que le bonheur d'une femme est bien embelli par la facilité charmante qu'un certain luxe donne à la vie !... Et puis, ma chérie, crois-moi : c'est quelque chose d'avoir un mari attentionné qui vous adore, qui vous admire, qui se fait le réalisateur de tous vos rêves !...

Le bon regard attendri de grand-père me laissait voir toute la joie qu'il aurait éprouvée à l'accomplissement d'un projet qui lui était très cher.

Mais, craignant peut-être d'avoir trop cherché à m'influencer, il reprit avec douceur :

— Tout ce que je te demande, ma petite Michèle, c'est de revoir André sans idée préconçue, avec un peu

de cette indulgence que l'âge ne t'a pas donnée encore pour les hommes, pour les choses, pour la vie...

Cependant, tu sais, n'est-ce pas, que, comme je t'ai toujours laissée libre dans tes pensées, dans tes lectures, dans les actes, ayant toute confiance dans ta belle pureté, dans ta belle droiture, je te laisserai toujours absolument libre de décider loi-même le chemin de ton destin.

Grand-père et moi, nous avons passé hier, après le dîner, une soirée très intime. Je le sentais préoccupé d'une décision prochaine, et un peu mélancolique aussi, car ce projet lui faisait revivre sa jeunesse, à lui, et aussi la jeunesse de ses enfants disparus, ce projet auquel il tient pourtant, lui faisait revivre une époque déjà lointaine, d'un passé qui ne reviendra plus...

3 Juin

Grand-père a invité André Calvis à dîner, pour la semaine prochaine, puisqu'il veut absolument que je le revoie.

Moi, je sais bien, je sais inéluctablement que ce n'est pas "Lui". Mais pourquoi ne le reverrai-je pas ? C'est un ami, nous avons beaucoup échangé ensemble nos pensées et nos aspirations d'enfance et les liens d'amitié réelle, apportant leur joie, sont si rares !

Peut-être ne voudra-t-il pas comprendre la beauté d'une affinité qui dure, quand même elle n'est pas choisie comme affinité intégrale ?

Les hommes de nos jours ne sont pas héroïques.

Il y avait quelque chose de bien noble dans certaines idées de la chevalerie d'autrefois...

Il me semble qu'aujourd'hui on ne se garantit pas assez de la souffrance destructive, on se résigne trop facilement à l'état misérable du monde et de l'humanité, et au contraire, l'on évite avec une véritable lâcheté l'école de certaines douleurs psychiques qui disciplineraient et augmenteraient notre être ! Je veux dire que, dès mon refus, il est probable qu'André prendra la résolution de ne plus me rencontrer, pour ne pas se souvenir...

Au lieu de laisser vivre entre lui et moi, tout ce qui peut, de son admiration totale, être reçu par mon affection partielle, il cherchera à tout couper, à tout retirer, à tout éteindre. C'est dommage !

Tant de fleurs de tendresse sont ainsi fanées trop tôt, et souvent fanées à jamais, par ce manque de courage, par cette crainte faible d'une augmentation de peine.

Oh ! ne jamais rien détruire, volontairement, des amitiés, des sentiments, des pensées, des liens réels ! ne pas craindre la vie du cœur, ne pas fuir devant les orages possibles !

Je veux fortifier mon courage et je voudrais semer du courage en autrui, car j'aime la force et l'endurance. Au contraire je n'admets pas la résignation, si annihilante, prêchée à tort comme une vertu.

André comprendra-t-il, comme je le sens, que nous devons conserver la vie, conserver en elle ce qui est vivant, et l'augmenter, et l'épanouir ?

Mais qu'il faut avoir une volonté aussi forte que l'intelligence pour rester harmonieux et une volonté morale plus forte que le désir instinctif de vie.

D'ailleurs, depuis deux ans, André a certainement mûri et progressé.

Je sais qu'il est poète, qu'il a de vrais dons lyriques, une âme pure et noble.

Mais qu'importe !

Celui que je rêve est le seul qui puisse m'entraîner plus haut que moi-même, à la conquête incessante de mon idéal infini.

Et je veux que réaliser son rêve, qu'incarner son espérance, soit mon expression profonde, celle que j'entrevois comme une possibilité merveilleuse encore lointaine dans mes instants de désirs les plus élevés.

Oui, Grand-père, tu as raison. C'est quelque chose d'avoir un mari qui se fait le réalisateur de toutes vos aspirations !

Mais faut-il encore qu'il puisse sentir ces aspirations, même celles qui dorment au fond de moi-même, jusqu'au temps où sa pensée évocatrice les éveillera.

Lorsque je le sentirai venir, de tous les côtés s'élèveront des chants d'allégresse.

Et le jardin de mon âme fleurira enfin, et vibrera, comme le vent du soir fait résonner sourdement le grand orgue des bois.

Des accents de victoire éclateront dans les airs, des fanfares joyeuses s'élanceront, et ce sera l'hosanna triomphal, entonné dans mon cœur, pour l'arrivée de son roi.

Tous les rêves se lèveront en moi comme une foule ; et les phrases d'amour berceuses qui chantent dans mon être, les paroles embaumées et douces qui son-

meillent encore, mes lèvres pourront enfin te le dire, à toi que j'attends !

Tu m'apprendras toujours mieux les secrets profonds de la vie mystérieuse, et nous réaliserons tous deux l'idéal en réalité ! car avec toi la vie sera le Temple du Beau ! Avec toi, elle sera le sanctuaire du Bien ! Et ta parole m'entraînera, me délivrera, m'exaltera, vers les hauts sommets de la pensée humaine.

Tous mes rêves t'appellent et mes souvenirs, tous, t'ont appelé un à un !

O ! Viens bientôt ! Viens mon unique soleil ! A ta lueur, je veux comprendre, à ta lueur, je veux savoir, à ta lueur je veux chanter, à ta lueur, je veux aimer !

Triomphant et adoré, viens faire vibrer mon âme et résonner toutes les cordes de ma lyre, muette sans toi !

5 Juin

9 heures du soir.

(Après le dîner.)

Aujourd'hui j'ai été prendre le thé chez Jane Kousta que je n'avais pas revue depuis plus de trois mois.

C'est une "femme peintre", bien connue à Paris maintenant pour son talent et son éclatante beauté.

Elle m'intéressait beaucoup en pension il y a quelques années, lorsque la jeune fille curieuse et farouche qu'elle était alors s'occupait avec passion de la toute petite Michèle.

Elle épousa depuis Wladimir Kousta, comte polonais, beaucoup plus âgé qu'elle, dont l'indulgence indifférente et faible, l'intelligence savante, compliquée, fine et douce « l'aimait paternellement tout en la laissant entièrement libre. » comme elle me le dit en riant pour m'annoncer ce singulier mariage.

Jane était vraiment somptueusement belle, cet après-midi, dans sa robe souple de liberty orange, ses bras magnifiques chargés de bracelets lourds.

Très entourée, elle parlait vivement, son éternel sourire éclairant son brun visage de grecque antique, et elle faisait de grands gestes, conservant pourtant la grâce distinguée et harmonieuse, si rare, si décidée, si imprévue, qui est la sienne.

Elle paraissait trôner dans son vaste atelier luxueux, au milieu du désordre voulu et arrangé, du pêle-mêle garçonnier des tableaux, des chevalets, des bouquins, des bibelots et des toiles commencées.

Dès que le domestique m'eût annoncée, Jane poussa un grand cri enthousiaste et m'ouvrit largement ses bras :

— Eh bien ! mon enfant Micaëla, eh bien ! mon blond oiseau vagabond, c'est comme cela que depuis des mois et des mois tu nous as tous abandonnés ?

Tout le groupe ami surenchérit bruyamment.

— Il s'est sûrement passé quelque chose d'étrange dans la vie de Mademoiselle Vazanne cet hiver, affirma le pianiste Edmond Gaud.

— Viens-tu nous annoncer tes fiançailles ? reprit Jane en m'attirant près d'elle, tandis que je serrais encore cinq ou six mains tendues vers moi.

Et avant que j'aie eu le temps de répondre, la petite Rose-Marie, des Français, dont je n'ai jamais aimé les yeux pointus très brillants et très vides, s'écria avec malice :

— Mais c'est vrai ! il y a du nouveau pour vous ! André Calvis est de retour à Paris.

— Tu vas nous raconter tout cela pour te faire pardonner ton lâchage, dit Jane, mais tu prendras des forces avant.

Magdeleine, ajouta-t-elle, servez-lui donc le thé.

Magdeleine Lamarre, un peu ridicule par l'extrême myopie qui ne lui permet pas de quitter un instant son face-à-mains et aussi par l'air de jeunesse ingénue que cherchent à jouer ses trente-cinq ans de vieille fille, se précipita gaminement à la table, où le samovar bourdonnait doucement sa chanson monotone.

Une forte odeur de coréopsis se répandait dans la pièce à chaque mouvement de Magdeleine dont la figure, savamment maquillée, était écrasée par un chapeau monumental, où s'étouffaient les plumes d'autruche et les roses tendres.

Près de Jane, un petit jeune homme blondasse au visage blême, aux vilains yeux gris se balançait dans un fauteuil de bois, fumant nonchalamment un gros cigare.

Son air las et fat me déplut.

— Tu regardes notre nouvel intime, interrogea Jane. Tu ne le connais pas ?

Et sur ma réponse négative :

— Je te présente Guillaume Tara, autrement dit mon ami "Gui Tare", l'auteur si connu par l'immense triomphe de la saison, "le Fou-Rire".

Guillaume Tara s'inclina.

— Je ne puis vous féliciter de votre succès, Monsieur, lui dis-je, n'ayant ni lu, ni vu votre pièce.

D'une voix grasse, déplaisante, Tara répondit en ricanant :

— Ma littérature, en effet, Mademoiselle, n'est pas précisément ce qu'on peut faire lire aux jeunes filles.

— Ceci importe peu pour Mademoiselle Vazanne, fit d'un ton aimable Edmond Gaud. Elle a un grand-père épatant, qui la laisse libre de lire tout ce qu'elle veut.

— C'est vrai, repris-je. Mais il me laisse cette liberté justement parce qu'il sait qu'il y a un certain art qui ne m'intéresse pas du tout.

Tous éclatèrent en riant :

— Eh bien ! mon vieux Gui Tare, elle ne vous l'a pas envoyé dire !...

— Heureusement que tout le monde à Paris n'est pas de votre avis, Mademoiselle, murmura Guillaume Tara.

— C'est certain, Monsieur, répliquai-je. Vous sentez très justement que parmi vous tous je suis un peu comme une étrangère, une provinciale, si vous voulez.

Et profitant d'un instant de conversation générale de plus en plus bruyante, je dis à Jane en aparté — Et voilà précisément pourquoi je parais l'abandonner, mon amie. Si tu voulais me voir, seule à seule, de temps en temps, j'aurais le sentiment d'un échange d'amitié réelle entre nous deux. Notre affection ainsi aurait vie et manifestation naturelle de vie.

Mais tu m'as souvent fait comprendre que je pouvais te gêner en venant autrement qu'à ton jour. Que

cela dérangerait ton travail, tes séances de modèles, etc. Et je t'avoue franchement que si aujourd'hui, par exemple, j'ai la joie d'admirer ta beauté, ce qui est déjà quelque chose, c'est vrai, tout ce qu'une intimité douce nous permettrait de réaliser et d'échanger de sincère et de profond, est empêché, annihilé par le convenu et l'artificiel dont s'habille Paris même dans ses réunions les plus restreintes.

Comme pour me donner raison, le domestique annonça le duc et la duchesse d'Armiore.

Jane en ce moment fait les portraits de la duchesse et de ses enfants.

Aussitôt, elle s'empresse autour d'eux et commença les présentations d'usage.

Magdeleine Lamarre, souriante et ingénue, retourna à la table de thé et Jean Chermy, qui flirtait avec elle, passa les assiettes de petits gâteaux.

Puis, coup sur coup, entrèrent dans l'atelier les peintres Demerront et Maurice Picot, l'actrice Nelly Raffet et plusieurs autres personnes.

La conversation devint de plus en plus tapageuse et quelconque.

Guillaume Tara, le grand homme du jour, que je sentais, très péniblement d'ailleurs, être en ce moment le favori de Jane, paraissait succomber sous le poids de l'admiration que tous ces pantins lui prodiguaient.

On ne parlait plus que du Fou-Rire, de ses actrices, de la scène extraordinaire du 3^e acte, où la situation se complique si drôlatiquement de l'arrivée des deux amants, du compte-rendu de cet imbécile de Véry, qui avait prédit un four, et de l'avenir superbe que pro-

mettait à Monsieur Tara le succès éclaboussant, extraordinaire, affolant, de cette première pièce.

Moi, qui n'avais jamais encore entendu parler du "Fou-Rire", je me sentais stupide parmi toute cette médiocrité.

Edmond Gaud vint s'asseoir près de moi. Il est intelligent et sympathique.

— Ainsi, Mademoiselle, me dit-il, vous nous avez déclaré tout à l'heure, à mots couverts, que nous vous rasions ?

— Séparément, il y a quelques personnes ici qui sont charmantes.

Mais, soyez franc. Ecoutez un instant la conversation de ce salon, qui est un des plus intelligents de Paris. Et dites-moi l'intérêt que l'on peut trouver dans cet échange d'exclamations, d'adverbes et d'adjectifs vides de sens ? dans ces lambeaux de phrases, presque toujours inachevées, les seules à peu près qu'on puisse placer dans un salon mondain où tout le monde veut parler et personne ne veut écouter ?

— J'y trouve des sensations nerveuses agréables, parfois fortes, reprit le jeune pianiste, des échanges fluidiques, des amitiés, des flirts, du parfum, des sourires.

— Je vous comprends, mais ces sensations nerveuses là me font l'effet d'êtres artificielles et déséquilibrées ; elles ne répondent à aucun besoin profond de la vie et n'expansent pas le bonheur. Au contraire, elles l'empoisonnent.

— Si je ne me trompe, Mademoiselle, vous voulez mettre en pratique la parole de Marc-Aurèle : « Il faut don-

ner au corps ce qui est nécessaire pour l'âme, et à l'âme ce qui est nécessaire pour qu'elle s'élève ? »

— Le plus possible ; et je voudrais réaliser aussi cette autre pensée, d'Epictète : Sois libre, malgré le monde.

Mais la force du monde est infinie, croyez-le, par rapport à la force de l'individu ; et le monde est encore anarchique et désaccordé.

Etre droit et équilibré, c'est s'isoler, différer du milieu, et, pour résister à l'influence d'une force si puissante, influence d'ailleurs nerveuse c'est-à-dire presque physique et ne venant pas des idées, issues seulement de ces sensations passagères que vous aimez, je crois que l'homme sain ne résiste qu'en s'élevant très haut, et en bâtissant autour de son âme des murs de diamant.

— Vos idées sont bien d'accord avec votre forme extérieure, répondit Gaud. Je crois voir une jeune fille de l'antique Chaldée dans le calme de ses rêves purs, allant la cruche sur la tête, puiser l'eau bienfaisante. Vous vivez plus avec les étoiles qu'avec les hommes, et vos yeux longs d'orientale blonde reflètent la nostalgie de l'idéalité. Moi, j'ai guéri cette nostalgie ; peut-être cette guérison est-elle un amoindrissement ! Cependant, vous saurez, hélas, un jour, que les pensées les plus belles viennent toutes de ces sensations nerveuses que vous croyez inférieures ; souvent même, notre intelligence dépend de la façon dont nous avons digéré notre déjeuner ; et tout n'est que sensation.

C'est pourquoi la musique est ma vie. Qu'y a-t-il au monde à côté de cela ? Je me représente la terre comme un lieu que l'homme doit faire vibrer de toutes les façons et le plus possible, s'il veut être vraiment heureux

et vraiment quelqu'un. Qu'y a-t-il, dans la vie, hors de l'émotion ? Plus un être est capable d'émotions de toutes les sortes, plus il est intéressant, plus il existe.

— Pour vous répondre, repris-je en souriant, j'appelle toute la Chaldée à mon aide !...

Vous dites, tout est sensation ; pourquoi vous contredirais-je ? A travers mon enfance entière, j'ai su garder la notion du réel : le parfum des roses, l'effluve des arbres, les affections, les désirs, les pensées, étaient un monde vivant autour de moi. D'univers en univers, de hauteur en hauteur, tout est réel, je le sens.

Comprendre, savoir, apercevoir, espérer, c'est toucher par un sens ou par un autre. Ce qui n'est pas en contact avec moi est inexistant pour moi ; et le seul et universel lien entre le monde et moi, c'est la sensation.

Vous dites, tout est vibration. D'accord. La vibration extérieure pénètre en nous sous forme de sensation. Mais ne remarquez-vous pas vous-même qu'il y a une infinité de modes vibratoires.

L'onde musicale est pour vous le type et le centre des possibilités rayonnantes ; mais la vibration de la lumière ? celle de l'amour ? celle de l'intelligence ?

Si le piano que vous faites résonner est faux, ou a des cordes brisées, en êtes-vous pour cela moins musicien ? et votre émotion, mal servie, ne s'émane-t-elle pas, impatiente et complète.

Si, mauvais interprète, vous trahissez le génial compositeur, l'œuvre splendide enregistrée par les signes, en est-elle moins parfaite ?

Eh ! bien, quand votre corps physique, alourdi de sommeil ou épuisé d'insomnie, accablé par l'excès ou le

manque de nourriture, par l'exercice, l'inquiétude ou toute autre cause, devient un mauvais instrument, un mauvais récepteur, est-ce que l'onde intellectuelle qui, dans de meilleures conditions, l'aurait fait vibrer harmonieusement, est changée ?

Croyez-le, il y a des sensations de tous ordres. Les sensations physiques peuvent, après avoir été comme un cristal transparent, devenir à certains moments comme un voile opaque pour les sensations supérieures ; elles n'en sont pourtant que le vêtement et la manifestation.

Et les sensations immédiatement supérieures, à leur tour, transmettent de la même façon, selon leur capacité, des vibrations plus hautes encore.

Donc, à mon avis, non pas notre intelligence mais seulement sa manifestation physique, ce qui est tout différent, peut dépendre « d'une digestion » comme vous dites.

Pendant quelques instants Edmond Gaud et moi nous causâmes encore. Puis, je me levai pour partir, au milieu du brohaha mondain. Et Jane Kousta, fâchée de me voir sortir sans presque m'avoir parlé, m'accompagna jusqu'à la grande galerie d'entrée, et s'excusa : — Tu ne m'en veux pas, petite Micheline ? Je t'assure que si je ne te demande pas de venir me voir un jour toute seule, c'est qu'en ce moment, cela m'est vraiment impossible !

— Tu as trop à travailler, lui demandai-je ?

Et aussitôt je sentis brusquement que bien autre chose que la peinture la préoccupait et l'absorbait. Je la regardai. Elle rougit. Et ma pensée évoqua auprès d'elle la silhouette affreusement antipathique de Guillaume Tara.

Je me rapprochai de Jane, et lui prenant la main :

— Mon amie... Les choses sérieuses et profondes sont les plus vraies, les plus douces, celles qui donnent la sensation de durée, d'âme, de vie... Crois-moi, ce qui s'envole inutilement, ce qui brille un jour pour s'éteindre vite, c'est le néant.

Tu te laisses entraîner dans un tourbillon trompeur, et tu n'y es pas heureuse, Jane, car tu vauds beaucoup mieux que la vie que tu te donnes...

— Tais-toi, interrompit-elle, tais-toi ! Je ne veux plus penser, au moins pour quelque temps...

Ce qui me rend le plus triste, ajouta-t-elle, c'est que je suis jalouse ! et sa voix tremblait.

— Au contraire, insistai-je, tu devrais prendre le temps de penser. Ce que tu as de plus beau en toi peut s'éveiller, s'épanouir et te diriger mieux.

— Me diriger ! Et où ?... Depuis des mois et des mois, je suis une pauvre nef, ballottée sur un océan en tempête et en tumulte... tu ne peux savoir !... Plains moi, ne me juge pas, Michèle !

— Ma pauvre Jane, je ne te juge pas, certes et je t'aime.

Tu demandes comment te diriger ? Fais le silence en toi, d'abord, et autour de toi, des sensations et des désirs ; calme ton excitation et écoute la voix intérieure, la voix intime et profonde de ton être, soupirée, chantée, modulée au fond de ton âme.

J'aurais voulu longuement parler à mon amie, mais la sonnette s'était fait entendre, et le domestique ouvrait la porte d'entrée à deux dames empressées et volubiles.

Jane courut à elles, le sourire aux lèvres, et m'embrassa en hâte, pour retourner au salon en même temps que ces deux arrivantes.

Mais dans son baiser prompt, je sentis toute la tendresse intense dont elle est capable et tout ce que son être déséquilibré, farouchement nerveux, contient encore de profond, de puissant, et aussi cette capacité qu'elle a, au milieu d'une vie factice et trouble, de garder ouvertes des échappées lointaines sur les vastes espaces illuminés et de sembler avoir toujours une part de son être plongé dans un océan d'aspirations pures et innombrables.

9 Juin, Minuit 1/2.

André Calvis sort d'ici à l'instant... et je n'ai pas sommeil...

Quelle après-midi agitée j'ai passée en l'attendant ! je me croyais moins nerveuse ; mais mon affection pour lui souffrait déjà d'avoir à assombrir un passage du chemin de sa vie, d'avoir à briser son premier rêve...

Vers 3 heures, j'ai joué du piano longuement, et me suis mise à chanter ; cependant mes pensées songeaient tristement ; et impatiente, j'aurais voulu que les heures s'envolassent plus vite. Mais rien ne peut accélérer le temps, que le bonheur ou le calme.

Je suis allée avec grand-père acheter des fleurs ; puis j'ai égayé la maison des taches d'or des jonquilles, et j'ai piqué dans tous nos longs vases les tiges droites des boules de neige, gonflées, grosses et candides, des lys éclatants, si purs dans leur blancheur resplendissante, et des lilas blancs ou mauves, au parfum tiède.

Enfin seule au salon, j'étais dans une potiche basse, sur le piano habillé de soie, quelques grosses roses rouges, lorsque la porte s'ouvrit sans bruit derrière moi.

J'avais deviné qui entraît. Plus timide que d'habitude, je n'osai me retourner.

— Oh ! Michèle, murmura Calvis, comme vous êtes devenue belle !

Surmontant mon émotion, je marchai vers lui la main tendue.

Il la serra longuement dans la sienne, et l'effleura d'un baiser rapide.

Je le trouvai bien changé. Plus grand, plus fort et plus fin à la fois. Je le lui dis.

— Oui j'ai beaucoup changé, Michèle, répondit-il. En deux années d'exil, toujours seul, aux pays lointains, on comprend, on sent bien des choses nouvelles. Ces deux années ont été dures. Mais je ne les regrette pas. Elles furent pour moi une école merveilleuse qui m'a ouvert la porte de mon âme, qui m'a développé, qui m'a formé. Cette école, je suis heureux de l'avoir eue, et c'est à vous que je la dois, Michèle.

— Non pas, c'est vous, André, qui avez voulu partir au loin et voyager. Je ne vous ai jamais demandé cette séparation.

— Vous aviez exigé que j'attende deux ans avant de vous considérer comme une jeune fille. Comment pensiez-vous que je pouvais vous voir pendant si longtemps sans vous parler de l'unique espoir de tout mon être ! D'ailleurs c'est votre grand-père et mes parents qui ont voulu ce départ.

— Ils ont donc eu raison, puisque ce long voyage vous a mûri.

— Mais parlons de vous, Michèle, reprit-il. Comme vous êtes devenue grande et belle !

Tous les rêves d'une pensée toujours vers vous vous auréolaient moins encore que ne vous idéalise la délicate réalité d'aujourd'hui !

Votre casque d'or est plus lourd et plus doré qu'autrefois, et la phosphorescence de vos grands yeux bleus brille d'un nouvel éclat et voile de nouvelles profondeurs...

Il était troublé. Je m'assis sur un canapé et il vint se mettre près de moi.

— Je suis très ému, vous le voyez, n'est-ce pas, ajouta-t-il, très ému de me retrouver dans ce salon où j'ai passé de si belles heures, de si doux moments, de si chères années !

Très ému de cette minute, attendue, appelée, désirée tant de fois... et dans laquelle j'ai tellement de choses à vous dire... mais les paroles que je prononce ne correspondent pas à celles que vous attendiez peut-être, et elles expriment si mal tout ce que je voudrais que vous compreniez...

Je sens hélas, qu'il est facile de ne pas saisir le bonheur qui passe.

Et j'aimerais savoir parler, seulement pour ouvrir votre âme et, si vous le vouliez bien, ouvrir votre cœur... Je m'enivre de votre présence, Michèle, mais je crains !...

J'ai une crainte affreuse d'effaroucher l'oiseau merveilleux, le papillon bleu.

— Taisez-vous, dis-je en l'interrompant, taisez-vous André. Pourquoi vous laisser entraîner par votre pensée de poète avant de savoir ce que nous pourrions être l'un pour l'autre ? Après une aussi longue séparation, nous avons changé tous les deux, et nous ne nous connaissons plus. Intellectuellement j'ai parcouru de grands espaces et le lieu de mon repos actuel est bien éloigné de mes songes d'autrefois.

Aussi avons-nous presque à nous découvrir maintenant. Parlons librement, explorons ensemble les plus complexes horizons de notre pensée, mais, croyez-moi, ne reprenez pas le dialogue ancien là où vous l'avez laissé, sans tenir compte du temps, qui, dans nos âmes, a depuis fait germer des floraisons nouvelles.

— Comment pourrais-je vous parler librement, lorsque toute mon intelligence est annihilée près de vous, par l'extase de mon cœur ardent et enthousiaste ?

Ce ne sont pas des mots qui peuvent nous rapprocher l'un de l'autre, ô mon amie, ma chère amie !

Le silence seul est l'épanchement véritable ; et les yeux, les yeux parlent si éloquemment la langue de l'âme !

Heureusement grand-père entra à ce moment et interrompit une conversation où, à mesure qu'André s'exaltait, je me sentais de plus en plus froide, calme, indifférente.

Le dîner fut bientôt servi et pendant tout le temps qu'il dura, je me confirmais de plus en plus dans cette conviction que jamais, jamais Calvis ne serait pour moi autre chose qu'un ami.

Grand-père et lui parlèrent avec animation de la musique en Allemagne, où André avait passé six mois, de la Chambre des Députés et du Suffrage universel, de Sarah Bernhardt, de Rostand, des religions et de Mahomet...

De temps en temps, je disais une phrase qu'André approuvait toujours, en m'entourant d'un chaud regard de tendre et muette admiration.

Mais une voix criait en moi que toute la partie la plus haute et la plus féconde de mon intelligence, cette partie soupçonnée de moi seule, cette vie presque inconsciente encore, qui me met en rapport avec l'au-delà de mon être, cette vie de certitudes mystiques, de visions merveilleuses, d'intuition nette et précise, cette vie latente encore, spiritualisée, mystérieuse et profonde, ce n'était pas André qui pourrait jamais la comprendre, la satisfaire, l'évoluer, ce n'était pas André qui pourrait jamais la cultiver et l'épanouir.

Lorsque, dans la soirée, grand-père nous laissa de nouveau seuls ensemble au salon, Calvis reprit sa place sur le canapé, et avec une ardeur contenue il me demanda :

— Voulez-vous écouter une légende, un rêve, un poème qui me hante et que je n'ai pas écrit ?

Je n'osai refuser, et il commença :

— « Le Barde recueillait avec ivresse le chant intérieur que lui versait sa Muse : O ! si tu es aimé, disait-elle, rayonne et ne demande pas autre gloire.

« Pour Elle, la Terrestre qui t'aime, deviens fort et grand, sois beau, et garde toi.

« Crois en Elle invinciblement et qu'elle soit ta magicienne.

« Tu contempleras son image radieuse et tu seras consolé.

« Tu te souviendras de ses paroles douces et tu seras fortifié.

« Rappelle-toi. C'est Elle. Elle ! l'unique, la seule femme que tes yeux ont admiré dans ce monde, la seule que ton âme a choisie, la seule que ta chair a désirée. Celle-là enfin qui se donne à toi pour toujours, confiante.

« Sois fidèle à la route qu'elle a tracée de sa main chérie et marche ardent vers le but, sans voir le monde.

« Pour Elle.

« Un jour tu l'auras conquise : alors tout sera calme et merveilleux. »

Et voici que le Barde répondait à la Muse, en pensant à sa bien aimée :

« Sur un feuillet amoureuxment choisi, l'histoire est gravée de nos amours, et de mes souffrances et des lutttes, et des rêves.

« Mon amour s'y reflète, mon cœur s'y est envolé en ses plus hautes visions.

« C'est la couronne de mon œuvre, c'est le livre d'amour.

« Je lui donnerai au jour béni où nous serons l'un à l'autre, pour qu'elle y puise la confiance et l'amour, la fidélité et l'enthousiasme, la reconnaissance et la joie.

« Pour qu'elle y apprenne la grandeur de ce qui nous unira, la merveille de notre chaîne d'or, l'ardeur de ma pensée.

« Seule, Elle le connaîtra. Et ce livre sera comme notre jardin secret.

« Parc magnifique où nous nous promènerons souvent, ravis, loin des foules, loin des regards, seuls, seuls entre nos âmes enlacées, entre nos corps attirés.

« Irrévé! ce sera là le coin de mystère où l'on se retrempe aux jours de désespérance, la fontaine d'amour où toute plaie s'efface.

« Le talisman fait de son âme, où toute force resplendit; il sera le secret de la force silencieuse, il sera le lien indissoluble, que nulle pensée indiscrete n'aura souillée.

« Et après avoir mis tout ce que j'ai de meilleur, tout ce que je sais de plus grandiose dans ces pages, j'en ferai mon chef-d'œuvre, copié de ma main; et je le donnerai à mon amie.

« Et un jour, nous le lirons ensemble en face de la mer immense et bleue, sur la haute falaise.

« Et pour qu'il ne soit pas profané, parce que nous l'aurons gravé dans nos âmes, je me lèverai, dans un geste royal, et, grave, je lancerai dans l'abîme l'enfant chéri de ma pensée...

« Car ce sera un signe que j'aurai renoncé à la gloire du monde pour la gloire d'Elle.

« Et un long silence accompagnera sa chute, tandis qu'il passera, magique étoile dans le ciel rêvé de notre rêve... »

Après un moment, soudainement timide, André ajouta :

— Ce livre d'amour, il est presque terminé. C'est ma vie de deux années, celle des heures de mélancolie comme celle des heures d'espérance...

Le lirons-nous ensemble, Michèle, avant que ne l'en-sevelisse, magnifique tombeau, la mer mystérieuse, profonde, insoudable, gardienne éternelle de ce secret radieux, de ce dépôt sacré ?

Il parlait avec tant d'amour, avec un prodigieux et si tendre enthousiasme que j'en étais troublée, et qu'un instant j'allais même me laisser émouvoir par l'idée de cette œuvre d'amour conçue, née pour mourir, et mourant afin de rester le confident sûr et fidèle de deux âmes unies.

Mais aussitôt je sentis plus fortement encore l'atmosphère mièvre et presque malsaine dont ce sentiment m'entourait.

Et d'une voix douce, qui cherchait à atténuer pour mon ami André, la rudesse d'une pensée tellement éloignée de la sienne, je lui répondis :

— Ecoutez-moi, André, je vais vous faire de la peine, parce que, je le sens, un poète est comme extériorisé dans son œuvre; et ne pas vibrer à l'unisson des mots et des rythmes où il a mis sa vie, c'est le blesser.

Et pourtant, je ne puis laisser passer vers moi, sans vous avertir, l'écho d'un monde, qui est le vôtre, et qui manque, non seulement de lumière, mais encore de force et de vie. Hélas, c'est ainsi que les jeunes-gens rêvent ?

André, je vous parle ici avec mon amitié sincère et loyale.

Vous pourriez être un grand, un très grand poète. Vous savez faire étinceler les mots passionnés, et en vous écoutant, j'ai eu devant les yeux des visions de pourpre, d'azur et d'or... Vous savez faire jouer comme un orchestre les syllabes dansantes, vous pouvez tailler un vêtement splendide, capable de rendre visible l'impalpable Idée...

Mais votre Idée n'est pas assez haute, pas assez pure, pas assez courageuse.

Ce mot des anciens : "La Vertu", c'est aussi un monde, un monde réel, *celui-là, un monde qui se construit.*

Vous vous consommez, dans une sphère passionnelle, que vous prenez pour le Ciel.

C'est de cela que je voudrais vous avertir. Ce n'est pas comme un artiste extérieur à son œuvre que vous déroulez l'extase enfiévrée de votre héros, afin de nous montrer, par de-là, des horizons plus calmes ; votre héros, il est vous-même, vous tout entier, vous ne concevant pas une destinée plus grandiose que celle de s'abîmer dans un gouffre d'amour.

C'est donc vous-même, votre caractère, votre philosophie, votre intime conscience des choses, qui êtes enveloppé de ces brumes, lourdement colorées, comme un coucher de soleil par un soir d'orage.

Et moi je suis hors de ces nuages.

— Parce que vous ne m'aimez pas, dit-il avec beaucoup de tristesse.

L'accent interrogateur avec lequel il prononçait ces paroles me posait une question, qui apportait vers moi une implorante attente. Et comme je ne me décidais pas à répondre, répugnant à la moindre dissimulation, mais troublée par cette souffrance qui augmentait auprès de moi, André ajouta d'une voix mélancolique :

— Oh ! quelle chose navrante que de revivre heure par heure les chères journées de l'autrefois joyeux, de cet autrefois que, avec un peu d'habileté, un peu de tenacité, l'on aurait pu faire durer plus longtemps, l'on aurait pu délicieusement prolonger, et qui vivrait encore peut-être maintenant. Et alors on serait heureux, comme on l'était autrefois, soi et Elle ! Elle, la petite fille qui riait et qui chantait, qui ne s'inquiétait pas de grand-chose, qui souriait aux regards de vos yeux, et à la pression de votre main... Mais non, tout cela est envolé, envolé, plus loin que les oiseaux sauvages que vous avez vu passer au-dessus de votre tête, au début de l'hiver, dans leur fuite vers les pays du Sud. Tout cela est perdu, perdu, plus définitivement perdu que le navire que vous avez vu sortir du port, joyeux, les grandes voiles déployées, et qui n'est jamais revenu, jamais. Que personne ne retrouvera, parce que les vagues l'ont brisé et qu'il est tombé au fond de la mer, en un lieu inconnu.... Et il y a un morceau de mon âme dans ce navire perdu !...

— Vous ne doutez pas, vous ne douterez jamais André, je le sais, de l'affection profonde et douce que j'ai pour mon ami d'enfance. Et cet ami si cher je veux qu'il me garde toujours une grande place dans ses amitiés. Mais je voudrais, je voudrais tant, vous inspirer du cou-

rage, de la puissance de vivre et de lutter aussi, de la belle puissance fécondante et illuminatrice.

Il y a dans le stoïcisme une racine très vraie, que nécessite le principe même de la conservation de la vie.

On peut tirer le beau et le bien de toutes les situations et, comme l'a dit un penseur : Nul n'a jamais le droit de désespérer, puisque nul ne connaît l'avenir. Mais il faut envisager les événements avec courage, se chercher un but héroïque et suivre une voie droite, qui monte sans cesse.

Accomplir un noble idéal, c'est tout ce que l'on trouve de plus beau en ce monde. Ne brisez pas, ne brisez jamais rien que la vie vous donne, mais transformez souvent...

Oh ! savoir se transformer assez vite, assez facilement, André, pour ne pas s'annihiler contre les obstacles de la route ! Etre comme l'eau qui prend la forme du vase, qui sait toujours trouver son niveau et qui ne laisse aucun vide ! Agir pour le mieux parmi les circonstances, avoir plusieurs plans pour la construction de l'édifice, savoir prendre les matériaux accessibles, et, sans chercher l'irréalisable, progresser toujours comme un homme, vraiment digne de ce nom...

Un homme ! mon ami, sentez-vous, comme moi, tout ce qu'un homme peut faire et peut devenir ?

Quelles limites existe-t-il aux lointains horizons de la pensée humaine ?

Et comme André Calvis paraissait accablé d'une lourde mélancolie, d'une désillusion immense et cruelle, un sentiment de pitié me pénétra toute.

Je m'étais promis de l'entourer d'espérance, et avec

une force intense que je sentais monter et vibrer en moi, je pris sa main dans la mienne, et la serrant vivement, je parlai plus haut, en le regardant bien en face :

— Si vous vouliez, André, si vous vouliez ! Comprenez quels trésors sublimes sont enfouis dans votre resplendissante jeunesse, et recevez de moi ce soir, je vous en prie, un peu de ce courage qui pourrait illuminer votre chemin actuel, un peu de cette foi en nous-mêmes, cette foi qui transporte les montagnes !

Je voudrais pouvoir toucher votre âme et l'allumer comme un flambeau.

Ecartez ces vilains nuages, ces brumes épaisses et troubles dont je vous parlais tout-à-l'heure, et dont je suis hors, non pas seulement, comme vous le croyez, parce que je n'éprouve pas les mêmes sentiments que ceux que vous éprouvez pour moi, mais surtout, je tiens à vous le dire, parce que je ne partage pas votre pensée, et que j'ai des conceptions intellectuelles très différentes des vôtres.

Le point culminant de la légende que vous m'avez fait connaître, le geste somptueux qui la termine, est une erreur.

D'abord, vous présentez comme une apothéose la destruction d'une œuvre d'intelligence et d'amour. Moi, je n'y vois qu'un sacrifice inutile et contre-nature, une déformation de la sensibilité normale, un acte réalisant une pensée chimérique et désordonnée.

C'est l'ancantissement de réalités passées, présentes et à venir, pour l'exaltation d'une minute vaine. N'auraient-ils donc jamais désiré le relire, ce livre ?

Non. La plénitude de la trame de la vie n'est pas une chose si facile à atteindre qu'on puisse, sauf par nécessité, en dénouer des fils.

Et pourquoi ne pas le donner aux hommes. ce poème chef-d'œuvre, où tant d'énergies sont venues s'incarner ?

Pour le poète et sa compagne, ces pages sont vécues, donc dépassées.

Ils vont vers des hauteurs nouvelles, laissant pour ceux qui les suivent cette marche d'albâtre.

Toute la vie s'enchaîne et se répond ; rien n'est fermé. Et ceux-là dont la puissance, l'aspiration, le génie, sont multipliés par l'amour, ceux-là ont besoin, pour leur force duelle, d'un chant d'expansion d'autant plus grand. L'égoïsme à deux est réalisable, comme toutes petites, mais il ne peut avoir rien de commun avec l'héroïsme et le sublime.

Toutes mes pensées sont tournées vers l'utilité ; tout mon être s'écrie : « Que la vie soit plus belle ! que l'humanité soit plus noble ! ». Et toute action qui ne tend pas vers ce but me paraît un gaspillage et une perte.

Au plus haut point, le poète, le formateur, le roi de la réalisation active, est chargé d'une grave responsabilité. C'est lui qui jette dans le monde, sous une forme intensément attractive et assimilable, les idées. Et dans le vaste conflit, l'idée de l'Harmonie n'a jamais assez d'annonceurs et de hérauts.

— Ah ! Michèle, s'écria André en portant ardemment à ses lèvres ma main qui encore serrait la sienne, moi je vous dis, si vous aviez voulu, si vous aviez voulu !

Je suis plus plastique que vous ne le pensez, vous m'influencez tellement ! Et je reçois votre idée et j'en suis dynamisé comme d'un grand jet magnétique qui déjà me transporte et m'exalte.

Si vous aviez voulu, si vous aviez voulu !

C'est vous qui auriez été mon guide, et mon appui, ma muse, mon inspiratrice ! Oh ! vos chères pensées, hautes et braves, comme j'aurais été heureux et fier de les vêtir de mots fervents, lumineux, passionnés, éblouis !

— Mais si vraiment je puis un instant aider mon ami poète, pourquoi croyez-vous, André, que je ne le voudrais pas ?

Il se méprit un peu, ou peut-être voulu se méprendre, sur le sens de mes paroles, et il répondit tout bas, sans lever les yeux sur moi :

— Quel espoir merveilleux voulez-vous donc encore laisser dans mon cœur ?

— Aucun autre que celui de vous être toujours une amie sincère et fidèle.

— Vous concevez alors des relations véritables continuant à exister entre vous, Michèle, qui ne vibrez qu'avec votre intelligence, et le malheureux qui vous appartient tout entier et dont la seule raison de vivre était l'étoile d'espérance qu'il avait mise en vous ?

Il parlait sèchement, cette fois, d'un ton ironique qui voulait cacher son chagrin.

Je repris avec douceur :

— Vous avez tort de me parler avec tant d'amertume, mon ami, lorsque vous devriez comprendre la souffrance vive que j'ai de vous faire du mal.

Je vous ai dit, ne brisez pas, ne brisez jamais rien que la vie vous donne ; mais transformez souvent...

Comme l'on a tort de couper des liens, lorsque ces liens auraient pu, modifiés par la volonté et suivant les événements, demeurer toujours...

La vie passe, les circonstances ne se retrouvent pas deux fois les mêmes, et il est presque impossible de refaire plus tard, quand on les regrette, les anciens liens brisés.

André m'interrompt gravement :

— Pensez-vous que facilement j'arriverai comme vous le désirez à faire fleurir mon amour en une saine amitié, surtout, surtout, Michèle, si un échange actuel subsistait entre nous ?

Ne songez-vous pas à la douleur que j'emporte ce soir en vous quittant, après que vous m'avez versé tant de beauté, tant de grâce, tant de lumière, et lorsque, telle qu'une pluie d'automne délicieuse et clément, vous avez baigné mon âme déserte, assoiffée, avide comme une terre brûlée après un lourd été.

— Comprenez-moi : je ne veux pas dire, oh ! loin de là, qu'il soit bon de jouer pour un temps avec l'illusion de ce qui ne peut pas être. Tant que vous souffrirez, en rêvant à vos rêves, éloignez-vous, retirez votre pensée, si c'est là votre moyen le plus doux, le plus sûr, de transformation. Oui, certes, nous avons droit chacun à ce qui nous est propre.

Seulement si vous voulez me croire, que cet éloignement soit temporaire, que cette séparation n'ait rien d'irrévocable. Car il me semble que la douleur ne peut

avoir d'âpreté dans des liens qui se perpétuent et que, en définitive, tout ce qui unit est un bienfait.

Mais je vous sens las, et je voudrais savoir vous dire quelque chose de large et de sain, qui vous fasse vraiment du bien.

Je serais moins triste de la désillusion que je vous cause, si vous vouliez garder en souvenir de moi un peu d'espoir, un peu de force et un vouloir d'efforts, une foi robuste dans la vie, si imprévue, si riche, si innombrable.

Soyez généreux envers elle, donnez-lui abondamment, faites de la joie autour de vous, faites jaillir partout de l'espérance, ne chantez dans vos poèmes que le courage, l'allégresse, le resplendissement des merveilles humaines, appelez, désirez, attendez, évoquez sans cesse le bonheur !

Il viendra un jour mon ami ! je vous le promets et je vous le prédis ! Ne formez rien en tristesse et en désespoir, entourez-vous d'une atmosphère sereine : tout approchera de vous en beauté, en douceur.

Un poète a dit : « Celui qui chante au dieu un chant d'espérance, verra son vœu s'accomplir ».

Aspirez l'enthousiasme, soyez vibrant de vie, et palpitant de foi.

Soyez fort pendant l'épreuve.

Et je vous annonce en certitude que votre jeunesse s'illuminera bientôt d'un retour splendide de la destinée...

Et je parlai, je parlai longtemps encore, sentant que je tenais ce soir comme dans mes mains le cœur d'homme qui vibrait à côté de moi ; longtemps encore

je l'enveloppai de visions radieuses, comme on enveloppe chaudement un petit enfant qui tremble de froid, car sa mélancolie cherchait à recevoir mon optimisme, et sa lassitude buvait à flots l'énergie et l'enthousiasme dont je cherchais à le réconforter.

Puis, Grand-père vint timidement nous interrompre.

— Mes enfants, il est près de minuit.

— Hélas, murmura André d'une voix très basse que seule j'entendis, hélas, hélas, hélas... Voici, avant longtemps, ma dernière joie finie...

Grand-père un peu gêné, souriant dans sa barbe blanche, un peu inquiet aussi, répétait avec bienveillance :

— Allons, mes enfants. Dites-vous adieu. Et vous, André, venez je vous accompagnerai avec la lampe jusqu'à la porte du jardin.

Puis, il sortit, emportant la lumière posée sur le piano.

Nous étions maintenant debout l'un devant l'autre, André et moi, dans une demi-obscurité relative. J'étais émue, car très violemment je sentais palpiter le pauvre cœur d'André, comme un oiseau blessé aux battements d'ailes douloureux.

Il s'approcha d'un cornet de cristal, posé sur la console de marbre ; il cassa la tige d'un lys ; et me dit :

— Vous permettez que j'emporte ce lys, Michèle ? il vous ressemble : si pur, si éclatant, si fier ! avec la spiritualité de toute sa blancheur, avec son grand cœur tout en or !

Sa voix si triste m'impressionnait.

— Gardez-le répondis-je doucement.

Son cœur d'or renferme un mot pour le poète « Courage et Espérance ».

Alors il baisa pieusement la fleur ; puis il murmura après un moment de silence : — Désormais, ce mot sera ma devise.

Et il sortit lentement du salon, à reculons, les yeux fixés sur moi, comme s'il voulait emplir tout son être et tout son souvenir de mon image à cet instant.

Que la vie est mystérieuse ! puisque au milieu de cette vibrante émotion très belle qui cherchait à me pénétrer, je me sentais entourée par quelque chose d'invisible qui m'isolait, et j'étais appelée, Toute, vers l'Autre, le Radieux que je connais et que j'ignore...

14 Juin.

Depuis quelques jours, j'ai peu de temps à moi, car je sens grand-père soucieux et fatigué, et je vis beaucoup avec lui. Pauvre cher grand-père ! Il m'a tout-à-fait approuvée de ne pas avoir retardé la franchise de ma décision à André, puisque je sentais si nettement que mes sentiments ne répondraient jamais aux siens. Seulement, il regrette beaucoup, je crois qu'il en soit ainsi. Car il a une profonde envie de me voir trouver bientôt mon bonheur, et puis il aime tendrement ce fils de ses vieux amis.

Il me parle sans cesse de ses idées sur la vie, où les femmes selon lui ne peuvent être complètement heureuses que dans un mariage d'amour ; il vante aussi le mariage très tôt, dans la toute jeunesse, union infiniment plus normale, plus saine, pour la santé morale et physique d'une race.

Hier, j'ai reçu un mot délicieux de Jane Kousta. Elle me demande de bien vouloir chanter deux duos, à une soirée musicale qui a lieu chez elle, le 20 Juin, avec son amie Lucette Pager, la fille du peintre. Et elle insiste si affectueusement que je ne veux pas refuser.

Et à l'instant, j'ouvre cette lettre d'Edmée Torguès :

13 Juin, Manoir de Ker-Nouhél.

« Oui, Chérie, nous sommes déjà à Ker-Nouhél, Maman, Guy et moi. Notre départ s'est décidé si subitement que je n'ai pas eu même le temps de courir t'embrasser ! Mais Papa vient d'être forcé de nous quitter encore une fois pour New-York. Et comme il avait besoin de passer quelques jours à son usine de Saint-Nazaire avant sa longue absence (il ne sera sans doute de retour qu'en Octobre) nous l'avons accompagné jusqu'ici tous les trois, et il a préféré nous quitter à Ker-Nouhél, tout installé pour l'été, que de nous laisser faire sans lui, un mois plus tard, le voyage compliqué de Paris jusqu'ici.

Aussi, nous avons réalisé un tour de force, en expédiant tous les préparatifs en un jour et une nuit.

Avant hier au soir, mon cher Papa nous a quittés, très courageux, mais fort triste...

Et maintenant, Maman et moi, nous trouvons, sans nous l'avouer, la grande maison bien grande et bien vide !

Pourtant le mois de Juin est une fête perpétuelle, un éblouissement enchanteur ; et le jardin n'est qu'un fouillis de roses ; les roses rouges et les roses blanches, les roses thés et les roses roses, qui assaillent les vieux murs, qui enlacent les branches, qui surmontent les

cimes des jeunes ormes et des chênes-lièges et qui se balancent au vent, pleines d'un parfum lourd, comme de grands encensoirs.

Puis, devant la maison, au bout du champ, bordé des tamaris en fleurs, la mer emplit l'horizon, la mer merveilleusement changeante, opaline et azurée, tranquille ou anxieuse, avec ses innombrables variétés de nuances, et sa musique éternelle.

Bientôt, Juillet : et alors tout l'épanouissement des genêts d'or, des bruyères, des lavandes, des chèvre-feuilles, des œillets, des verveines, et des grands lys, sous le petit bois...

Et je viens te demander, Michèle, si tu ne voudrais pas, toi aussi, venir à Ker-Nouhél, dans ce cortège de l'été ?

C'est mon rêve depuis longtemps, tu sais, de l'avoir ici.

Ton cher grand-père aiderait si bien Maman à remplir les heures cruelles de l'absence, et toi, ma grande chérie, tu me donnerais tant de joie, tant de bonheur.

Je t'en prie, vite un mot, un mot qui nous fera rayonner, ici, de joie et d'impatience !... Car j'ai tant de choses à te dire ! ... »

J'ai bien envie, moi aussi, d'arriver dans l'enchantement de Ker-Nouhél au milieu du cortège de l'été ! Et par cette lettre j'ai l'impression d'être appelée vers la Bretagne d'une manière si forte et si profonde que cela m'étonne presque ... malgré l'amitié qui me lie à Edmée.

Maintenant je me sens enveloppée, comme par la main d'une fée, de mille petits fils lumineux, invi-

sibles, qui m'attirent, qui m'attirent doucement, mais invinciblement ...

* * *

16 Juin

Après une longue série d'expérimentations à ce sujet, je suis arrivée à me convaincre que les songes de la nuit sont d'une infinité d'espèces différentes. Comme il y a plusieurs genres de sommeils, que l'on commence un peu à connaître en sciences psychiques, il y a plusieurs genres de rêves.

D'abord, le rêve ordinaire, qui me paraît purement physique, comme les extravagantes pensées du cervelet, pendant le sommeil, tandis que la partie contrôleuse du cerveau est endormie ; comme bien des cauchemars aussi, qui viennent simplement d'une digestion difficile ou d'une couverture trop lourde sur le corps.

Cependant il y a d'autres rêves que ceux-là, dont tout le monde n'a pas connaissance d'ailleurs, mais seulement les personnes sensibles. Et ces rêves me semblent venir d'une partie inconsciente de notre être, qui ne se révèle à la part de nous-mêmes la plus normalement consciente et active que lorsque celle-ci est endormie.

Je connais une dame, très intelligente et aussi médium remarquable, qui est toujours prévenue la nuit en rêve de tous les événements importants, heureux ou malheureux, qui arriveront dans sa vie ou dans la vie de ceux qu'elle aime, quelques jours plus tard.

Je connais aussi une petite fille de douze ans, qui a eu, il y a deux mois, un songe assez curieux : elle rêvait qu'elle entendait une voix lui crier fortement dans l'oreille : Lève toi vite ! Ton lit va t'écraser.

Acceptant ces extraordinaires paroles avec la facilité dont on accueille, en rêve, souvent les plus sottes idées, elle fut prise d'une intense terreur et, se levant précipitamment, courut jusqu'au fond de sa chambre en criant. Elle y était à peine arrivée que les gros ornements de bronze, supportant les rideaux de son lit, tombaient du plafond en faisant un fracas épouvantable.

Le domaine du Réel est certes illimité.

Le monde est infini. Le monde est d'une complexité infinie.

Et je sais et je sens et tout mon être affirme que certains de mes rêves sont des *réalités*.

Réalités d'un autre ordre, sans doute, actions, actes et pensées existant, pour ainsi dire, dans un domaine différent, un domaine qui est le leur, existant dans une partie plus subtile du Cosmos, mais une partie qui est aussi réelle, par rapport à elle-même, qu'une main physique est réelle par rapport à des yeux physiques. Tout est relatif.

Cette nuit, j'ai fait un de ces rêves. Et il m'a particulièrement impressionnée.

J'étais seule sur une haute falaise, dans la nuit immense, sans lune et sans étoiles.

Devant moi je devinai dans l'ombre la mer-houleuse qui frappait le rocher et qui mariait sa plainte terrible aux longs gémissements des vents.

Une anxiété m'étreignait et aussi une attente, comme l'espoir d'un bonheur.

Tout à coup le ciel parût s'ouvrir, et un jet de lumière radieuse en descendit, qui trancha l'obscurité.

Puis un nuage d'or et d'azur, d'une merveilleuse splendeur, se forma au-dessus de eux, illuminant la mer.

Ce nuage apportait un grand calme, qui me pénétra toute et qui apaisa même les flots et les vents.

Alors, au milieu du nuage lumineux, je vis se former progressivement et de plus en plus nettement, l'image d'un jeune homme d'une resplendissante beauté, et dont la physionomie noble et grave, sous les longues boucles brunes, semblait contenir des mondes de forces et des mondes de pensées.

Ses yeux d'or, d'une profondeur infinie, radiants comme deux étoiles, m'emplissaient d'espérance. Et lorsqu'il me parla, une allégresse inconnue fit vibrer tout mon être.

« Souviens toi, me dit-il. Souviens toi ! Depuis des siècles et des siècles tu es à moi, et depuis des siècles et des siècles, je t'appartiens, ma bien-aimée.

Cherche-moi. Et viens à moi.

Sur la terre, jardin en friche, sur la terre, demeure des hommes, joyau des dieux, je t'attends.

O viens à moi !

Nous avons de par le monde de grandes choses à faire ensemble ! que de rêves à réaliser, de conquêtes à poursuivre, d'espoirs à faire renaître, de destins à magnifier, de récoltes à moissonner, de victoires à remporter...

O viens à moi ! ô viens à moi ! »

Et le nuage lumineux sembla se dissoudre dans l'eau et l'apparition céleste disparût.

Comment exprimer l'émotion jamais ressentie que j'éprouvai en entendant le murmure de cette voix inoubliable ! Cette voix aux accents tendres et graves, cette voix qui n'était que comme le prolongement de l'âme émue.

Des choses infinies et innombrables se précisaient en moi, remuées par ces paroles. Et ce mot « Souviens toi », avait réveillé au fond de moi-même tout un passé lointain, endormi dans mon être.

Des choses infinies et innombrables, continues, venues de très loin, passaient, passaient dans mon souvenir, et s'y pressaient en foule, avec des visions d'Égypte et d'Inde antique.

Et lorsque l'apparition céleste disparût, la nuit était devenue le jour. Les étoiles avaient d'abord illuminé le firmament de leurs millions d'étincelles d'or, puis le soleil s'était levé, dans une resplendissante aurore qui empourprait d'espérance l'horizon ébloui...

Alors, je m'éveillai, dans ma chambre close, pénétrée d'un bonheur serein et merveilleux...

24 Juin.

Oh ! la sonate de Franck pour piano et violon ! ces pages si complètes de regrets et d'aspirations, ces cris de détresse d'une âme incomprise, cette sérénité espé-

rante, cette mélancolie et cette grâce charmantes souriant avec bonté devant la puérilité d'une vie qui heurte le génie, et toutes ces envolées hautes et désespérées vers la cime nouvelle, encore jamais atteinte...

Oh ! ces premières phrases imprécises et vagues, qui sortent du rêve et qui ne peuvent en descendre, qui planent au-dessus des choses et qui cherchent en tâtonnant le plus lumineux chemin pour monter plus haut encore...

Oh ! ce second morceau, sombre et farouche de toute la douleur pesante, âpre et cruelle qui écrase le cœur et l'esprit de l'artiste, et ces révoltes violentes, qui traversent et fendent la nuit pour conquérir toutes les forces du Ciel, et ces enthousiasmes d'espérance, qui font sortir de soi-même, comme emportés par la tempête des sons prodigieux, et ces chutes douloureuses encore, qui cassent brusquement l'essor en brisant l'espoir sublime et qui sanglotent tout bas un secret grave et terrible !

Pendant le temps qui évoque si tristement quelque grève sauvage et désolée, quelque lugubre manoir solitaire, comme celui du 5^e acte de "*Tristan*", j'avais hier soir chez Jane Kosta, près de moi, la maîtresse de la maison, qui me semblait vivre en son cœur tout le drame puissant de ces trois premiers morceaux.

Son sourire orgueilleux voilait, sur son visage d'une pâleur de marbre, l'ardente détresse de son âme, et elle se tenait toute droite, immobile, comme un sphinx égyptien, dans une robe noire serrée, d'où émergeait toute la blancheur inquiétante de sa poitrine, de ses épaules et de ses bras splendidement nus.

Une rose rouge saignait et se mourait dans son chignon d'ébène, et c'était là son seul bijou.

— De quel désir déçu portes-tu donc le deuil ?, pensai-je en la regardant, tandis que dans le récital tragique passait le souvenir, la hautesse des phrases imprécises et vagues du début, ces phrases qui sortent du rêve et qui ne peuvent en descendre, qui planent au-dessus des choses et qui cherchent, en tâtonnant, le plus lumineux chemin pour monter plus haut... Puis, la désolation navrante de la grève aride et solitaire pleurait encore, et de nouveau je cherchais des yeux la sombre silhouette de Jane, qui certainement frissonnait d'une dramatique angoisse et semblait pâlir, pâlir encore.

Puis l'allégretto léger commença. Et ce fut la fin souriante, d'une grâce si distinguée, ces réponses élégantes du piano au violon, duo de charme enjoué et imprévu, Franck nous peignant les badinages d'amour de héros du théâtre de Musset.

Et, tout d'un coup, cette envolée finale qui nous ramène dans la joie de la terre, après être monté si haut, et cette explosion saine de gaieté large et forte, qui laisse au cœur un désir de belle action.

Oh ! la merveilleuse sonate ! elle fut bien superbement interprétée par le remarquable violoniste Armand Cousin et son partenaire Paulo Cézare.

Après que Lucette Pager et moi, nous eûmes chanté les jolis duos de Chausson, une charmante fillette de quinze ans enleva sur la harpe chromatique "*Les Danses Sacrées et Profanes*" de Debussy.

Quelles impressions délicieuses, fugitives comme un chant aérien, comme un frisson lunaire, cristallines comme une source murmurante, pareilles à un soupir, à une

fumée capricieuse, à une vapeur qui s'élève des rivières desséchées où fleurissent les lauriers-roses, et vibrantes d'une allégresse de vol d'hirondelles, qui déchirent d'un cri strident le grand silence des nuages d'automne.

Dans ces rythmes lents, voluptueux, incertains, ascérés, enivrés, passent et tourbillonnent, en vagues fantômes, les visions tentatrices, langoureuses et lasses des danseuses lydiennes...

Mais cette fascination maniérée et malsaine, parée de couleurs fanées, de demi-teintes imprécises, a une odeur de poison et de mensonge, et Debussy diffuse dans l'air des parfums subtils et troubles.

En allant féliciter la jeune harpiste, le hasard de la cohue mondaine me facilita un tête-à-tête imprévu avec Jane.

Je n'avais pu lui parler encore et je lui demandai à voix basse :

— Comment se fait-il que ni ton amie Rose-Marie, ni Edmond Gaud, ni l'auteur du *Fou Rire*, ne soient ici ce soir ?

Une ombre passa sur le beau visage pâle :

— Edmond Gaud est en tournée dans le nord de l'Angleterre, répondit-elle. Quant aux deux autres, (et de nouveau elle me parut pâlir plus encore), je ne sais pas grand'chose... Je les espérais bien ce soir, c'est tout ce que je puis te dire.

Je devinai toutes les souffrances de ma pauvre amie : sa singulière passion pour ce Guillaume Tara, et le caprice de celui-ci pour la petite Rose-Marie, du Théâtre Français,

qui avait dû chercher à enlever à Jane un amant si utile pour ouvrir l'accès des premiers rôles...

Jane ajouta : — Tu avais raison, Michèle, de ne pas aimer Rose : elle m'a si bien trahie !

Malgré l'envie que j'en eus, je n'osai pas en ce moment lui laisser voir ce que pensais de l'antipathique Tara. Et je dis seulement :

— Tu es si belle, Jane, et si infiniment plus digne d'être aimée que ne l'ont jamais su la plupart de ceux qui l'aimèrent jusqu'alors... Tu peux t'embellir encore en augmentant d'autant ton esprit de luttés, d'initiative, de courage, d'endurance, que tu as souffert de déceptions, de chagrins, de trahisons, de désillusions... Et tu rencontreras enfin un jour la seule joie profonde et durable de la vie : un amour égal à celui qui sommeille en toi, et qui est encore intact et pur parce que nul n'a su l'éveiller, un amour digne enfin de te posséder toute.

Mais à ce moment le comte Kousta s'approchait.

— Pardon, Jane, veuillez vous occuper un peu de vos amis, car il est l'heure de faire passer au buffet.

Et tandis que la noire silhouette s'éloignait après m'avoir jeté un chaud regard de tendresse, pour aller rejoindre les groupes qui transformaient ce soir le vaste atelier en volière, le comte Kousta m'offrit aimablement le bras.

— Quel singulier homme que ce mari affable et complaisant, pensai-je pendant qu'il me complimentait sur la façon dont j'avais chanté. Comment s'expliquer de telles unions ? Puis, je constatai combien il avait vieilli et maigri : Il a peut-être beaucoup souffert... Qui sait ?...

Et répondant d'une façon distraite aux amabilités du Comte, de Jean Cherny et de Magdeleine Lamarre, isolée par le tourbillon qui se pressait autour du buffet, je m'isolais plus encore en moi-même, et ma pensée poursuivait son cours : « Comment se fait-il que j'aime tant toute la nature de Jane, la voyant si déséquilibrée, dans un état que je trouve tellement inférieur à la vie haute et pure ? »

Et je me répondais : « C'est qu'après m'être plu dans "le monde" pendant quelques mois, je suis déjà désenchantée par cette atmosphère fade et fausse des soirées, des bals, des théâtres, imprégnée, hélas, comme de la décadence d'une époque où l'on sent que tout vouloir enthousiaste, généreux, désintéressé, tout apostolat pour servir même une admirable cause, paraîtrait ridicule et déplacé, tant ces stériles fantômes modernes ont complètement rempli leurs vies et leurs âmes, de tous ces petits gestes, de toutes ces petites paroles, de toutes ces petites danses, de toutes ces petites pensées, de fébriles marionnettes, chez lesquels l'arrivisme seul apporte encore un peu de sérieux et de volonté.

J'ai assez de ce monde inutile, chic, et improductif, et parmi sa vanité, je sens ma grande Jane comme une âme pleine et vivante, capable de profondeur et de progrès.

Elle est belle, courageuse, ardente, riche de forces somptueuses et complexes, mais ces forces n'ont pas trouvé d'épanchement normal à leur besoin de manifestation et elles ont dévié du chemin droit, par manque de satisfaction, parce que nulle rencontre n'a été assez belle, assez puissante, sur ce chemin droit, pour les lier, pour les garder, pour les épanouir.

Malheureuse dans le cours normal de sa vie, Jane s'est précipitée de côté et d'autres.

Et ce qu'elle cherche inconsciemment, c'est l'utilisation de ses énergies, car il n'y a de bonheur que dans la manifestation.

Il faudrait que cette superbe nature de femme puisse trouver une nature masculine plus intense encore qu'elle-même, qui sache la comprendre, la dominer, l'équilibrer, la diriger...

Mes réflexions furent alors interrompues.

Dans l'atelier, la musique recommençait.

Paulo Cezare joua avec beaucoup d'entrain et de brio la valse de Chopin en la bémol et la XI^e rhapsodie de Liszt.

Après lui, hélas, un Italien vint exécuter sur la guitare quantité de morceaux longs et fastidieux. Il était d'ailleurs un fort virtuose qui enthousiasma l'auditoire par ses acrobaties vertigineuses.

Mais grand-père était fatigué ; cette guitare l'obsédait, comme moi.

Nous nous en allâmes en sourdine...

La musique ! quel puissant levier pour faire vibrer notre être ! Quel connexion intime elle a avec nos nerfs, avec notre imagination, avec notre âme ; et quel grand dommage de jouer si confusément sur le clavier de nos émotions, de nos aspirations, de nos désirs, et de placer le centre harmonique dans chaque morceau, dans chaque fragment, ou dans chaque œuvre, au lieu de le mettre dans l'ensemble même de l'audition musicale et du pro-

gramme choisi : de même qu'un beau tableau ne pourrait suffire à satisfaire l'œil, dans un salon disgracieux et en désordre, de même un beau moment musical ne suffit pas à faire resplendir nos énergies et nos forces, s'il est suivi de médiocrité ou de perversion.

Et voici que je m'envole dans le rêve de l'Unité : la vie est tout ! toujours plus de vie ! et la vie s'agrandit du champ de l'intelligence, et l'intelligence s'épanouit dans l'amour ! Et je rêve d'une musique pleine de vie, somptueusement intellectuelle, indiciblement aimante ! dont toutes les phrases sont calculées, non plus seulement en harmonie sonore, non plus seulement en guirlandes frémissantes qui expliquent et dominent un drame, mais harmonisées à tous les degrés pour l'apaisement, la pacification, l'augmentation, la floraison intégrale de la vie, de l'intelligence, de l'amour, dirigées, insufflées à travers l'enthousiasme docile et confiant de l'auditeur, jusque dans les racines les plus profondes de sa vie, de son intelligence, de son amour.

Une musique volontaire, une musique prophétique.

Non la capricieuse arabesque des rêveries philosophiques, mystiques ou sentimentales de l'auteur, ni les évocations de formes et de matière, mais la sculpture incessante, intense, de notre être, la symphonie du Courage, de l'Héroïsme, la cantate de l'Amour, l'hymne de la Victoire, l'oratorio de la Joie, tout l'appel de l'idéal, sans heurt, sans contraste dans l'idée, sans une plainte de faiblesse, sans une descente dans les labyrinthes du regret, dans l'obscurité de la vie moindre, fluant de tout son poids, de tout son élan de certitudes vers le but : l'Homme ! l'homme plus grand, l'homme plus heureux...

Mais quel serait le musicien, à notre époque, capable de traduire, par exemple, la magnificence de cette page qui monte vers le Ciel comme une pyramide de gloire, le cantique d'Azarias, dans le livre du prophète Daniel ?

Et que de ressources : l'orgue aux mugissantes splendeurs, le violon éperdu d'attente, la voix humaine émouvante, inspirée, innombrable, la harpe aux accents mystiques, au langage fluide et visionnaire, sans parler de l'orchestre, de sa prestigieuse puissance, et de tous les cuivres aux sonneries triomphales.

Alors, on reviendrait d'une de ces soirées, enivré, ébloui, ayant chassé pour longtemps toutes les pensées grises, on reviendrait les nerfs fortifiés, l'imagination embellie, l'âme renouvelée, avec autour de soi, dans les lointains féériques, les scènes merveilleuses du Bonheur conquis, de la Rencontre élue...

Ce n'est pas ainsi que je suis rentrée hier. Et encore une fois l'atmosphère artificielle des convenances mondaines et des conversations insipides m'a déçue et attristée.

Heureusement nous parlons bientôt pour Ker-Nouhél ; et là, je sais bien que la nature en fête, et le ciel et la mer et les fleurs et les arbres, toujours purs, toujours vrais, toujours pareils et toujours nouveaux, ne terniront pas mes rêves.

30 Juin

Manoir de Ker-Nouhél.

Après le long voyage en chemin de fer et ses trois changements de train, Grand-père et moi sommes arrivés

hier à deux heures de l'après-midi à la petite gare rustique de la Hêrt, où Madame Torguès, Edmée et le jeune Guy nous attendaient avec leur voiture.

Quel accueil joyeux et enthousiaste nous avons reçu et quelle belle heure amicale passée dans le vieux landau, tout fleuri pour ce jour de fête, de genêts d'or, criant leur or bien fort, bien haut, dans le lumineux soleil, en ouvrant grande leur petite gueule casquée, dont l'haleine est si parfumée de fleur d'oranger...

Tout le long de la route merveilleuse, taillée dans le rocher, qui suit la mer pendant huit kilomètres, de La Hêrt à Ker-Nouhël, d'autres grands genêts d'or éclatants au milieu des bruyères roussies, dressaient leur gloire, leur richesse, leur noblesse, fiers comme les vieux seigneurs de ces terres bretonnes.

Et tout cet or, dans les roches violettes, sur l'océan d'un bleu foncé, répandait des chants d'allégresse, des promesses de bonheur, une ivresse de lumière, de désirs, de fécondité heureuse

— Vive la vie ! m'écriai-je.

— Et vive la Bretagne ! répondit Edmée.

Et je repris :

— Vive la joie !

Et j'ajoutai :

— Vive l'amour !

— Eh bien ! Michèle ? sourit Grand-père...

En arrivant à Ker-Nouhël, ce furent de nouveaux éblouissements.

Oh ! l'adorable vieille maison, en grosses pierres épaisses qui lui font des murs d'ancien convent, et large, longue, basse, et couverte d'un simple toit horizontal, tout droit, qui forme la plus commode des terrasses.

Devant elle, un petit chemin de passage, puis un champ, tout blond et lumineux, bordé de tamaris, ces jolis arbres marins, dont le feuillage n'est qu'une fumée verte et la fleur une fumée rose.

Au bout de ces deux cents mètres de champs, la dune, blanche et lumineuse aussi, et les roches violettes, puis la mer, la mer profonde et majestueuse, changeante, capricieuse, la mer immense et toujours belle.

Mais la plus jolie surprise est réservée encore : il faut entrer dans la maison, traverser la grande salle à manger vitrée, dont la baie surélevée domine l'océan, traverser aussi le salon vieillot aux meubles anciens, aux étoffes surannées, et puis ouvrir la porte-fenêtre qui donne sur le perron du jardin : et alors le regard émerveillé s'étend sur une féerie.

Comment dépeindre ce vieux perron à double escalier enguirlandé de roses, où chacune des larges marches est bordée de trois pots de géraniums, de ces merveilleuses espèces de géraniums si sonores qu'ils semblent avoir retenu en eux la lumière et l'ardeur de quelque flamboyant coucher de soleil...

Comment dépeindre la souplesse des lignes courbées de cette longue pelouse verte doucement vallonnée, et encadrée, tantôt de massifs opulents et débordants d'une exubérance de fleurs, tantôt de hautes futaies de peupliers d'Italie et de peupliers-trembles au frileux feuillage

argentée, tantôt d'énormes touffes de lavande, qui jettent dans l'air embaumé leur jolie note violette, et tantôt de yuccas, de palmiers hauts et maigres, de figuiers lourds, qui évoquent l'Orient lointain.

Et sous les arbustes, dans le plein soleil, court un ruissellement de roses, d'héliotropes aux senteurs de vanille, de dahlias, d'œillets, de fuchsias, de lobélies d'un bleu de roi, et de mauves rouges, et de jasmins, de résédas, de pavots superbes, de glaïeuls hautains, et toutes les variétés d'une flore débordante, innombrable.

Au fond du jardin, se dresse un bois d'ormes, de hêtres et de frênes, un bois profond, calme et grave, dans le délicieux dessin de ses petites allées sinuantes et mystérieuses ; il est imprégné d'une atmosphère intense pareille à une âme éparse et flottante parmi la haute futaie ; et dans le taillis épais, des centaines et des centaines de touffes de lys blancs et de lys rouges, bordent les sentiers, et achèvent, par leur couleur et leur parfum mystique, cet aspect de bois sacré, exhalant, malgré leurs odeurs mielleuses, des pensées de pureté et de paix.

Lorsque j'entrai dans ce bois, je fus plus impressionnée et plus recueillie qu'en pénétrant dans la plus haute et la plus fervente des cathédrales.

— Voici notre "Bois des Lys", dit gaiement Edmée.

Et je ne pus m'empêcher de lui répondre :

— Là, il faut parler à voix basse...

Sens-tu, Edmée, toute l'ambiance qui demeure ici ? On dirait que de grandes choses humaines se sont passées derrière ces arbres et qu'ils sont imprégnés de souvenirs puissants et lourds ! C'est un temple de Rêve et de Secret...

— Je te raconterai, reprit Edmée, bien des légendes bretonnes sur le Bois des Lys.

— Ah ! C'est un lieu légendaire ?... Je l'aurais deviné ! Des fées, des anges et des génies s'y promènent sûrement pendant les soirs de lune : vois, il y a sur ce rocher couvert de mousse, l'empreinte d'une main de nymphe. Où est donc la source enchantée, où elle doit s'aller baigner ?

Edmée sourit. — Tu es étonnante, fit-elle ; tu sais que tu dis vrai, et que la source de la fée des Lys est tout au fond du bois !

Nous nous sommes assises toutes deux sur le rocher moussu.

— Chérie, commença Edmée en me prenant la main, je suis sans doute sur le point de réaliser bientôt le rêve de ma vie.

— Tu aimes ? dis-je.

— Je le crois.

— Tu es aimée ? repris-je, en l'embrassant avec émotion.

— Je l'espère.

Et, comme je multipliais alors les félicitations joyeuses et les questions pressées, Edmée m'interrompit.

— Pas si vite, Michèle, pas si vite ! Rien n'est certain encore, rien n'est décidé, ni même commencé. Mais ma nature timide et froide, que tu connais bien, s'est éveillée à un élan tel qu'il me semble impossible que celui qui a ainsi remué mon être, ne soit pas celui-là même qui l'apaisera et l'épanouira.

— Qui est-ce ? comment le connais-tu ?

— J'ai dîné avec Jean-René Formant il y a près d'un an, chez un de nos cousins et déjà ce jour-là, j'avais été attirée par son attitude silencieuse, et silencieuse de ce silence qui est vibrant de vie et d'intelligence ; j'avais été alors fascinée par ce front lumineux et calme, par ces grands yeux étranges qui paraissent embellis encore des reflets de beautés entrevues ou de mystères compris.

Depuis, je n'avais plus rencontré Monsieur Formant, et aussi je l'avais presque oublié.

— Comment ! tu avais si profondément remarqué ce jeune homme et tu n'avais pas même essayé de le revoir ?

— Qu'aurais-je pu faire ?

— N'importe !... enfin, continue, ma petite Edmée.

— Je l'avais donc presque oublié, lorsque le 5 juin dernier, quelqu'un monta dans notre compartiment de chemin de fer, au moment où allait s'ébranler l'express de Paris-Nantes, et ce quelqu'un...

— C'était lui ! m'écriai-je.

— Justement. Je le reconnus immédiatement, mais il ne s'aperçut qu'au bout d'un certain temps qu'il se trouvait au milieu de cette famille, avec laquelle il avait dîné chez Lucien Torguès quelques mois auparavant.

Papa et lui se mirent alors à causer et quant à moi, ne me lassant pas de l'admirer, je buvais à flots ses paroles et ses pensées, comme l'on boit une eau exquise.

Ce long voyage me parut ne durer qu'une seconde. Et, depuis, l'espoir du bonheur bat de l'aile autour de

mon front.

— Tu dois donc le revoir ?

— Oui ; et bientôt Il parlait de Paris pour aller retrouver sa mère sur une plage du Finistère.

Au bout de trois semaines, il quittera cette plage, et fera, à pied, une partie des côtes bretonnes ; comme il passera à Ker-Nouhél, Papa l'a invité à venir nous voir et il en a paru très heureux.

Joyeuse, Edmée parlait doucement et souriait en proie à un trouble délicat.

Elle me dit la vie belle et sérieuse de Jean-René Formant qui travaille àprement sur lui-même et qui a donné aussi toute sa riche jeunesse et son avenir facile à une grande œuvre d'Harmonisation Humaine.

Cette œuvre, Edmée me paraît la comprendre encore assez mal ; mais elle admire tant l'apôtre que sa cause aussi a tout son respect.

Cependant à mesure que j'écoutais avec affection Edmée, qui faisait en moi déborder son cœur sensible, trop plein d'espérances contenues, il me semblait que le jeune homme qu'elle aime est plus profond, plus haut plus intelligent qu'elle. L'aimera-t-il ? Pourtant, elle se donnera sans doute à lui toute entière, avec l'abandon complet de sa nature simple, chaude, amoureuse et pensive.

Chère petite Edmée ! Malgré ses vingt et un ans elle m'appelle en riant sa sœur aînée, et elle dit vrai : c'est un peu moi qui l'ai conduite et protégée jusque là, et aussi j'aurais un vrai bonheur si je peux bientôt voir sa vie construite et assurée, dans un azur très doux, qui

bercera sa frêle joliesse.

5 Juillet

6 heures du matin,

Devant la fenêtre ouverte qui laisse entrer un peu de l'infini dans ma chambre, avec l'air matinal, frais et léger, l'odeur du varech et la vue magnifique du ciel clair et de la mer bleue, je viens d'écrire longuement à Jane Kousta.

Une lettre inquiétante de Lucette Pager reçue hier soir, m'a avertie pour ma pauvre amie, d'un certain danger que je ne comprends guère encore, mais qui me tourmente.

« Vous comprenez que si je vous écris ainsi, chère Mademoiselle, dit la lettre de Lucette, c'est parce que je sais la grande influence que vous avez sur Jane, et que je la crois vraiment en danger.

« Vous ignorez peut être que le Comte Kousta a demandé le divorce ; et bien que cette séparation ne cause pas de chagrin à Jane, sa situation va être complètement changée, car elle a énergiquement refusé d'accepter quoi que ce soit de la grosse fortune de son mari.

Vous ignorez peut-être aussi la grande douleur qu'elle a eue dernièrement, en même temps qu'une déception d'amitié, et qu'une blessure grave d'amour-propre.

« Mais vous connaissez sa nature violente, emportée, orageuse, et vous pouvez vous imaginer la détresse actuelle de cette lionne abattue.

« Je vous demande donc, chère Mademoiselle, d'aller

au plus vite voir notre amie, de l'attirer à des confidences, et de la diriger vers un espoir réalisable, que votre cœur et votre intelligence sauront trouver facilement... »

Je suis bien reconnaissante à Mademoiselle Pager de m'avoir avertie ainsi.

Seulement, je ne suis pas à Paris, et malgré la longueur de la lettre que j'envoie à la belle lionne attristée, j'aurais été plus sûre de ranimer en elle la flamme de l'espérance et du courage par une conversation intime.

Rien ne peut remplacer l'échange du cœur, tout auprès du cœur.

Pauvre grande Jane ! que n'a-t-elle rencontré sur son chemin désert la main assez puissante pour l'entraîner vers les cimes radieuses ?

C'est cette rencontre que je lui souhaite si ardemment, c'est pour cette rencontre que je la supplie dans ma lettre, de rester forte, haute, belle et droite.

Et je dresse devant ses yeux, par dessus toutes les figures du passé triste et morne, une figure superbe, la figure de l'avenir ! de cet avenir si souvent fait de notre présent, de cet avenir que nous devons tâcher de former en or et en diamant pur.

Je crains tant que Jane ne se laisse tomber plus bas, et aller à la dérive, par dégoût de sa vie manquée !

9 Juillet

Les jours passent... Les jours passent et passent

avec une rapidité cruelle, dans l'atmosphère de ce Ker-Nouhél dont on aime chaque heure davantage les aspects, les arbres, les fleurs et les prairies et les sources et la mer.

On dirait qu'il plaît à l'été d'être radieux, pour fêter ces belles journées paisibles.

Mais elles passent toujours plus vite ; et le temps inflexible dit à toute minute qui s'envole : Adieu, minute. Tu es partie, maintenant. Tu ne reviendras plus.

Le temps manifeste la Justice, la Justice stricte, sans charité ; lorsqu'on l'a gaspillé, il ne le pardonne pas.

Mais celui qui cherche à toujours grandir, oublie cette rigueur et ne peut sentir le regret stérile des extases envolées, car l'heure suivante apporte en elle l'espoir nouveau du progrès futur.

Et j'aime l'admirable fin du "Second Faust" lorsque Méphistophélès vient réclamer l'âme du vieux Docteur, qui doit lui appartenir s'il a réussi à la satisfaisante ; Faust, en homme de désirs, en aspirant insatiable, qu'aucun progrès n'a rassasié, qu'aucune joie n'a endormi, peut lui répondre victorieusement :

« Si jamais j'ai dit à l'heure arrête-toi !... »

Et devant lui, c'est le ciel qui s'ouvre.

Pourtant on devrait chercher avec amour la possibilité de prolonger la vie, en triomphant, pour ainsi dire du temps, au lieu d'orienter les merveilles des découvertes de la science moderne vers des engins de guerre, vers d'affreux moyens de destruction !

Quelle tristesse à la pensée des efforts et du travail

que donnent certains cerveaux de génie pour arriver à perfectionner la lutte de l'humanité, contre l'humanité, l'horreur et la détresse des combats brutaux, des souffrances et des morts augmentées !

Si tous les hommes voulaient construire au lieu de détruire, s'ils voulaient former, et bénir, au lieu de défaire et de maudire, les vieilles formules étroites, les murs des cachots sombres et des forteresses provocatrices tomberaient bien vite en ruines, devant la magnificence des pensées neuves et des palais splendides, s'élevant sur toute la terre sous la caresse du grand soleil !

Près du sol de cette merveilleuse Bretagne féconde et complexe, comme l'on sent ce que pourrait être la vie, si elle n'était faussée par l'artificiel, l'ignorance et les perversions des sociétés mièvres et superficielles.

Quelqu'un a dit : « L'homme meurt de faim au milieu de l'abondance. »

C'est vrai ! Quelle famille pauvre sait combien largement elle pourrait se nourrir avec des plats d'orties, des baies d'aubépine, des algues de la mer, des pousses de pin, et avec tant de substances encore si répandues et si utilisables ?

L'homme meurt aussi de chagrin au milieu de la joie, ou de douleur lorsque la vie mieux comprise pourrait diminuer tant de maux, tant de souffrances, et pourrait en revanche apporter tellement de réconfort.

Le poète des « Ames Vivantes » a pensé que : « Quelquefois la vie, cette forme de la jouissance, s'étonne et pleure parce que nous ne la comprenons pas. »

Mais comme la vie est souvent inconsciente, c'est à l'humanité intelligente qu'appartient ce rôle suprême de l'intellectualiser, de l'évoluer, de la rendre toujours plus consciente de ce dont elle a besoin, afin d'aller toujours mieux et toujours plus vers le bonheur.

Edmée me disait ce matin une parole de Jean-René Formant : « Le seul devoir de l'homme est de rendre l'homme plus heureux ! »

Comme je partage ce sentiment !

Pendant des heures entières nous parlons des projets d'Emée et nous passons ensemble de bons moments tantôt assises sur la haute falaise qui domine l'océan et d'où la vue s'étend sur une côte de roches fantastiques, sans cesse battues par les vagues chantantes, tantôt allongées sur le sable chaud, fin et doré de la plage, tantôt dans le jardin riant et embaumé de fleurs, et aussi, dans le bois des lys, que j'aime comme on aime une âme solitaire qui garde un mystérieux secret.

Près de la source de la Fée, il y a deux grands saules pleureurs, qui cachent un vieux dolmen très beau dans leurs branches basses et caressantes. J'aime m'asseoir sur ce vieux dolmen et dès qu'on a pénétré sous le feuillage mouvant et délicat des saules, on pourrait se croire perdu, car on ne voit plus rien, ni devant ni derrière soi, que ces feuilles fines, tremblantes et innombrables comme une épaisse dentelle verte.

La source chante doucement ; un ruisseau d'argent paraît heureux de naître là, et traverse les bois en zig-zag, reflétant à travers leurs ombres les taches d'or du soleil qui dansent et miroitent sur l'eau claire.

Sous les arbres, des touffes de monnaies du pa-

pe, hiératiques et droites, semblent des verges sacrées fleuries par un miracle et patinées par les rayons lunaires, dont elles ont la pâleur et l'étrange éclat nocturne.

La petite silhouette mince d'Edmée anime gentiment la beauté de Ker-Noubél : mais elle est hors de ce qui l'entoure, et on la sent perdue à l'horizon infini dans la douceur de ses rêves.

Pourquoi, parfois, cela me fait-il souffrir de la voir ainsi rêveuse ?... Je crains pour elle une déception, un chagrin, peut-être ?

Je suis cependant remplie par un espoir immense, qui vit en moi, et de temps en temps, une appréhension triste vient me surprendre.

Allons ! Michèle ! Secoue la poussière des idées grises qui alourdit inutilement tes ailes, et avec de la volonté tu arriveras à donner une forme harmonieuse aux espoirs qui te hantent.

Il faut pour le bonheur et pour la joie, se maintenir fort, par la joie elle-même !

10 Juillet

Je reçois un mot bien vague de Jane Kousta, et ces phrases étranges ne me satisfont guère !

Elles répondent si peu à ce que j'espérais après ma longue lettre !

« Michèle,

« Je m'ennuie, c'est vrai ! je m'ennuie à pleurer : « mais en ce moment je suis trop lasse et écœurée

« pour laisser mon âme dramatique dramatiser les événements, « comme tu sembles le craindre.

« Il est vrai que l'ennui m'est plus dangeureux, « peut-être, que la fureur, le vertige, ou la folie ? ...

« Mon divorce m'a cependant prouvé toute la délicatesse exquise du Comte Kousta, qui voulait me laisser « une grande part de sa fortune.

« Par orgueil, j'ai refusé, tu penses !

« Seulement mon cœur a été ému de l'affection « que me témoigne mon mari, malgré tous mes torts.

« Ma vie est laide, n'est-ce pas, ma Michèle ?

« Lorsque je la contemple du haut de ce que j'ai de « meilleur en moi. Du haut de tout ce que j'avais espéré, ce grand panorama de temps passé toujours « pluvieux me hante de tristesse.

« Continue à me plaindre, car ton cœur qui seul « a compris, très jeune, un peu du mien, me console « et me purifie.

« Embrasse Edmée ... si elle veut de mon baiser, « cet ange aux ailes d'oie blanche !

« Je lis Péladan et la Princesse qui ne pardonne « nait pas à son temps de l'oublier dans son palais, « princesse sans gloire d'une époque où le comédien « seul porte encore une couronne ... »

« Une époque où le comédien seul porte encore une « couronne. » Hélas ! ...

« Dis à la mer combien je l'aime : la mer libre, la « mer audacieuse !

« Et laisse-moi embrasser tes main douces, comme

« autrefois en pension, lorsque tu avais sept ans, que je « te prenais sur mes genoux et que tu posais tes menottes sur ma bouche.

« Jane Kousta n'est plus !

« Appelle-moi maintenant :

Dolorès. »

15 Juillet

10 heures du soir.

Quel inoubliable jour ! quelle heure émouvante passée sur la grève déserte à l'approche du crépuscule ! quelle rencontre ! quel espoir ! quel rêve réalisé !.

Tout resplendit en moi d'une lumière nouvelle qui m'éblouit et me transporte, car cette lumière adorée n'est que l'aube du soleil prochain, que l'aurore du matin qui ne connaîtra plus de soir.

Nous nous promenions au bord de la mer montante, Edmée, son petit frère Guy et moi, la journée allait finir et nous cherchions encore dans le sable sec et brillant, les coquillages nacrés et les algues roses, lorsqu'Edmée me saisit le bras en poussant un cri étouffé.

Je suivis la direction de son regard et j'aperçus au loin un homme qui descendait la falaise.

— Jean-René Formant, murmura mon amie.

Mais une impression étrange, forte, profonde, jamais ressentie, m'envahissait toute entière, et à mesure que la silhouette lointaine se précisait en approchant, j'oubliais la pauvre Edmée, j'oubliais tout ce qui m'entourait, j'oubliais le monde entier, et je ne voyais plus

que ce grand jeune homme brun, tout entouré de beauté, de pensée, d'aspiration, d'idéal, et mon être s'élança vers lui.

Tout en moi et autour de moi chantait et me répétait : « C'est lui ! »

« C'est Lui, » battait mon cœur avec transports en pulsations précipitées, « C'est Lui, » murmurait le souffle du vent qui me caressait le visage, « C'est Lui, » disaient les vagues victorieuses berçant mon espérance de leur musique éternelle, c'est Lui, c'est Lui ! C'est Lui ! Et ce mot radieux vibra, et résonna et retentit dans la nature entière et je ne savais plus rien, que ce mot unique et triomphal ...

Il entra dans mon âme, il pénétrait mon cœur, et mon front, et mes mains, et ma chair, et il ouvrait des portes fermées de mon être, irradiant mes yeux de la beauté des chemins nouveaux !

Alors, Jean René était presque auprès de nous.

Et je reconnus nettement l'image chérie d'un rêve de mes nuits, cette figure d'une resplendissante beauté, et dont la physionomie noble et grave, sous les boucles brunes, semble contenir des mondes de force, et des mondes de pensée.

Ses yeux d'or d'une profondeur infinie, radiants comme deux étoiles, m'emplirent d'espérance.

Et lorsqu'il parla, sa voix me fit tressaillir, cette voix aux accents tendres, aux inflexions modulées, cette voix inoubliable qui n'est que comme le prolongement de l'âme émue ...

Mais il s'adressait à Edmée. Et brusquement ceci

me rappela la présence de mon amie et la réalité si triste de son amour pour celui que j'attendais et que j'ai rencontré maintenant.

Elle, la pauvre petite, était tellement troublée qu'elle balbutiait des mots sans suite et ne songeait même pas à me présenter Jean-René.

D'ailleurs, ce geste m'aurait choqué, par sa convention moderne.

Et sans doute, Lui était de mon avis, car il dit en me pénétrant du grand charme de ses grands yeux, il dit, comme s'il m'avait toujours connue : —

— Quel moment splendide, n'est-ce pas, cette heure où le soleil et la mer s'appellent et se confondent, dans un éblouissement de rayons et de reflets. On dirait que la lumière se matérialise en fleuve d'or et de pourpre, et que les vagues s'apaisent parce que l'âme des flots est heureuse.

Et je ne pus m'empêcher de penser que cette phrase apportait vers moi plus que les mots prononcés.

Et j'ai répondu, presque à voix basse :

— C'est une heure admirable, c'est un tableau de rêve.

— Il est très tard, malheureusement, fit alors Edmée, et nous sommes forcés de rentrer pour dîner. Viendrez-vous demain au Manoir, Monsieur Formant ?

— Avec une grande joie, Mademoiselle, reprit la voix grave et mélodieuse.

Edmée ajoutait :

— Combien de temps resterez-vous dans ce village de Ker-Nouhél ?

— Je ne sais pas encore ...

Ils se tendirent la main ; elle émue et confiante, lui poli et indifférent. Il se pencha vers le petit Guy pour l'embrasser.

Puis il me salua, lentement, et de nouveau il me sembla que dans le charme profond de ses yeux longs, il m'envoyait tout ce que j'espérais recevoir de son admiration noble et spontanée.

Mon bras passé sous le bras d'Edmée, silencieuses toutes deux, nous regagnions le Manoir, et l'espérance illuminait mon cœur d'un bonheur éblouissant et je pensais marcher dans un rêve féérique, au milieu de fleurs lumineuses et de flambeaux de joie.

Les roses de ma ceinture s'effeuillèrent sous mes doigts émus et la brise du soir emporta leurs pétales vers la mer.

— Comment le trouves-tu ? murmura Edmée.

Cette question me saisit et m'oppressa.

Et la réalité triste des souffrances de ma petite amie fit encore un nuage sombre à côté du tableau de lumière.

Que répondre ? ... Je fus sur le point de dire : « Il est mon Idéal ... »

Je n'en eus pas le courage, et je gardai le silence étrangement.

Tout de suite, Edmée reprit : — Tu as une idée, que tu n'oses pas exprimer, Michele ; cette idée je la devine facilement ; tu as sur les lèvres : il ne t'aime pas et ce mot, tu ne veux pas le prononcer parce que tu crains de me faire pleurer.

Mais tranquillise-toi ; j'ai confiance dans l'avenir, car

maintenant je sais que j'aime tant Jean-René Formant, qu'à force d'amour, je suis bien sûre d'arriver à m'en faire aimer.

Cette phrase si simple, si douce, me fit mal, et les larmes me montèrent aux yeux. J'attirai la petite tête blonde et je l'embrassai en disant : — Ma chérie.

— S'il avait entendu ces paroles, pensai-je, n'en serait-il pas touché ? ...

Nous approchions de la maison qui, grande et solitaire, sur la route déserte au soleil couchant, semblait un refuge protecteur, un abri bienveillant.

Calme, insouciant, heureuse, Edmée s'était mise à chanter, cependant qu'au milieu du merveilleux espoir une lassitude m'envahissait et que mon âme alourdie, palpitante, émue, était gonflée de rêves jusqu'à souffrir.

16 juillet au soir.

Aujourd'hui pour Le recevoir sans doute Kernouhél s'était paré de toutes les richesses de l'été.

Le ciel à l'orient avait des nuances d'aurore, et le vent parfumé de jasmin, d'héliotrope et de genêt, balayait de jolis nuages floconneux, comme de légères plumes envolées de l'aile d'un cygne.

Cette journée rose souriait. Et en harmonie avec son rayonnement, j'avais étrenné une toilette de linon rose, fraîche et ravissante, tandis qu'Edmée, emmousselinee de blanc, se faisait belle aussi, pour Celui que j'attendais, comme elle.

Ensemble, graves toutes deux, moi plus qu'elle encore parce que consciente des larmes qui couleront ici bientôt en même temps que s'élèvera le grand bonheur, nous descendîmes au jardin rejoindre Madame Torguès et grand-père. Ils causaient assis sur un banc dans le bois, auprès du ruisseau d'argent.

— Comme elles sont jolies, nos jeunes filles, s'écrie grand-père rieur ! Ce Monsieur annoncé est donc un Prince Charmant !

Madame Torguès aussi plaisante : — Elles ont vite saisi l'occasion de mettre chacune une robe neuve !

Mais nous sommes ressorties du bois Edmée et moi cherchant dans le jardin des fleurs pour nos cheveux.

Lentement nous flânions l'une auprès de l'autre, et très lointaines l'une de l'autre, séparées maintenant par cette pensée pareille.

— Comment cela finira-t-il ? soupirait mon cœur.

Trois heures sonnèrent à l'église du village.

— Déjà trois heures, et il n'est pas là, dit Edmée. Penses-tu qu'il va sûrement venir, Michèle ?

— Mais, oui.

Ces continuelles questions me fatiguent, m'inquiètent, et l'ambiguïté de la situation me navre ; je fais tout pour la faire soupçonner à Edmée, qui s'obstine à ne rien refléter que sa propre espérance, et qui semble s'aveugler volontairement.

Cette ignorance est d'autant plus douloureuse, d'autant plus dangereuse, que lorsque la vérité dessillera ses yeux, son chagrin sera plus profond.

Par moment une immense pitié m'emplit et me jette vers elle !

Puis, la réalité froide de son destin m'opprime et la tristesse que repousse ma jeunesse entre en moi par la tristesse d'autrui.

La souffrance est-elle donc la loi nécessaire ?

Oh ! mon seul idéal ! Rendre l'homme plus heureux ! . . .

Mais quatre heures sonnèrent aussi. A mon tour, j'étais fébrile, impatiente, surexcitée par l'attente, qui est presque malaise, tant elle met au cœur d'agitation et de joie et de trouble.

— Quatre heures un quart ! soupirait Edmée.

Les rafales déchirant la nuit du second acte de *Tristan* roulaient en moi comme un orage, et je pensais au geste enfiévré et crescendo de l'écharpe, après l'extinction de la torche.

Oh ! tout l'appel de mon être vers Toi, la palpitation de mon cœur, le tumulte de mes rêves, le frémissement de mon espoir. L'as-tu senti, Jean-René ?

Soudain, un grand calme me pénétra.

Quatre heures et demie avaient sonné.

— Qu'il est tard ! disait Edmée.

J'ai répondu : — Il vient.

— Comment ? tu le vois !

— Non pas encore ; mais je le devine très près d'ici. Edmée s'étonnait.

Le marteau du grand porche avait frappé et le domestique venait ouvrir à l'entrée du jardin.

Nous nous dirigeâmes au-devant de l'attendu.

C'était bien Lui.

Dans l'allée blonde et molle, faite du sable des plages, il avançait vers nous.

Et de nouveau, un éblouissement m'illumina et, séparée de tout ce qui m'entourait, je ne savais plus que Lui, et j'étais comme isolée dans son regard.

— Quel merveilleux jardin, dit-il, tandis qu'après Edmée je lui tendais la main. Quel cadre exquis, calme, poétique, pour la pensée méditative.

— Un cadre pour le bonheur, ai-je répondu.

— C'est vrai, ajouta-t-il : un coin de paradis.

Nous sommes retournés sous le bois où étaient restés M^{me} Torguès, Grand'père et Guy.

A l'orée du taillis, Jean-René s'est arrêté et il a murmuré :

— Quel mystère s'est accompli là, qui a laissé ainsi le parfum de son souvenir ?

Oh ! grands arbres droits qui vous élancez vers le ciel avec la foi de votre force, quelles émotions avez-vous senti passer sur vous autrefois pour conserver ainsi, dans vos branches et dans vos feuilles cette aura, cette atmosphère, intense et diffuse ?

— Vous parlez comme Michèle a parlé en pénétrant ici pour la première fois ! dit Edmée avec étonnement. Tu te souviens, Micheline, de l'impression profonde que tu as ressentie là aussi ?

Tu pensais que de grandes choses humaines a-

vaient dû vivre sous ces arbres et qu'ils étaient imprégnés de passé et de légendes ?

Jean-René me regarda et sourit d'un sourire joyeux.

Nous approchions de M^{me} Torguès qui reçut aimablement le jeune homme et le présenta à Grand'père.

La conversation devint générale et animée.

Mais le bonheur m'entourait, le bonheur entraînait en moi, le bonheur paraissait fluer vers moi comme une rivière splendide qui descendait de son regard et qui me pénétrait.

Et la fleur de vie amoureusement s'épanouissait en mon cœur.

Je me sentais forte, je me sentais belle, je me sentais admirée, et ma beauté augmentait encore, irradiée, sous la caresse de ses yeux voilés de rêverie.

— Combien de temps comptez-vous rester à Ker-Nouël ? interrogeait M^{me} Torguès.

— Ker-Nouël me semble être, Madame, l'endroit de toute la terre que l'on espère souvent en rêve, et que l'on trouve une seule fois sur le chemin. Je pense donc y demeurer longtemps.

Pourquoi poursuivre insatiable un voyage où le lendemain regretterait sans doute aujourd'hui ?

M^{me} Torguès dit à Edmée d'aller à la maison faire préparer le goûter. Et comme chacun était debout, s'acheminant vers le jardin, j'eus la grande joie de sentir Jean-René chercher un tête-à-tête.

Habilement, il me questionnait sur la légende de la Fée des Lys, et me pria de lui montrer la Source Enchantée.

Nous nous éloignâmes donc tous deux vers le fond du petit bois, et je palpiais un peu d'une très douce angoisse :

— Aimez-vous l'humanité, me demanda-t-il à brûle pourpoint ?

— Je voudrais qu'elle se transformât. Je voudrais aussi la connaître mieux. Je la plains, car elle souffre, et je l'aime, parce que l'homme est capable de bonté et de progrès infinis.

Il continua :

— Vous avez raison. Seulement ne trouvez-vous pas que l'action est, pour ainsi dire, le gage de la sincérité ? que trop souvent nous sommes satisfaits d'un sentiment qui prouve notre raffinement de conscience, mais qui est entièrement inefficace pour soulager l'objet de ce sentiment ?

Pour moi, aimer l'humanité, c'est la servir.

Comprenez-vous ?

— Oui, je comprends ! Et vous ne faites que m'expliquer mon idéal. Pourtant, comment une femme, ou une jeune fille, dans la société actuelle, pourrait-elle utiliser ses dons pour le bien de l'homme ?

— Nous causerons de cela longuement, plus tard. Je vous affirme que des moyens réels, intenses, d'utiliser toutes les capacités, toutes les bonnes volontés, existent. L'important est que cette bonne volonté soit intégrale, et c'est ce qui est rare.

Je vous l'assure, Mademoiselle, à ceux qui veulent, les routes ne manquent pas. Le principe d'une action vraiment puissante est dans l'identification croissante, indéfiniment progressive, de toutes nos forces avec le but que nous nous proposons.

— Je le crois. Mais il faut justement d'abord avoir un but, puis savoir comment faire épanouir les facultés individuelles au service de ce but.

— Un but ! reprit-il, n'avons-nous pas dit : servir l'humanité ? C'est-à-dire conquérir pour elle plus de bonheur.

Certes, le champ est vaste, complexe, semé d'obscurité, et je comprends que vous vous demandiez le comment de cette œuvre, les points intermédiaires, les méthodes ; parce que ce mot : réaliser le possible, est pour vous en ce moment imprécis.

Pour moi, il est débordant de netteté, de direction, car je sais un peu de ce qu'il contient.

— Y aurait-il donc une science secrète des possibilités humaines.

— Certainement, il y a toute une science des possibilités humaines. Si elle est secrète, ce n'est pas qu'elle soit cachée anormalement, mais simplement que l'homme se bande les yeux pour ne pas la connaître ou marche les yeux ouverts dans un sens opposé.

Vous souvenez-vous de cette parole d'un livre très ancien : « La sagesse crie dans les carrefours, elle appelle sur les places publiques, mais tous refusent son invitation ? »

— Alors ce n'est donc pas sur le nombre que le

mouvement dont vous vous occupez met son espoir de réussite ?

— Le nombre pourra venir en son temps. Mais un seul cœur riche d'enthousiasme, d'intelligence et de zèle, qui se donne tout entier, vaut plus que dix mille adhésions inertes.

Le but immédiat de nos groupements est de coordonner les forces intellectuelles et spirituelles les plus hautes, actuellement manifestées par des hommes isolés, de façon à former un organe spécial de connaissance et de direction, un cerveau pour l'humanité. Il s'agit de réunir en faisceau les aspirations et la libre recherche des pionniers, afin que dans cette phalange, comme dans un centre solaire, soient reçues et diffusées abondamment les forces capables d'évoluer la matière qui nous entoure.

Savants, poètes, artistes, médecins, et toutes capacités aujourd'hui méconnues, sans usages, et même persécutées, doivent en ordre concourir à cette organisation.

Il y a ceux qui par le génie philosophique, la discipline de soi-même, l'enseignement reçu, et l'expérience acquise, sont, comme l'a si bien exprimé Platon, les « harmonisateurs » de ces éléments, tel le chef d'orchestre au milieu de ses musiciens.

Les reconnaître, les suivre, les aider, c'est entrer dans la pratique effective, c'est s'engager sur le seul chemin qui ne soit pas une impasse. Je ne parle pas toujours de ces choses, et je n'en ai presque rien dit ici.

Si vous me trouvez bien grave en un moment où tout, autour de nous, semble chanter la joie de la beauté de vivre, c'est justement parce que vous n'êtes pas comme les autres.

La splendeur de l'instant me fait monter dans les régions actives où mon être le plus réel se meut.

Pourtant, mille énergies en moi respirent les parfums de l'heure, et ce bois est à mes yeux, non plus une forêt de légendes, mais le jardin féérique des rencontres heureuses !...

Sa voie mélodieuse et chérie, mystérieusement faisait vibrer mon âme ; et en prononçant ces dernières paroles, il avait levé sur moi ses yeux profonds et ne les abaissait plus. Je sentais le poids de son regard unique m'entourer le visage d'une lourde auréole d'amour ; et vers moi semblaient monter des océans d'attente.

Je murmurai simplement :

— Pourquoi ne pas vous dire que déjà je vous ai vu, que déjà je vous ai parlé ? et que c'était dans le plus beau des rêves de mes nuits que vous m'êtes apparu ?

Pourquoi ne pas vous dire que votre œuvre, je le sens, elle est mon idéal encore inexprimé, et que je m'y donnerai toute, comme vous voudrez que je m'y donne ?

Alors il se transfigura intensément et la profondeur expressive de ses yeux évoqua un espoir de bonheur infini. Et nous nous regardâmes, comme pour la première fois, avec des yeux extasiés.

— Merci, reprit-il avec une émotion contenue qui m'émouvait plus encore, merci de vos paroles si courageuses, si confiantes. Vous êtes belle. Vous êtes étrangère à la vie banale, vous êtes libre des attaches du préjugé. Nous sommes l'un et l'autre porteurs de la même éternelle vérité, et en cet instant lumineux où nous le comprenons, cette vérité se lève et chante en nous, et la voix de la joie du monde, la voix de l'humanité, tressaille et passe à travers notre espérance illuminée... Sentez-vous devant nous les immensités inconnues que le beau rêve d'une nuit, ô mon amie, vous a sans doute laissé apercevoir?... Pour moi de tels rêves sont l'essence même du réel...

Nous étions devant la source de la Fée, debout, tout près l'un de l'autre, et nous nous regardions au fond des yeux, comme pour nous reconnaître.

— Oui, ai-je répondu, et par ce rêve je vous ai compris et je vous ai pénétré, autant que je suis actuellement capable et de vous comprendre et de vous pénétrer.

A ce moment un bruit de pas parvint jusqu'à nous, et nous ne prononçâmes plus un mot. Seulement une ivresse de bonheur s'exaltait et montait de la Fontaine Enchantée; et de la corolle qui s'entr'ouvre, des branches qui s'étendent, du papillon qui déploie ses ailes, du parfum mystique des grands lys blancs et rouges, de l'oiseau qui plane, de la terre qui féconde, se dégageait, s'élevait, s'imposait une harmonie sonore de force, d'espérance, d'allégresse, et notre âme confondue la sentait s'épanouir en une tendresse miraculeuse.

— Michèle ! Michèle ! Où êtes-vous donc ? criait Edmée.

— Nous rentrons, ai-je répondu en tressaillant, regrettant la fin de l'heure envolée, déjà lointaine et adorable.

— M. Vazanne et Maman sont installés pour goûter dans le bosquet de roses, sous le grand magnolia, continuait Edmée essoufflée.

J'y ai fait dresser la table à thé, pour jouir de la vue de la mer, de la beauté des roses, et de ce parfum magique et chaud des belles fleurs blanches du magnolia.

Elle souriait, toute animée, et les cheveux ébouriffés par sa course sous bois pour nous retrouver; elle souriait, contente et regardait René.

Lui ne la voyait pas. Je le sentais entouré de moi-même comme j'étais enveloppée de son charme puissant.

Quand reviendra-t-il ?

.....

17 Juillet,
8 h. du matin.

Une grande lettre de Jane Kousta me navre et m'épouvante ! Lucette Pager avait raison de la sentir en danger !

Ce que j'ai tellement craint pour elle il y a un an, ce précipice dont sa route semblait maintenant s'être écartée, voici qu'il est devant elle et qu'elle y roule ! Hélas se relèvera-t-elle ?

Ils existent donc, ces êtres affreux peints par les romanciers, ces êtres qui ne songent qu'à leurs basses jouissances, ces êtres pareils aux vautours guettant leur proie des nuits entières, ces êtres qui, ne pouvant conquérir une femme ni par l'amour, ni par l'estime, ni par l'affection, ni par l'admiration, attendent le moment de détresse où un faux-pas de leur victime, la fera tomber dans leurs bras !

Ainsi, pendant des mois, l'année passée, j'ai rencontré chez ma pauvre grande Jane un de ces êtres abjects, Raoul Falbrut, qui rôdait sans cesse autour de sa beauté.

C'est un horrible petit homme, avec une énorme tête, à la nuque épaisse, au cou de taureau. La simple évocation de son visage m'emplit de dégoût !

D'ailleurs sportman connu, pilier des salles d'es-crime, grand joueur aux courses et richissime cerceux.

Qu'il faut que Jane ait cruellement souffert pour m'écrire aujourd'hui cette nouvelle atroce :

« Je crois que j'ai touché l'abîme du fond de
« ma misère, Michèle !

« Après de bien douloureuses journées, me voici
« maintenant plus tranquille, mais aussi malheureuse...

« Je voyage en Suisse, avec Raoul Falbrut, dont
« tu dois te souvenir.

« Royalement installée à Interlaken, la vue de la
« Jungfrau seule me rappelle qu'il pourrait y avoir
« de la beauté. Mais pourquoi te mêler à ces tristes
« choses ?... si ce n'est pour t'avertir (Oh ! tu n'as pas
« besoin d'avertissement...) de l'importance de chaque

« période de notre vie et des enchaînements effarants
« de cette lutte âpre et cruelle, lorsque nous nous
« trompons de chemin....

« Pourquoi n'ai-je jamais rencontré sur ma route
« que mensonges et vanités ? Ai-je donc toujours menti ?

« Michèle, Michèle, il y a de la lumière encore
« dans le monde ? Dis ? Moi, je ne sais plus ! Et pour-
« tant je sens en moi tant de choses, tant d'énergies,
« tant de désirs ! La somme de mes désirs eut fait
« une trop grande espérance, une irréalisable espérance,
« tu comprends ? Alors, je n'ai pas pu lier ma gerbe.
« De tous côtés mes désirs tiraient, disloquaient mon
« être.

« J'ai connu le feu des passions, sans motif, sans
« but, par excès de mes propres forces.

« Ah ! si quelqu'un avait passé ! si quelqu'un
« avait dompté ! si quelqu'un avait fait de moi la
« réalisatrice de ses rêves !

« Michèle ! n'étais-je pas comme une fée, comme
« une magicienne ? N'étais-je pas puissante ?

« Et maintenant, voilà : j'ai trente ans, tout ce que
« j'ai vécu est derrière moi comme du vide.

« Devant moi, entre moi et l'espérance, il y a
« un abîme infranchissable.

« Avec tout ce que j'étais, que suis-je désormais ?

« Je pleure sur moi-même, pareille à une héroïne
« d'Euripide, je pleure sur ce qui aurait pu être ! Je
« pleure sur la part de splendeur de vie que j'ai mu-
« tilée en moi !

« A quoi servent les larmes ? Elles sont inutiles, comme les regrets.

« Je suis un tourbillon, je suis emportée, je me laisse emporter... qu'y a-t-il sur cette pente que je dévale comme une avalanche de rocs ?

« Et sais-tu, Michèle, pourquoi ma misère s'est éclairée subitement, trop tard ? C'est parce que j'aperçois, de l'autre côté de l'abîme, parmi mes espérances impossibles, l'Étoile d'une réalité....

« Adieu, chérie. Toi, sois heureuse ! Tu es si droite, si pure, que tu aurais dû, par ta seule présence, me purifier.

« Seulement j'étais trop aveugle, trop enfiévrée, trop enivrée des jeux écœurants des salons où l'on m'admirait.

« Je t'aimais, sans te regarder. Tu avais raison !

« De toi me vient, comme un rayon, le désir, si cela était possible, de retrouver un chemin, un chemin renouvelé ; mais je suis prisonnière comme dans un cercle de montagnes.

« Tout est fini !

« Il n'y a que des ruines autour de moi et en moi »

Oui, ma merveilleuse magicienne ! je connais ta richesse, ta puissance et tes dons ! et je te plains de toute mon affection...

Mais tu n'as pas assez tôt compris que tu faisais naître parfois des souffrances sur ton chemin et que nos désirs doivent se limiter là où ils produiraient

le désordre ; tu n'as pas assez tôt compris que « les ronces que nous semons sur la route de la vie, nous les retrouvons tôt ou tard au retour », tu n'as pas assez tôt compris que nous ne sommes rien pour nous-mêmes, ma grande Jane, et que l'échange seul, l'échange charitable, l'échange qui se donne, fait la joie de vivre !

Si toutes les forces, et toutes les aspirations, et tous tes rêves, tu les avais, plus souvent que sur toi-même, tourné vers l'humanité, tu aurais peut-être ainsi connu un bonheur digne de toi...

Un mot, pourtant, dans cette lettre navrante, lourde de tristesse encore inavouée, me donne pour Jane un espoir de relèvement possible, un espoir d'avenir, malgré ce Raoul Falbrut, dont elle a accepté une royale installation en subissant un honteux esclavage que j'ose à peine penser ! Et cette espérance qui me reste, c'est cette étoile de réalité, qui a si subitement éclairé sa misère, et qui peut-être pourrait, comme un soleil levant, illuminer maintenant ses lendemains.

Le ciel qui vient de s'ouvrir pour moi, ne pourrait-il pas s'irradier devant elle ?

Moi, je ne vis plus ici avec Grand-Père et nos amies, je vis seulement dans le souvenir de la beauté d'hier, dans l'espoir du prochain revoir !

Je suis comme endormie, et la meilleure partie de moi-même s'échappe, rêveuse, vers Le Vainqueur qui m'entraîne dans les lointains féériques, plus merveilleux que les merveilles du rêve.

Instantanément, il m'a prise toute entière, parce

qu'instantanément je l'ai reconnu, parce qu'instantanément j'ai senti qu'il était mon Héros, celui qui m'emmènera plus haut que moi-même, vers mes plus hautes capacités latentes, vers les avenirs toujours grandissants, de beauté en beauté, de splendeur en splendeur, d'espoir en espoir, d'amour en amour. Oh ! s'élever, s'élever sans cesse, s'élever toujours plus haut !... Planer au-dessus des petitesse et monter vers la lumière solaire !

Parfois je rêve qu'un aigle royal est mon coursier et qu'il m'emporte vers les hauteurs,... et ses ailes triomphales, toutes grandes déployées comme un étendard de victoire, battent les airs et s'élèvent majestueusement en hymne de libération !

Et maintenant, j'ai trouvé mon coursier royal, et avec lui je franchirai les steppes arides, je traverserai les déserts, j'escaladerai les collines, et nous gagnerons la Terre Promise !

Je l'aime dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il croit, dans tout ce qu'il pense, dans tout ce qu'il veut, dans tout ce qu'il aime !

Oh ! Jean René ! Songez-vous en ce moment à moi comme je songe à vous ? et savez-vous à quel point je vous aime ?

Je ne connais rien de votre vie, ni de votre passé, et déjà je suis à vous, complètement, et je souffre de la lenteur des heures qui me séparent de vous, et de ce que vous ne m'avez point encore serrée dans vos bras, sur votre cœur, bien fort et longuement.

Mais votre regard d'or intense comme la flamme d'une pierre précieuse, infini comme les profondeurs

inconnues de la mer profonde, votre regard ne me quitte plus et m'enveloppe de son prodige.

Dites-moi, Jean-René, dites-moi ! dites-moi que vous ne pourriez plus sans moi construire les avenirs, comme je ne pourrais plus les construire sans vous ?

..

18 Juillet

Il désirait autant me revoir dès hier que je désirais, moi, le rejoindre !

Et nous avons passé une magnifique journée, ensemble le matin sur la haute falaise, ensemble l'après-midi sur la plage libre, ensemble au clair de lune, après le dîner, sur les dunes dorées bordées des roches sombres, bordées des roches devenues farouches et étranges sous les reflets lunaires.

Quoique nous ayons été presque continuellement en groupe, pourtant nos regards nous isolent l'un dans l'autre, nos âmes se parlent sans arrêt, et les moindres minutes de tête à tête sont maintenant pour nous des siècles de bonheur.

La pauvre petite Edmée d'abord ne nous quittait pas. Puis elle a enfin compris qu'il ne désirait pas rester seul auprès d'elle et, subitement, l'après-midi, elle est devenue triste et songeuse. Maintenant, je sens Edmée, hélas, très loin de moi ; elle s'est complètement fermée, et ne reste plus en ma présence que lorsqu'une autre présence lui assure mon silence.

Elle me fait pitié, et bien que je ne puisse regretter pour elle la fin d'une illusion de ce qui ne

peut pas être, je suis navrée de la voir malheureuse de ce qui me rend si heureuse ! J'ai, à certains moments, envie de provoquer bientôt une scène décisive qui changerait cette situation pénible entre nous deux. Que faire ? Je ne sais encore ! Peut-être prévenir Grand-père, et partir, poursuivre mon bonheur loin des yeux de la pauvre chérie...

Ah ! pourquoi la vie est-elle si rude pour certains ? La frêle petite Edmée souffre déjà de souffrances d'amour ! la frêle petite Edmée, qui semble faite pour la tendresse et pour la joie ! Et dans son cœur, ce ne sont plus les fleurs du rêve, ce ne sont plus les fleurs vivantes, ce ne sont que fleurs desséchées, vite écloses, tôt fanées...

Et pourquoi, ô mon Edmée, faut-il que ce soit par moi que tu souffres ?

J'ai déjà rendu André Calvis malheureux et voilà que maintenant je le rends malheureuse ! moi qui cherche àprement le bonheur et qui voudrais aider pour tous son prodigieux épanouissement !

L'impuissance d'agir, c'est le plus terrible mal, l'impuissance devant le désordre, l'impuissance devant le malheur. Comment l'homme ne concentre-t-il pas toutes ses facultés, toutes ses énergies, tous ses efforts, tous ses desirs, toutes ses pensées, toutes ses aspirations, vers la seule chose nécessaire : devenir de plus en plus maître des forces appelées forces inconnues, (mais non inconnaisables) devenir de plus en plus maître des événements de la vie. Qu'existe-t-il hors de cet intérêt si intense ? Que sont, à côté de cela, les distractions,

ou les plaisirs, ou les luttes de politiciens, ou les luttes de partis ou de castes ou de races, ou tous ces gestes quelconques dans lesquels l'homme gaspille une si innombrable somme de forces inutilisées ?

Jean-René sent autant et plus que moi-même cette perte d'énergies précieuses, et le cher apôtre qui a conquis mon être nous a ouvert un instant son âme généreuse et vibrante, si douloureuse de la souffrance humaine, mais si vaillante dans l'effort.

Ce matin sur la falaise ensoleillée, nous étions assis, lui, Edmée et moi, et nous avons parlé longuement de cette Philosophie Cosmique, de cette méthode de vivre intégralement rationnelle, aussi bien individuelle que sociale, terrestre, mondiale.

Que d'immenses possibilités, quels merveilleux espoirs, quels horizons infinis, il ouvrait devant mon intelligence et mon cœur !

Je veux me souvenir de ses paroles :

« La vie ! Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera ! la source inépuisable, la base sans limites, la manifestation originelle de l'Inconnu, par laquelle et dans laquelle toutes nouvelles manifestations sont réalisables. La Vie !... Telle qu'elle nous apparaît actuellement, elle est déjà le mystère sans bornes, l'épanouissement incessant, la complexité innombrable, la féerie continuelle des transformations inouïes.

Pourtant, ce qui en est déjà réalisé est seulement comme un embryon auprès de l'être magnifique et parfait. A mesure que notre intelligence réussit à s'élever

dans la région conceptive, les formes latentes s'éveillent autour de nous, et notre pensée constructive développe notre idéal ; et c'est la vie plus profondément heureuse, la vie protégée, dont toutes les transformations sont bienfaisantes, dont toutes les énergies sont utilisées, dont les fleurs ne se fanent pas, dont les épis germent, et qui chante la joie et l'allégresse de l'immortalité.

— Mais par quels moyens, ai-je demandé, peut-on diminuer la souffrance ?

— Puisque la vie, continua-t-il, se développe et s'évolue suivant des lois que l'on peut connaître et appliquer, il est évident pour un esprit philosophique (c'est-à-dire sachant penser dans une sphère logique sans être enchaîné par les faits actuels, qui sont les effets et non les causes) il est évident que la science est la véritable restitutrice de l'âge d'or.

Cette science, il faut qu'elle s'étende aussi loin que la vie elle-même, partout où l'harmonie et l'erreur sont capables d'apporter la paix ou la souffrance.

Pour conquérir cette réelle science, indéfiniment progressive, il faut des savants qui soient aussi des philosophes, ou qui adhèrent à la Philosophie libre et audacieuse, cette vraie Philosophie annonciatrice de contrées toujours nouvelles.

Si cette science était trouvée, ou en voie de l'être, il resterait encore à l'appliquer. Mais les hommes se conduisent par imitation, par habitude, par instinct.

Il y aurait donc une œuvre immense de propagande à entreprendre pour faire connaître les conclusions scientifiques, intégrales, capables de modifier l'existence, en

la conduisant d'harmonies en harmonies, vers un état de bonheur croissant.

Il faudrait plus encore : connaître n'est pas assez, il faut comprendre, aimer, pratiquer cette science libératrice ; il faut que toutes les facultés humaines entrent en jeu, pour répandre, pour revêtir, pour réaliser la parole d'affranchissement.

Or, cette science existe, ses bases en sont posées. Et tandis que les savants et les philosophes voilés, les prêtres du sanctuaire, doivent continuer la recherche et la découverte, en même temps et parallèlement, il est nécessaire que les résultats acquis soient diffusés.

Chaque gradation d'humanité est apte à comprendre et à utiliser cette part de connaissance qui est dans son horizon normal et dont elle peut efficacement se servir.

Pour cette raison, la diffusion même de ce qui est déjà connu et enregistré, ne peut être faite que par degrés, par séries. Cette loi établit l'initiation progressive, la classification, le groupement hiérarchique.

Et maintenant je puis répondre à votre question en la précisant : quelles connaissances pouvez-vous actuellement donner pour commencer l'amélioration consciente de l'état humain.

Oh ! la vérité est simple, mais comme dit l'Ecclesiaste, « ils ont cherché beaucoup de discours ! »

Il y a d'humbles cailloux roulés dans les torrents de la mentalité séculaire, qui sont en réalité des gemmes précieuses. De loin, ils semblent sans valeur ; si on les ramasse, si on les contemple longuement, on s'aperçoit qu'ils sont d'une transparence parfaite et que le monde s'y reflète.

Oui, ce n'est pas tous les jours qu'une nouvelle loi peut être trouvée, qu'une nouvelle promesse peut tomber du ciel !

Mais, à travers le temps, bien des découvertes se sont amassées, bien des sentences de sagesse ont parsemé la terre.

Des proverbes, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, sont comme des phares sur la route de l'évolution individuelle et collective ; des rites et coutumes, en divers pays, manifestent encore, sous leur symbolisme incompris, la science des époques passées.

Pour les peuples, le progrès, ce sont des lois meilleures, le culte de la santé et de la vertu, un peu de science, au lieu de superstition, un éveil intellectuel qui ne peut venir qu'en enlevant le terrible poids de la croyance irraisonnée.

Pour l'élite, l'évolution c'est l'adhésion persistante à la logique, à l'expérience, au maximum de bonheur, c'est le passage au crible de l'amas confus et impur des arts sans spiritualité, des poésies sans prophétisme, des sciences trop bornées.

C'est la reconstruction des mœurs, des littératures, des lois, sur une base de bonne volonté complète et entièrement libre.

Pour l'individualité qui aspire à être par soi-même, à marcher en avant, comme un pionnier et comme un guide, chaque heure, chaque acte, chaque pensée est une voie de perfectionnement. C'est le seuil des grands destins.

Pour toutes les gradations ensemble, le moyen d'établir la coopération harmonieuse est de reconnaître un

but unique, le culte de l'idéal manifesté dans l'humanité.

Et l'homme doit comprendre que c'est de l'utilisation des diverses capacités humaines que lui peut venir la progression incessante vers le bonheur. C'est l'homme qui est l'initiateur, l'évoluteur, le guérisseur, le protecteur, le libérateur de l'homme. Parce que sur la terre toutes les forces cosmiques sont reçues et diffusées par le règne humain, l'humanité intellectuelle.

« Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

« Charité bien ordonnée commence par soi-même ! »

« Bien faire et laisser dire. »

Toute cette sagesse antique qui donnait à l'homme son vrai rôle, sa responsabilité réelle et qui lui enseignait qu'il doit avant tout compter sur lui-même et qu'en mesure seulement de sa propre puissance, des aides peuvent devenir ses collaborateurs ... »

Ainsi, Jean-René parlait intarissablement et par une logique superbe, illuminée d'espoir, il déployait devant moi mes propres horizons. Mais c'est le soir, après dîner, dans le soir tiède et constellé de l'immensité infinie que nous vécûmes l'heure de rêve.

Était-ce parce que les étoiles brillantes nous parlaient de paix et d'amour, était-ce parce que nous étions plus seuls, sous le manteau de cette nuit douce, était-ce parce que nous sentions, vers le vaste ciel pur, nos cœurs tout près l'un de l'autre, et que les silhouettes de nos corps n'étaient plus à cette heure que l'image même de nos âmes ?

Simplement, puisque nous nous sommes retrouvés et

que, aussi impérieusement l'un que l'autre, nous avions soit de certitude, était-ce parce que la minute avait sonné pour nous de faire du rêve exquis une ardente réalité, mais soudain nous nous sommes arrêtés longuement en arrière, tandis que les autres venaient de disparaître dans un tournant du chemin, et comme je l'attendais, comme je le désirais, comme je le voulais, Jean-René me prit la main dans les deux siennes, et avec une force de tendresse passionnée, il dit seulement :

— Michèle !

Oh ! la douceur de ce nom dans sa bouche ! Oh ! être appelée ainsi par Lui, ce me parut être comme une première étreinte, et je frissonnai d'un frisson inconnu ! Dans ces mains puissantes qui pressaient mes doigts, il me semblait sentir toute la substance de son amour descendre en moi et m'envelopper d'une vague somptueuse et lourde d'extase alanguie.

J'étais toute abandonnée, et lorsque s'asseyant sur un talus, Jean-René m'attira auprès de lui, je sentis avec délice ma faiblesse devant sa force, et je me serrai tout contre lui.

— Michèle ! répétait-il à mi-voix, Michèle ! Michèle !

Il porta ma main à ses lèvres ?

— Vous êtes mon idéal, Michèle, reprit-il, vous êtes la beauté de mes rêves et l'intelligence de mon espérance. Mais la vie que je dois vivre sera souvent âpre et parfois douloureuse. La Cause que je sers est combattue, car bien peu la comprennent. Vouloir le bonheur des hommes, c'est accepter l'isolement, et la hardiesse des idées cosmiques a besoin de soldats courageux et persévérants, toujours prêts à la défense, tou-

jours prêts à subir la contradiction des préjugés, les assauts les plus décevants, et surtout les incompréhensions les plus navrantes. Quand il est question d'équilibrer le désordre colossal des sociétés, chacun a des yeux de lynx pour apercevoir toutes les difficultés de l'œuvre : les milieux ne sont pas préparés, les hommes sont trop insoucieux d'un bonheur encore lointain qu'il s'agit de conquérir ; et les objections abondent.

C'est justement parce que l'inertie est grande qu'il nous faut plus d'énergie pour commencer l'admirable tâche ; et aussi toute ma vie, vous comprenez, Michèle, toute ma vie, est dévouée à cette Cause, et ma vie est sérieuse et sévère.

Je veux que vous ayez bien compris la gravité de cette existence, mon amie, avant de me permettre de vous dire tout ce qui de moi désire s'envoler vers vous, avant de vous dire que mon âme est pleine de vous et que mon cœur bat bien fort dans ma poitrine ce soir en vous parlant, de vous sentir si près de moi, si confiante, si bonne. Mon unique rêve est en vous, mon espoir sacré, cherché depuis des années, cet infini de félicité, cet apaisement de tant de peines, ma lumière, mon bonheur, mon amour... tout ce que je suis et tout ce que j'espère, tout est à vous ! ... »

J'éprouvais un bien-être délicieux, une émotion de douceur forte, une plénitude de joie immense, tandis que sa voix enveloppante me parlait ainsi ; et de tout ce que j'entendais, et de tout ce que je voyais, du ciel illuminé, de la mer argentée par la lune toute ronde qui montait dans le zénith éclatante et majestueuse, l'éclosion de mon être s'enrichissait, émerveillée de l'éclosion pareille de celui que j'aime.

— Répondez-moi. Michèle, reprit-il, avec une attente frémissante.

Mon visage heureux s'était appuyé sur sa large épaule, et je ne pus lui dire qu'une phrase, mais je la lui dis du fond de l'âme :

— Je vous appartiens toute entière.

Un éclair de bonheur parfuma son regard, et dans un élan subit il se mit debout devant moi ; puis il se pencha doucement et me baisa sur le front.

Et nous nous regardâmes sans prononcer une parole.

Ce fut Jean-René qui rompit le silence. A voix basse, presque timidement, il me dit : « Ma chérie ! je t'aime ! » Et moi, comme un écho, j'ai répondu : « Je t'aime. »

A ce moment, la nuit triomphait.

La lune, au dessus des flots, laissait tomber une grande lueur qui faisait sur la mer une infinité d'étoiles, se balançant à l'horizon, multiples, bleuâtres, dans un sentier d'argent tout caressé d'écume.

— Comme cette nuit est grande, murmura Jean-René, comme cette nuit est belle et glorieuse !

Et vous, ma chérie, vous êtes plus féerique que jamais, sous ce ciel fleuri d'étoiles, et dans vos yeux bleus si infinis, je vois encore un ciel, aussi profond, aussi pur, aussi radieux que l'autre !

— Jean-René ! Jean-René !

Et en l'appelant ainsi, tout mon être s'élançait vers lui.

Lorsque nous avons rejoint nos hôtes, il m'a quitté le bras, et nous nous sommes, d'un commun accord tacite, un peu éloignés l'un de l'autre.

Ceci le fit sourire, de son sourire si jeune et charmant, sous la gravité habituelle de sa physionomie.

— Oh ! une étoile filante, criait le petit Guy !

Une grande fusée de joie venait en effet de sillonner le ciel du nord au sud, apportant un étrange mouvement dans l'apparente immobilité de l'ordre céleste.

Et Jean-René, qui avait rejoint Mme Torguès, lui parlait des mondes stellaires.

— Le livre des Etoiles, disait-il. La table des grands secrets ! La route hiéroglyphique immuable qui, pour ceux qui savent en déchiffrer les figures mouvantes, ouvre les portes de la connaissance, les arcanes de l'harmonie ! ..

20 Juillet.

Chaque heure taillée dans notre bonheur nous entraîne plus avant vers la communion infinie de l'amour et de la pensée, et notre tendresse augmente, irrésistible, comme le flux puissant avance à la marée montante, sans que rien ne puisse le retarder.

Assis sur le vieux dolmen auprès de la source qui chante, nous avons hier passé un moment exquis, cachés par le rideau des feuilles tremblantes du saule, isolés de tous, isolés l'un dans l'autre.

Nous étions très émus de ce tête-à-tête facile et charmant. A voix basse, Jean-René prononça : — Maintenant donnez-moi votre regard... longuement...

Nos yeux se confondirent et un charme fascinateur, intensément fluidique, nous unit l'un à l'autre.

— Comme notre âme rayonne ! dis-je doucement.

Alors, lui se pencha ... et passionnément, éperdument, nos lèvres se sont unies...

Avant de quitter notre retraite, Jean-René cueillit un brin de genêt d'or poussé seul parmi les branches bénissantes des vieux saules.

— Mon Elue ! ma Fiancée ! dit-il lentement en m'offrant la fleur embaumée.

Et comme, serrée dans ses bras, j'appuyais ma tête sur sa large épaule, il continua avec douceur :

— Vous me permettez de vous appeler ainsi ?

— J'en suis très fière et j'en suis si heureuse, ai-je répondu.

— Une vieille légende galloise raconte que le genêt porte bonheur aux fiancés, à cause de sa couleur de soleil, couleur de l'essence et de la germination de la vie, et à cause aussi de son parfum pareil à la fleur d'oranger, fleur de la mariée. Ne pensez-vous pas que ce porte-bonheur soit venu fleurir ici comme un gage de promesse, à cette heure divine où nous nous fiançons ?

Sa voix émouvante faisait trembler mon âme...

— Vous êtes l'idéal de mon idéal, Jean-René ! vous êtes la vie de ma vie, vous êtes mon Tout en Tout ! et je suis à toi, ajoutai-je en serrant à mon tour sa tête chérie entre mes mains, je suis à toi pour toujours, éternellement... sans limites... à jamais...

— Oui, répéta mon ami, tu as raison, ma Michèle, nous sommes l'un à l'autre depuis toujours et à toujours, éternellement, sans limites, pour jamais...

Notre amour est noble et grandiose et profond... Qui peut dire quand il a commencé !

Alors, allant vers le Bois des Lys nous regardâmes au loin le ciel breton, pâle et délicat, le jardin en fleurs, à l'entrée du bois, qui semblait un décor de rêve, sous les vapeurs mauves et roses du prochain crépuscule.

Puis nous nous regardâmes longtemps jusqu'au fond de l'âme. Et nous nous sommes embrassés silencieusement, comme pour sceller notre promesse, nos fiançailles, notre bonheur, dans un silence rempli d'une éloquence vibrante et d'un échange ému et sacré.

Lui sembla descendre et se recueillir dans les profondeurs de son être et, comme s'il revenait de quelque contrée lointaine, lentement, gravement, il m'a dit :

— Savez-vous, Michèle, pourquoi nous avons été attirés avec tant de force et de certitude vers le lieu de notre rencontre ? Savez-vous pourquoi dès le premier jour tout ce que nous sommes s'est combiné, illuminé, magnifié, l'un dans l'autre, savez-vous pourquoi notre premier regard a été extasié, pourquoi notre premier contact a été comme un repos, pourquoi, dès lors, notre pensée n'a plus cessé de nous unir et pourquoi des mondes se sont éveillés en nous comme des musiques de lumière ? et savez-vous pourquoi vous m'avez vous vu dans un de vos rêves, en un soir où votre âme parlait ?

C'est, Michèle, que les belles légendes sont vraies, que tout s'enchaîne et recommence, que de tels que nous sont venus et revenus déjà sur cette terre, c'est

que nous nous sommes reconnus, parce que nous nous sommes retrouvés !

Viens ! ma Bien-Aimée, ma Toute-Belle, ma Toute-Radiuse ! viens te souvenir...

Viens revivre les anciens bonheurs, plus somptueux, plus merveilleux, plus magnifiques, parce que toute l'expérience et toute la science et toute la joie de nos âmes séculaires se condensent maintenant pour réaliser toujours plus, toujours mieux, notre idéal, notre idée, notre dualité !

— Oui, répondis-je comme éveillée par ces paroles en des temps antiques, je sens tout cela depuis toujours. Mais ce que mes rêveries apportaient en moi à certaines heures intenses de splendides contemplations, cette sorte d'exaltation certaine, en laquelle rien n'aurait pu enlever ma foi, échappait parfois, fugitive, à ma pensée consciente ; et maintenant, je sais qu'avec vous je trouverai les chemins qui révèlent, qui affirment la réalité des vérités que connaît notre être inconscient et dont notre esprit n'entrevoit trop souvent que de faibles lueurs ; je sais qu'avec vous je trouverai les chemins mystérieux qui pénètrent un peu dans cette complexité étonnante et occulte qu'est la vie.

Dans la vision radieuse où je vous ai reconnu pour la première fois, Jean-René, vous avez déjà fait vibrer en mon cœur les fibres du souvenir, et celles du travail magnifique actuel, et celles d'un grand espoir.

Vous m'avez appelée à vous comme vous venez de le faire encore, et vous m'avez déjà parlé des belles choses qu'il y a, de par le monde, à accomplir ensemble ! des rêves à réaliser, des récoltes à moissonner,

des conquêtes à poursuivre, des espoirs à faire renaître, des victoires à remporter, des destins à magnifier !

Et votre voix inoubliable a réveillé en moi tout un passé lointain endormi dans mon être.

— Ma bien-aimée, reprit-il avec une émotion heureuse, je veux vous dire aujourd'hui que moi aussi, avant d'avoir le bonheur de vous rencontrer ici, je vous ai vue souvent, je vous ai parlé souvent, et que, dès mon premier regard en vous approchant sur la plage crépusculaire devant ce coucher de soleil féerique, j'ai reconnu celle que j'aime, Celle que j'ai toujours aimée.

Dès ce soir là, j'aurais voulu poser mes lèvres sur vos cheveux, et vous dire simplement :

— Tu es à moi comme je suis à toi... te souviens-tu comme je me souviens ?

Je vous avais déjà si souvent admirée et pénétrée et comprise !

Et depuis des mois je vous cherchais tellement !

Si souvent, je vous ai vue, toute semblable à ce que vous êtes en ce moment, avec vos grands yeux bleus pensifs, pareils à l'immensité, avec vos cheveux d'or relevés sur la nuque, avec vos mains fines et votre bouche joyeuse...

Si souvent je vous ai contemplée, je vous ai admirée, assise sur un large sofa chargé de coussins épais, dans une chambre toute rose, d'une grâce un peu orientale, avec son lit mauresque très bas, ses vases en terre, ses cruchettes et son brûle-parfum de cuivre ciselé, ses étoffes roses et or de soie algérienne, ses kakémonos japonais, et tout le confort de ses grands

fauteuils, de son vaste bureau, de ses souples tapis, de sa haute lampe indienne, et toute l'atmosphère chaude et pure d'une pièce où l'on aime à vivre, à penser, à rêver...

Ma surprise s'émerveillait progressivement à cette description si étonnamment exacte et remarquable de ma chambre de jeune fille !

Il lut sur mon visage cet émerveillement et continua en souriant.

— Je ne suis pas un sorcier, ma chérie. Et je ne fais pas de miracles. Quand vous aurez un peu travaillé avec moi la science psychique traditionnelle, vous comprendrez très facilement l'explication de ce qui peut maintenant vous paraître mystérieux et qui vous paraît ainsi uniquement parce que vous ignorez encore les raisons scientifiques, les causes et les effets naturels de phénomènes semblables.

Lorsqu'on peut étudier, comprendre, analyser, expérimenter, reproduire à volonté, en un mot lorsqu'on arrive à expliquer scientifiquement ce qui est appelé le « *surnaturel* » on s'aperçoit que rien n'est surnaturel, que le miracle et le hasard n'existent pas et que, *la nature contenant tout, rien ne peut être en dehors d'elle.*

— Alors dites-moi, questionnai-je très intéressée, lorsque vous êtes venu à Ker-Nouhél, saviez-vous aussi que j'y étais ? m'y aviez-vous vue ?

— J'ai senti que je devais venir ici chez Mme Torguès pour une raison profonde : mais je n'étais pas assez conscient pour me rendre compte de ce que pouvait être cette raison. Cependant cette intuition était

si intense que c'est pour lui obéir que j'ai quitté, cet été, ma mère, avec laquelle je passe familièrement, d'habitude, tous les ans, mes vacances.

— Vous ne pouviez donc pas me voir à distance dans Ker-Nouhél, comme vous m'avez vue dans ma chambre à Paris ?

— Non ; ou du moins beaucoup plus difficilement. Ce qui fait que je vous ai si souvent regardée dans votre jolie chambre rose, c'est que cette pièce est toute spécialement *auroisée* de vos propres forces et que cette aurisation est comme un réflecteur, un phare, une aide pour le sensitif qui cherche à voir à distance.

L'aurisation, c'est la matière nerveuse, matière plus raréfiée que la matière physique, qui, s'échappant de nous, imprègne l'atmosphère d'effluves et de forces formant une ambiance lumineuse plus ou moins durable, visible pour le voyant, c'est-à-dire pour celui qui peut voir dans ce degré plus raréfié de la matière.

Je dis alors :

— Chaque être en effet est un émanateur de forces.

— Plus ou moins puissant, répondit-il, plus ou moins développé. Nous avons tous, autour, de nous un entourage, un enveloppement fluïdique de ces forces que nous émanons : c'est ce qui constitue l'aura. La couleur, la forme, les capacités de l'aura sont multiples : et immense est l'étendue de cette science des auras, si négligée, si inconnue à notre époque.

— Que je serai heureuse quand vous pourrez m'apprendre tous ces mondes d'études et de sagesse, m'écriai-je !

Puis, je l'ai questionné encore :

— Alors, lorsque dans toute la Bible, on peut s'étonner de voir ces hommes de génie, les patriarches, les prophètes, choisir en un moment la compagnie de leur vie, n'est-ce pas justement parce que, psychiquement, ils se reconnaissaient l'un l'autre immédiatement, étant assez évolués, assez conscients pour agir ainsi ?

— La Bible, comme les Védas, comme l'Avesta, comme tant d'autres livres sacrés, renferme des profondeurs sublimes, malgré les traductions insatisfaisantes, malgré bien des passages mutilés, perdus ou transformés ; et votre pensée est juste, ma chérie.

— Je suis si heureuse, ai-je poursuivi, que vous connaissiez ma chambre, car je ne sais pourquoi, par une sorte de pudeur, je n'ai jamais voulu y laisser entrer que de très rares amies. Elle est bien mon cadre le plus intime, et il me semble que de l'avoir ainsi pénétrée, c'est un peu plus de moi-même que vous avez pris ... »

« Il y a plus de secrets dans le ciel et sur la terre, Horatio, qu'ils n'en ont trouvés dans toutes leurs philosophies ! »

Le soir je suis entrée comme d'habitude dans la chambre de grand père pour lui souhaiter une bonne nuit. En m'embrassant il me releva la tête vers lui et me regarda jusqu'au fond des yeux.

Je le sentais vibrant et très ému.

— Sais-tu, mon enfant, dit-il simplement, depuis combien de jours tu connais M. Formant ?

Je rougis, parce que j'aurais voulu pouvoir garder plus longtemps pour moi seule notre grand secret !

— Tu ne veux donc plus me considérer comme ton vieil ami ? reprit-il.

— Grand-père chéri ! m'écriai-je ! tu sais bien que tu seras le premier à qui je parlerai de mon bonheur ! Mais pourquoi me le demander si vite ?

— Comprends, ma petite fille, que je ne désire aucune confidence de ce que tu veux garder comme un trésor caché, tout au fond de ton cœur. Seulement ne suis-je pas là encore, et responsable de ta jeune existence ? n'est-ce point faire mon devoir que de guider les pas ?

— Tu as raison, ai-je murmuré alors, et si ton affection pour ta petite Michèle t'a fait deviner la vérité pourquoi te la cacherais je ?

Et puis, je suis heureuse, grand père, je suis délicieusement heureuse de pouvoir enfin te parler de Lui !

Ah ! tu me demandes depuis combien de jours je le connais ?

Grand père ! grand père, je ne puis le dire, je n'en sais plus rien : mais ce que je sais, ce que tout mon être épanoui affirme et proclame avec allégresse, c'est que depuis ces quelques jours, j'ai vécu des mondes, c'est qu'enfin je ne suis née que depuis notre rencontre, je ne vis, je ne sens, je ne comprends, je n'existe que depuis qu'Il est ici !

— Voilà, continua grand père soucieux, ce que je pensais... Mais je ne croyais pas que tu te serais ain-

si laissée aller si vite, comme une enfant...

Je l'interrompis :

— Que dis-tu ? Comment, toi, tu ne partages pas ma joie ?

Sa voix tremblait un peu lorsqu'il reprit :

— Ma Michèle ! mon trésor ! Pour ton bonheur je donnerais volontiers tout ce que je suis ! et j'espère avec une force dont on pourrait croire un vieux cœur comme le mien incapable, que tu as trouvé le bonheur de ta vie. Ton avenir, mais, ma chérie ! ton avenir, c'est ma pensée, c'est mon espoir ! c'est aussi mon tourment ! Si tu me vois troublé, à un moment où tu l'attends de ma part à une joie débordante, c'est que je crains encore que trop tôt tu aies foi en un espoir qui m'est cher, mais que j'aurais voulu plus certain avant qu'il ne grandisse ainsi en toi !

J'ai si peur pour ma Michèle de la moindre souffrance, de la moindre désillusion ! René Formant me fait l'effet, je te l'avoue, d'un être exceptionnel par le cœur comme par l'intelligence, et j'ai pour lui une immense sympathie...

Comment après ces mots ne pas l'interrompre ?

— Laisse moi t'embrasser très fort, grand père, pour cette parole !...

— Mais, chérie, tu comprendras facilement que j'ai mille renseignements à prendre sur ce jeune homme, sur sa famille, sur sa vie, sur sa situation, et qu'il serait peu sage à toi de lui faire aucune promesse avant de connaître davantage les possibilités d'un projet vous concernant tous deux...

Cette idée de « prendre des renseignements » sur Jean-René me fit éclater de rire.

Cependant une larme d'émotion qui roulait sur la belle barbe blanche me rendit aussitôt mon sérieux.

— Ne sois pas inquiet, mon cher grand père, ta petite Michèle est sûre d'avoir trouvé son bonheur, et elle est tranquille désormais dans un chemin si noblement beau, si étincelant de lumières pures et diamantines, que rien de décevant ou d'amer ne pourra l'y surprendre.

Au contraire, je monterai maintenant de beauté en beauté vers l'Idéal qui ne se voilera plus !

— Je veux que tu dises vrai, reprit-il gravement. Seulement je dois te rappeler que la vie est sérieuse, que tu es très jeune, et que si, malgré tes dix-huit ans, je te laisse aussi libre dans tes allures, aussi responsable de ton destin, c'est que je crois profondément en le jugement sage et sain de ton âme et de ton intelligence.

Ne me donne donc pas de regrets, pas de remords plus tard, de l'avoir élevée par cette méthode que j'ai cru bonne, en te préparant très tôt à la liberté consciente, en te formant très tôt un cœur de femme.

L'émotion du bon visage bienveillant m'avait gagnée.

— Oh ! oui, je sais tout ce que je te dois, grand père chéri, et ma reconnaissance attendrie veut pour te remercier de tant de vraie tendresse, devenir toujours plus digne de la confiance rare, si encourageante, si précieuse que tu as mise en moi.

21 Juillet.

J'ai provoqué ce matin la conversation que je sentais nécessaire entre Edmée et moi.

— Laisse moi, Michèle, s'écria-t-elle brusquement, sitôt que j'entrai dans sa chambre en se levant du fauteuil où elle était assise ; laisse-moi ! J'ai besoin d'être seule !

— Non, répondis-je en la serrant dans mes bras, non, je ne te laisserai pas. Je sais ton chagrin. Je pleure de tes larmes, et j'ai le droit de venir, près de toi, te consoler, t'entourer, te bercer dans ma tendresse... Ne suis-je donc plus ton amie ?

— Tu as pu remarquer pourtant, Michèle, reprit-elle avec amertume, que je vous laisse suffisamment l'un à l'autre, Jean-René et toi, sous différents prétextes que mon cœur sait bien trouver ! Et maintenant, j'ai besoin de me recueillir, et toi, tu n'aurais pas de pitié ?

— Oui, j'ai vu la tendre bonté, mais j'ai vu aussi que lorsque je viens à toi et que tu me repousses avec un air farouche, tu t'en vas plus loin toute seule pleurer ta solitude...

Laisse moi mélanger mon affection qui comprend à ta douleur cruelle, pour que j'ose encore croire que notre amitié si pure, si fidèle, ne s'effeuillera pas bientôt, comme une rose fanée....

Chère petite Edmée, déchirée et souffrante, je veux te faire du bien, je peux te faire du bien, ne me repousse pas ! je t'en prie ! »

Elle alors, toute faible et légère, s'appuya sur mon épaule et sanglota doucement !

— Ne me fais pas plus de mal ! Oh ! pourquoi es-tu venue ici cet été ! Pourquoi es-tu venue ?

Je l'entraînai sur le canapé où je l'attirai toute proche :

— Tu as tort de regretter ma présence, chérie. Qui peut dire que, si je n'étais pas là, Jean-René et moi ne nous serions pas rencontrés un jour, et que plus de souffrances encore auraient pu s'amonceler ? Ce sont les affinités qui font les attractions, et lorsque deux destins tendent l'un vers l'autre, tout leur est un chemin pour se retrouver.

— Non Michèle, interrompit Edmée, je ne crois pas cela. Avant de te connaître, il était heureux déjà de nous venir voir à Ker-Nouël... et ce n'était pas pour toi, puisqu'il l'ignorait.

Mais tu es passée auprès de nous, et ta beauté l'a ébloui ! tu es passée auprès de moi au moment où pouvait naître mon bonheur, et j'aurais dû le prévoir, et cela n'est pas de ta faute, et je ne t'en veux pas, mais ton éblouissante jeunesse a fait pâlir à côté de toi la pâle Edmée : et lui il n'a plus aperçu que le sillage de lumière et de féerie que tu laisses par derrière toi... Maintenant mon cœur est un monde fermé : la fleur de mon âme est flétrie...

De grosses larmes roulaient des yeux candides, des pauvres yeux que j'embrassais. Elle parlait à voix très basse, et elle ajouta sur un ton dur et âpre en cherchant à se dérober :

— Je t'assure, laisse moi. Je t'aime, tu le sais, et je t'aimerai toujours. Mais je ne peux pas te parler en

ce moment. Laisse moi. Je veux être seule. Si tu as pour moi quelque pitié, ne me parle plus !

— Au contraire, parlons. La parole peut être un baume ; elle peut, elle doit rafraîchir, réparer, réunir, ouvrir les portes closes.

Laisse entre nous la parole faire de la lumière, ne descends pas dans la douleur farouchement instinctive comme dans une prison ténébreuse.

C'est dans l'intelligence que nous devons vivre. Comprendre, c'est triompher ; et souvent la souffrance serait moins amère, si nous ne voulions pas laisser notre destin être arrêté, être fermé par elle. Aussi je ne te quitterai pas. Il faut que tu voies les choses telles qu'elles sont, non à travers le brouillard illusoire de l'inexpérience et du désir.

Ecoute, ma chérie ; tu dis que Jean-René était heureux, avant de me connaître, de venir te retrouver : mais penses-tu que souvent et souvent déjà son âme de poète a dû s'émerveiller des rencontres virginales qui ont traversé son chemin !

Crois-tu qu'admiration, échange, affinité tranquille, est comparable à l'intégral amour ?

Il est venu vers toi, mais pour combien de temps ?

Ah ! la vie est plus complexe, plus plastique, plus océanique que nos faibles cœurs... Il serait si beau d'essayer chaque jour de nous rendre plus vastes et plus vastes encore, pour être moins indignes de ses dons somptueux !

La douleur dont tu souffres, mon amie, ne sera pas, si tu le veux, la tristesse lourde qui épuise, qui ané-

antit, mais la douleur légère qui, sans déchirement, sans rupture, par la seule transformation de nous mêmes, agrandit tout et prépare des bonheurs futurs.

Aucune âpreté n'est en elle, puisqu'elle n'est uniquement formée que de notre résistance injuste au bien général, et que dans ce bien nous devons être compris.

Non, Edmée, un peu plus d'éclat, un peu plus de force, un peu plus de rêve, ce n'est pas cela qui peut désunir les âmes unies, car chaque être a sa direction, et tend vers un être. C'est tout un ensemble de qualités qui sont attendues et nécessaires pour le repos et l'illumination du destin ! et comment deux natures dissimilaires pourraient-elles satisfaire le même problème ?

Edmée, si tu étais consciente, si tu savais choisir, tu ne l'aurais pas choisi ! puisqu'il est mien, puisque je suis à lui, puisque nous éveillons l'un dans l'autre, de hauteur en hauteur, l'indicible flamme du sanctuaire, puisque nous sommes un monde nouveau et un monde ancien, un monde éternel...

A moins que — mais il faut pour cela aussi un cœur qui sache souffrir pour la plus haute idée, un cœur qui sache trouver la joie dans l'immensité de sa propre résolution, dans le dévouement, dans l'acceptation des degrés naturels qui hiérarchisent toutes choses — à moins que tu ne sois de celles dont la force est d'aimer, et qui se donnent sans rien attendre, sans rien espérer !

Cette femme là est heureuse de voir le bonheur de celui qu'elle aime, sans en être le centre ; elle se réjouit de participer à sa vie, sans en être l'étoile ; elle est satisfaite de recevoir sa pensée, et non son amour ; elle

sait que, sur la terre entière, il n'y a pas un homme, si ce n'est lui.

Elle plutût que de chercher à amoindrir son idéal, elle préfère renoncer aux banales satisfactions d'une union sans rayons et sans auréole. Elle L'a vu ; de loin, elle L'a compris, non pas avec ses possibilités actuelles et capables de lui répondre, mais avec ses possibilités futures et la vision confuse de la splendeur héroïque qu'il est en des sphères encore inaccessibles.

Edmée m'interrompt et s'écria :

— Tu parles de sur humains ! Quelle vie que celle d'une femme qui contemplerait tous les jours son bonheur perdu ! Quoi ! une femme donnerait tout ! et, en échange elle ne recevrait qu'une part de l'être qu'elle aime ! ... et quelle part !

J'ai répondu encore, mais je savais bien cette fois que cela était inutile :

— Pourquoi toujours juger d'après un principe faux, parce qu'absolu, l'échelle infinie des relations et des corrélations ?

Pourquoi exiger comme un droit, pour ce vide que convrent l'égoïsme et l'orgueil, ce que peut-être, la nature, la réalité, la vie, ne peut nous accorder comme un fait ?

Mais ce n'est pas pour toi, chérie, que j'ai développé cette alternative, et tu me connais assez pour savoir que le seul souci de ne pas trahir l'idée m'a entraînée jusque là.

Pour toi, je le sais, je le sens, ton destin n'est pas fermé ; tu n'es pas faite pour être une renonciatrice

d'amour ; et dans ce moment même, je vois au loin quelqu'un dont tu saurais bercer les enthousiasmes fiévreux, dont tu saurais apaiser les soifs ardentes, et que l'attraction, qui mesure l'affinité, amènera sans doute tôt ou tard au devant de tes rêves réveillés

22 Juillet

Jean-René, heureux et grave, m'a donné tout à l'heure cette lettre qu'il venait de recevoir :

« Mon Frère,

Quoique vous ne nous l'avez pas écrit, nous savons combien votre voyage au bord de l'Océan vous apporte comme le vent du large, un flot d'expansion et de joie sur la route du bonheur !

Nous avons beaucoup d'affinité pour la pure aura blanche que nous sentions près de vous, et qui vous donne le repos.

Soyez déchargé en ce moment de tous les soucis et les responsabilités de votre rôle qui sera rempli sous notre direction par vos aides habituels, afin que vous preniez, dans ces moments radieux de la Rencontre, tout ce que vous êtes capable d'y prendre en force et en joie ; afin qu'aussi vous puissiez donner à celle qui désormais attend tout de vous, l'intégralité dont elle a faim et soif pour l'épanouissement de son être.

Jean-René ! Vous aimant comme je vous aime, nul plus que moi ne se réjouit de l'immense joie de votre cœur !

Je vous embrasse, Frère, et nos Maîtres vous entou-

rent.

René. »

Intriguée et émue, je relus plusieurs fois ces lignes. Jean-René alors me dit qu'il y a une demeure pour lui sacrée, un foyer de paix, de lumière et d'amour qui, dans le chaos parisien, est un refuge pour la pensée, un abri pour le cœur et l'âme.

— Dans cette maison, ajouta-t-il, j'ai compris ce que pourrait être la vie dans sa réelle beauté. J'y ai beaucoup appris, je vénère ses hôtes et j'ai la joie d'y être aimé.

Son nom, *l'Oasis*, indique ce qu'elle est pour ceux qui se sentent isolés, dans le désert du monde, par leur pensée même. Mes maîtres y habitent, et ils vivent là, comme en un large phalanstère, à plusieurs qui font l'Œuvre Cosmique ensemble. La solide fraternité de leur communion intérieure les aide à aplanir les difficultés, les obstacles, à supporter les incompréhensions, les décevances, parfois même les trahisons de toutes sortes.

La je voudrais vous conduire, Michèle, avant que vous soyez ma femme.

La, je vous ferai connaître le père de mon intelligence, Sarama, l'un de mes maîtres. Là, vous apprendrez à comprendre et à admirer mes deux chers et grands amis, René, qui m'écrivit comme ils ont senti et vu psychiquement la beauté de notre rencontre, et sa délicieuse compagne, Stella, qui deviendra bientôt votre plus réelle amitié féminine et dont la belle évolution aidera la vôtre.

Je passe en général chaque jour de longues heures à l'Oasis. J'y travaille de tout mon être pour notre Cause

Je vais répondre tout de suite à René que désormais nos forces duelles seront à eux pour les aider dans leur lourde tâche. n'est-ce pas, Michèle, et combien leur lettre qui a devancé celle que je voulais leur écrire, et qui nous montre à quel point ils nous devinent, nous connaissent, et nous protègent, nous est infiniment douce à tous deux !

Au milieu du monde, où ils ont choisi de rester afin d'y travailler, ils sont là hors du monde. Ils ne touchent le monde que pour le former, le classer, l'évoluer, le transformer. Ils ne sont pas touchés par lui, et refusent son contact. Ce qui vous étonnera peut-être, Michèle, ils ne participent pas aux joies de l'art actuel dans lequel vous trouvez encore de si hauts moments, parce que cet art est, pour eux, diminué et sali par les reflets du désordre qu'il reçoit et incorpore comme s'il les acceptait. La vraie spiritualité est leur loi ; leur vie, à toutes heures, en est baignée et en émane. Ce sont des *mis-à-part*, selon une vieille parole, pour la seule chose nécessaire : la transformation de l'homme et de l'être.

23 Juillet.

Grand père a reçu de mystérieuses lettres de Paris qui l'ont épanoui. . . Je devine l'excellence des fameux « renseignements » qu'elles contenaient !

Il m'a regardé longuement, doucement, après leur lecture : et nous étions heureux de nous sentir vibrer tous deux, à l'unisson, d'un espoir magnifique, qui est l'aube merveilleuse de ma jeunesse ardente, le soleil couchant de ses vieilles années. . .

A présent, il nous considère un peu comme fiancés.

Hier, Jean-René proposa pour demain, à Madame Torguès, une promenade en bateau, qu'elle déclina, craignant de trop mal supporter la mer.

— Quel dommage, Madame, insistait-il, j'ai loué une si jolie barque à voiles, et j'aurais tant aimé vous conduire tous à l'Île des Bruyères.

Edmée refusa également : grand-père n'a pas non plus le pied marin, et ce fut lui, qui, sans hésiter, dit en souriant avec malice de son bon sourire heureux :

— Eh bien, Monsieur Formant, emmenez Michèle avec vous. . . Je suis sûr que son âme aventureuse se réjouira beaucoup de connaître le charmant îlot et de voguer une heure sur les flots bleus. . .

* * *

25 Juillet.

Elle fut exquise, cette journée d'hier, elle fut magique et pleine de rêve, cette première liberté à deux, cette promenade rythmée par le balancement éternel des vagues, à la surface d'un infini changeant.

Nous nous étions assis sur la même banquette, tournant le dos au marin hâlé qui tendait de temps en temps la voile et qui ne nous gênait pas beaucoup plus que les chevelures vertes, ou bleues des algues flottantes parmi l'opale nuancée des flots calmes et profonds.

Oh ! douceur de l'heure, charme intense de la voix aimée chantant les paroles de vie ! oh ! richesse des choses neuves, inconnues, insoupçonnées, qu'éveille en mon être ébloui le moindre geste, la moindre inflexion, le moindre élan de mon fiancé.

Heure inoubliable. . .

La grande aile blanche du bateau, gonflée par un zéphyr très chaud parfumé de senteurs marines, nous entraîna silencieusement jusqu'à la petite île solitaire, parée de gemmes d'or et de gemmes roses, les genêts et les bruyères.

Puis, tandis que le marin jetait l'ancre et s'étendait sur la grève, nous sommes partis à la découverte, ivres de vent et d'espace, seuls, délicieusement seuls, à travers la lande perdue dans l'océan.

Nous nous sommes arrêtés à l'ombre d'un églantier en fleurs ; Jean-René en cassa plusieurs branches pour m'en faire un gros bouquet blanc. Il était joyeux comme un enfant d'avoir trouvé dans l'île cette gerbe de fiançailles.

Plus loin, un banc des roches fantastiques nous émerveilla. Nous avons pu y admirer un peu de la plénitude intense du fond de la mer, si riche et si exprimée dans le luxe de la couleur, dans la complexité inouïe des formes.

Tout d'un coup, je fus surprise d'apercevoir en haut d'un grand rocher une inscription en gros caractères.

Nous nous en approchâmes le plus possible. Mais quelle main avait pu ainsi écrire à cette hauteur ?

Depuis combien de temps ces lettres à demi-effacées confiaient-elles leur secret au ciel et à la mer ?

Avec difficulté nous sommes parvenus à déchiffrer cette phrase, qui sur cette place étrange, dans ce décor féérique, nous apporta comme une vague immense de mystère, d'inconnu, de rêve et de pensée :

*Dans les journées douces ou dans les jours amers ;
 Dans les luites ou dans les espoirs ;
 Près de toi, ou très lointainement :
 Toute ma vie, et Au-delà !*

Emus, nous avons compris ensemble ce que nous étions peut être près d'oublier, que d'autres vies étaient venues jouir de la petite île déserte, que d'autres idylles avaient pu y être délicieuses, que d'autres amours s'y étaient cachés et y avaient déroulé les anneaux du bonheur ; et que ces rochers qui étaient séculaires avaient dû entendre bien des paroles graves, avaient assisté, de génération en génération, à bien des excursions, semblables et jamais semblables, comme toutes les choses humaines. . .

Jean-René a copié pour moi, sur une page arrachée de son carnet, la phrase presque effacée en haut du grand rocher. De quel lointain des ans nous est-elle parvenue ?

Et n'est-ce pas ce que je lui pourrais dire de tout mon être, et n'est-ce pas ce qu'il me dit, lui aussi, ces vieilles paroles d'un amour tendre, fidèle, éternel ?

Au retour, dans la barque, nous avons longuement parlé d'Edmée. Il ne croyait pas possible qu'elle souffrit ainsi pour lui. Je lui ai affirmé qu'il me serait pénible de poursuivre auprès de ce cœur blessé nos fiançailles si heureuses, cette grande fête de la vie, pleine et splendide.

— Eh ! bien, quittons Ker-Mouhél ensemble, ma Michèle ! et rentrons tout de suite nous marier à Paris ! s'écria-t-il.

Nous marier ! . . . ce mot m'a profondément troublée,

d'un trouble exquis, ce mot m'a pénétrée d'un enchantement radieux.

— Cela ne peut pas aller si vite, souriai-je. . .

Et il me fallut bien longtemps, bien longtemps parler sans encore le convaincre tout-à-fait, pour aboutir à la solution normale et nécessaire.

Bien que cette séparation me navre autant qu'elle le navre, bien qu'elle m'apporte déjà une lourde mélancolie, je ne peux pas brusquement quitter Edmée, et je lui consacrerai quelques jours avant d'aller retrouver celui qui est toute ma vie, et qui doit hélas partir si tôt maintenant. Oh ! que je vais être isolée, lorsque mon âme toujours proche s'élancera à travers les plaines et loin vers l'horizon pour rejoindre son âme. Mais il doit en être ainsi ; et puis ce temps sera court.

La mère de Jean-René rentre à Paris demain et y attend son fils dans quelques jours pour repartir avec lui en Belgique où elle a des parents.

Il est donc naturel qu'il aille la rejoindre. Il lui annoncera son bonheur, dont elle doit se douter déjà, pense-t-il, et il la priera d'attendre à Paris M. Vazanne et sa petite-fille.

Lorsque notre frêle esquif regagna le petit port de Ker-Nouhél, le soleil, en globe rouge rayonnant, plongeait déjà dans l'océan, et un vent du soir s'élevait humide et salé. La mer moins calme déferlait sur les galets de la grève, en dessous des falaises et des dunes, et menaçait de s'agiter, insoucieuse de notre paix intime, insoucieuse de toutes choses humaines.

— La fraîcheur tombe vite, nous dit le marin, et ce

soleil couchant annonce un prochain changement de temps.

En effet, l'air froid me faisait frissonner, malgré ma jacquette de drap.

Et Jean-René m'abrita sous la large cape qui lui couvrait les épaules et qui alors nous enveloppait tous deux.

Oh ! qu'avec délices je me blottis tout contre lui...

— Nous voici au port, murmura-t-il, et je te remercie de cette journée qui est comme une halte adorable dans notre chemin montant vers les sommets, comme une porte ouverte sur la vie que nous ferons, comme une fleur magnifique épanouie aux branches de l'arbre d'amour ; je te remercie de cette journée qui est un souvenir intense, précieux, inoubliable, au fond de mon cœur indiciblement ému...

Je l'entoure de mon manteau, et n'est-ce pas un symbole ? Je l'enveloppe dans la tendresse de mon âme comme dans un nuage protecteur, je le berce dans les flots de mon amour comme dans une eau vivifiante, je déroule autour de toi la spirale de mes rêves, l'envolée de mon intelligence, comme un jardin où tu te promèneras, somptueusement voilée, comme un temple où tu règneras, hiératiquement lumineuse, comme un ciel où tu brilleras, au-dessus de tout l'éclat des étoiles !...

La barque s'arrêtait lentement et nous aperçûmes grand père qui arrivait au-devant de nous avec un chaud manteau pour moi.

Ainsi que dans l'île des Bruyères, mon fiancé avait passé son bras sous le mien, et lorsque nous rejoignîmes

l'arrivant, Jean-René ne s'écarta pas de moi, et il lui dit d'un ton grave :

— Je voudrais vous embrasser, Monsieur, et vous dire merci de cette journée superbe, apothéose de mon séjour ici, qui est la marche d'or de notre vie...

Le cher vieillard ouvrit ses bras et une émotion nouvelle m'entreignait encore, tandis que, dans l'air du soir, la gerbe d'églantines, dont il m'avait fleuri, embaumait...

27 Juillet.

Une tempête terrible s'est élevée depuis deux jours.

D'abord une pluie chaude à larges gouttes qu'un vent violent a repoussée, puis un orage sec, un tonnerre déchirant le ciel chargé, un combat de nuages tourbillonnants, et les soulèvements fantastiques de la mer battant le roc, inondant la dune, se précipitant avec furie contre la falaise.

Oh ! quelles forces incalculables dans ces éléments déchainés !

Les vagues soulevées, se cognant les unes sur les autres, semblaient une armée de géants dans le désordre d'une lutte sauvage, et la rafale, les coupant au sommet, enlevait toute l'écume blanche et l'envolait vers la campagne comme une neige floconneuse.

Et cette armée devenait de plus en plus électrisée, diabolique, fantastiquement impétueuse et méchante.

Il fut impossible de sortir par le vent épouvantable, dont le fracas hurlant et plaintif, dont la force menaçant

te s'acharnait sur le vieux manoir tremblant malgré ses murs si épais, malgré ses bases si solides.

De la grande baie de la salle à manger, nous avons contemplé, Edmée et moi, ce spectacle extraordinaire de furie et de tourmente.

Aucune voile sur la mer, rien à l'horizon, mais la vue ne s'étend pas loin et nous savons que des navires et des barques de pêche sont là-bas dans le brouillard.

Aussi malgré la beauté étrange et formidable de ce spectacle d'une lutte grandiose, nous avons été attristées car l'âme de l'humanité sent combien elle est solidaire lorsqu'elle est près d'un danger ou d'une catastrophe.

Edmée a vibré comme moi, nous avons vécu ensemble les mêmes émotions, les mêmes étonnements, les mêmes admirations pendant cette tempête, et ainsi, par là-même, nous avons mieux encore retrouvé notre échange d'affection.

Elle sait que Jean-René s'en va. Cela la rend pensive. Et toujours elle demeure dans sa douceur triste.

Lui est venu plusieurs fois nous voir malgré l'ouragan. Tout à l'heure, un instant nous avons été seuls. Il a relevé ma figure vers lui et comme l'on boit dans une soif ardente il m'a embrassée sur les lèvres. Notre vie, notre amour s'attiraient, s'échangeaient, se fondaient, s'unissaient dans ce baiser. Et nous songions à la séparation prochaine, et nous nous aimions plus encore, avec un peu de trouble et d'inquiétude, de sentir l'instant fugitif...

29 Juillet.

Il nous a quittés ce matin !... Une journée seulement

depuis ce départ... Je suis comme séparée en deux ! Toute une partie de mon être, la plus haute, la plus belle tend vers lui ; ce qui de moi reste ici ne peut que sentir la lourdeur des heures, le poids de la solitude, et je repasse sans cesse en mon cœur ce morceau de temps qui vient de s'écouler, ces quinze jours radieux en lesquels j'ai plus vécu que dans toute ma vie jusque-là, et qui viennent de finir comme emportés par lui, lui que j'aime, dont l'absence m'étonne et déjà me lasse... A l'avance j'envisageais cette séparation comme l'on pense dans les songes... Elle me semblait lointaine, presque irréelle... Maintenant, il n'est plus là !

Oh ! à bientôt, mon Jean-René, je ne peux plus vivre sans toi ! Pourtant ta pensée est une présence continue, enveloppante, et tu es tout près de moi comme je suis auprès de toi, par le souvenir des heures lumineuses, par l'échange actuel et par le merveilleux espoir !...

Telle qu'une immense confiance m'a entraînée vers lui, tel que mon amour s'est de suite donné, telle je veux que ma volonté ne soit plus que la sienne.

Combien il me dépasse ! Combien souvent d'un grand coup d'aile il sait m'emporter par son cœur noble, par son intelligence profonde, vers les rêves de mes rêves. J'aime sa manière saine et grave d'envisager, de comprendre et de vivre la vie !... et parfois je me sens, par rapport à lui, comme une enfant trop artificielle, une parisienne trop moderne, trop peu de chose, trop occupée encore de pensées mièvres...

Oh ! devenir de plus en plus et indéfiniment plus une femme, une vraie femme, royale et somptueuse, rayonnant autour d'elle le calme de la force, la pureté lumi-

neuse, le charme et le repos, attirant en elle les rayons toujours nouveaux de l'intelligence et de l'amour, les magnificences de la vie, et toute la féerie des formes parfaites. . .

Oh ! réaliser en moi tout ce que l'idée de femme évoque de tendresse, de beauté, d'enthousiasme, de grâce, la femme héroïque des temps chevaleresques, la femme splendide des siècles de la Grèce, la femme inspirée des Orient lointains ! Être du soleil vivant ! être le reflet des cieux et des mers ! être l'image de la nature innombrable, de la nature épanouie, être un fruit, une fleur, un jardin ! Et qu'il en soit le Roi !

Plus j'écoute la voix intérieure la plus réfléchie, la plus sérieuse, la plus réelle de mon cœur, et plus je sais que la conception du vrai, du bien, du beau, du naturel qui est celle de mon fiancé est la meilleure et la plus juste raison de vie et de bonheur.

Ne m'a-t-il pas dit :

— *Tout ce qui n'élève pas l'être le diminue.* Il faut que le corps physique qui est la base de tout l'accord psychique et intellectuel, se manifeste et se détermine par des actions droites et saines qui permettent seules son développement continu. Il faut que l'intelligence se libère sans cesse par l'amour de la vérité, il faut que l'âme s'agrandisse constamment dans le service de la vérité et de l'utilité.

Et pour cela, ne laissons entrer en nous, par la pensée, les actes, les habitudes, l'emploi des jours, l'art, le travail, que des émotions et des actions naturelles, fortes, courageuses, ennoblissantes et hautes ».

En causant avec Edmée hier, je me rendais compte de l'état d'esprit de la plupart des jeunes filles de notre époque : en général, elles n'ont pas assez confiance dans la vie, elles manquent de désir, de courage, d'espoir, d'attente ; elles se résignent avant d'avoir osé ; elles coupent elles-mêmes les ailes de leur rêve de jeunesse ; elles réfrènent tout ce qui dépasse le milieu mesquin où elles ont vécu, et où elles acceptent consciemment de maintenir leur propre destin. Elles prétendent trop souvent que l'homme est mauvais ; que le grand amour est impossible à réaliser, et concluent qu'on doit se contenter d'un bonheur à peu près, sur un chemin moins élevé, et ne pas rêver à l'impossible.

C'est qu'elles ne comprennent pas qu'elles ne parlent là que de la seule vie qu'elles savent vivre : la vie artificielle.

Artificiel, le monde où elles s'agitent ; artificiels, ses vains plaisirs ; artificielles, les passionnettes auxquelles les jeunes filles se laissent prendre ; et artificiels, les jeunes gens « déguisés en hommes » qu'elles croient dignes du nom d'hommes !

Oh ! ne suivre que la route de la vie naturelle, si humble sentier qu'elle soit d'abord ! Ne plus se morceler dans l'inutile, ne plus se donner au rien, et vouloir s'enrichir seulement de ce qui augmente, de ce qui intellectualise, vivifie, évolue, magnifie notre être complexe, si fécond, si riche, pour qui veut sincèrement l'épanouir. . .

Je veux arracher complètement en moi les mauvaises herbes étouffantes que le monde, qu'une éducation première superficielle peut y laisser encore, afin de faire

germer, croître, et fleurir magnifiquement le grand arbre de vie.

Je veux repousser tout acte qui n'accroît pas, sachant que *l'inutile est nuisible*, je veux savoir rompre avec courage les chaînes entravantes, les préjugés stupides, et rechercher avec ardeur, à l'aide de mon inébranlable appui, la vraie vocation de mon âme la plus haute, et sa véritable utilité, car « nous naissons porteurs d'un pli cacheté » qu'il faut apprendre à ouvrir pour y lire notre mission terrestre.

O Jeunes filles, mes sœurs !... Je voudrais vous ouvrir une porte sur la vie heureuse du mieux de mon pouvoir... Je voudrais vous dire combien, lorsque l'on entrevoit la réalité haute, on contemple avec un regret triste le vide et l'agitation infructueuse du monde intellectualisé !

Je voudrais vous dire quel immense bonheur on trouve à s'élancer hors de l'existence banale, jusqu'au libre horizon de la conduite unifiée, toute entière tendue vers un but conscient ; puis, apercevant les étoiles de lumière, à s'élever vers elles, en poursuivant son individuel idéal ! Car si les premiers pas sont arides, en quittant les distractions mondaines ou les habitudes que l'on aime et qui prennent en soi tant de place faussement remplie, lorsque l'on commence à gravir la belle route naturelle, on y récolte les fruits rares et exquis de la joie de vivre : sur cette route, la sincérité et l'amour fleurissent.

Il faut cultiver en soi d'abord les forces que l'on cherche et que l'on désire trouver pour son bonheur ; car ces forces développées attirent à elles par affinité

les forces semblables ; il faut avoir au moins en possibilité ce que l'on veut recevoir d'autrui : le courage si l'on veut sentir le courage des autres, la sincérité, qui attire la droiture, l'amour qui appelle l'amour !

Et ainsi, naturellement, facilement, la vie de noble ardente et volontaire incarne l'idéal vers lequel elle tend

.....
Hier soir, un instant. Il est monté jusque dans ma chambre. Nous sentions que l'heure passait, rapide, et qu'elle allait sonner la fin de ces premiers beaux jours.

O ! mon bien aimé ! quand tu vins auprès de moi, ton front était soucieux et chargé de mélancolie.

Alors j'ai posé mes deux mains sur ta pauvre tête lourde, et puis je l'ai caressée doucement comme celle d'un tout petit enfant. Et il me semblait que tu étais vraiment mon petit enfant et que mes mains étaient celles d'une mère.

Peu à peu les plis de ton front se dissipèrent et tu me souris longuement.

Puis tu me pris la main, tu la portas à tes lèvres et tu la baisas avec tant de tendresse qu'un grand élan parcourût tout mon être !

Alors — tout d'un coup — il me sembla qu'à mon tour j'étais un tout petit enfant dans les bras de son père...

Et je laissai tomber ma tête sur ton épaule, et je me mis à pleurer, de douces larmes de joie...

Ce matin, lorsque tu partis, tu étais si pâle que j'aurais voulu pouvoir de suite tout quitter pour te suivre.

Mais tu m'as dit avec force : — Michèle, rien maintenant n'est capable de nous séparer. Nous sommes deux en un, à tout jamais. Sois heureuse, sois en paix, ne laisse rien te troubler. Bientôt nous trouverons dans la présence de toutes les heures, le repos qui apaise, l'harmonie qui fait éclore, la joie qui vivifie, l'élan victorieux qui, dans l'action féconde, affirme l'individualité croissante parmi les champs infinis que l'amour étendra, comme un ciel sans limites, autour de nous... Et je fais miennes les vieilles paroles dont l'écho nous a bercés :

« Dans les journées douces ou dans les jours amers
 « Dans les luttes ou dans les espoirs ;
 « Près de toi, ou très lointainement ;
 « Toute ma vie, et Au-delà ».

31 Juillet.

Quel bonheur !... Une lettre de Jean-René, que je relis mille et mille fois, et dont le chant d'amour immense jaillit mélodieusement vers moi en cascades protectrices et irradiantes !...

« O bien-aimée, bien-aimée ! Soyons unis dans l'unité de l'amour ; je t'aime, ô lys, ô rose, dont le parfum est de jasmin !

Tu es douce, tu es vaste ; ta mentalité est droite et lucide ! tu évolueras éternellement en rectitude !

Librement dans la lumière tu agrandiras ton être par l'éveil de toutes les possibilités ! O grande reine aimée, tu l'élèveras jusqu'à toi-même, tu te lèveras dans ta splendeur !

Tes paroles reviennent vers moi une à une, tes pensées sont comme des colombes blanches !

Tu me réveles l'équilibre à chaque instant ; aucune de tes paroles de vérité n'est perdue ! O chère lumière d'amour, j'ai tant à apprendre par toi...

Comme tu sais étreindre l'action, comme tu sais avancer sans cesse, ta perfection sera une perfection intégrale, la blancheur de l'équilibre sera autour de toi.

Ta robe sera verte émeraude et la vitalité s'en émanera ; ton manteau sera rose, ô indiciblement pathétique aimée ! Les voiles saphirs de l'intelligence seront autour de ta tête ! Tu l'entoureras du violet de la puissance, l'or de l'essence parsèmera tes écharpes.

Que rien de trouble ne puisse même apercevoir mon aimée !

Je veux lui être un repos de force, je veux être comme la protection de sa liberté !

Tu éclaires de ta présence tout mon être qui sans cesse t'entoure et t'admire et de tendresse inépuisable te revêt !

Afin que les heures soient plus légères, bien-aimée, que ta pensée vienne vers moi comme la mienne est vers toi.

Oh ! combien tu embellis des rayons de ton pur et merveilleux amour, mon âme de désir et d'espoir !

Sois bénie dans l'équilibre, l'amour, la lumière et la vie !

Profondes sont nos profondeurs, les années épanou-

iront sans cesse l'énivrante conscience de s'être unis à jamais !

Unissons les trois forces en une blanche harmonie. Enseigne-moi la miséricorde, puisque ton âme exquise veut accomplir partout le bien à faire.

Tu es une fraîcheur ombragée, ô donneuse de repos, que la lumière en toi et en moi s'échange.

Que la force en mon être s'élève ! la force calme et apaisante qui vivifie ! que toute nos pensées se perfectionnent jusqu'à l'équilibre.

Depuis ton corps jusqu'à ta mentalité et dans les états d'être plus rarefiés, tu es débordante de ta beauté. Je t'aime pour ta beauté, Michèle, je t'aime pour ta splendeur ! je t'aime pour tes rêves nobles et hauts, pour ton enthousiasme sacré !

O passive, en qui le Cosmos se reflète ! O sensitive capable d'utiliser et de diriger les forces bienfaisantes, Etoile qui illumine la terre !

J'aime à laisser fluer vers toi l'essor de mon admirante tendresse, vêtement puissant du pathétisme indissoluble qui contient l'étincelle la plus divine, l'étincelle d'amour !

L'amour ! L'amour ! Toutes les symphonies éclatent ! tous les poèmes se réveillent, toutes les belles légendes se lèvent !

O musique, extase, ivresse, ô Idéal, ô Rêve réel ! ô chemin infini, conjonction incessante !

Je t'aime, et comme je t'aime, tu m'aimes !
Autour de toi, avec toi, en toi, parmi toi, à toi !

« Jean-René ».

1^{er} Août.

Que la journée d'hier m'a paru longue ! Comme j'aurais voulu m'échapper pour aller bien vite, bien vite lui répondre... Enfin, me voici libre... Il me semble que tout mon cœur se répand vers lui et tout mon être est en allégresse parce que bientôt il lira ma pensée, bientôt il tiendra en ses mains ce papier, dans lequel je veux infuser ma tendresse !

T'écrire ! quelle chose simple, et étrange, et merveilleuse ! T'écrire !...

Manoir de Ker-Nouël, 1^{er} Août

6 h. du matin.

« Oh ! elle est venue, la belle lettre de mon bien-aimé ; elle est venue toute lumineuse, comme un rayon de soleil dans la nuit, m'illuminer et me réchauffer dès le matin ! et combien de joie elle m'a apportée !

Oh ! Jean-René, tout ce que vous me dites trouve un écho profond dans mon cœur.... Parfois il me semble que vous allez éveiller des germes latents enfouis en lui, des germes tout prêts à chanter la joie d'être, et parfois il me semble que ce sont mes propres pensées que tu exprimes comme étant les tiennes ! Et je relis sans cesse et sans cesse la chère messagère de ton souvenir !

A toute heure du jour ses phrases aimées chantent en moi ; elles parfument les heures désertes de l'absence, elles me bercent de ta tendresse puissante, comme le refrain très doux d'une musique exquise !

O ! les belles pages tant aimées, si remplies de tout ce que j'espérais y trouver...

La beauté de Ker-Nouël perd son charme, depuis que je suis seule à la contempler et à la vivre. Seule ! Y suis-je vraiment seule ? Non ; partout où je suis, je sens votre présence ; où je rêve, je sens votre tendresse ; où je pense, je sens votre force ; où j'espère, ce sont vos yeux, c'est votre main, c'est votre cher visage qui m'apparaissent, et votre amour est un grand berceement dont les vagues me soulèvent, m'entraînent de bonheur en bonheur, de plénitude en plénitude, vers un ciel de suprême beauté.

Trois jours ont passé avec lenteur depuis que nous sommes loin l'un de l'autre ! ... Trois jours qui pèsent sur moi déjà trop lourdement !

Je suis beaucoup avec Edmée à laquelle je verse de mon mieux quelques forces d'espérance. Je parle aussi, après le dîner, avec grand père, dans sa chambre ! ... Et alors c'est votre nom qui émaille constamment notre causerie intime.

Et puis, le soir avant de me coucher, je reste un instant devant ma fenêtre grande ouverte sur la mer et je parle aux étoiles, qui me répondent. Quelques unes d'elles scintillent tellement qu'elles paraissent me regarder ou me sourire. Et je m'imagine que ce sont les mêmes que tu contemples, Jean-René, là-bas, à Paris, au même moment.

Et qu'elles te chantent mon nom comme elles me disent le tien, et que c'est ton regard levé vers elles qu'elles font redescendre sur moi !

Hier, je pensais avoir ainsi, à travers les horizons lointains, échangé avec toi par ma fenêtre ouverte pendant quelques instants. J'étais entrée dans ma chambre vers dix heures. Lorsque j'ai refermé ma croisée, minuit sonnait !

Pendant deux heures, je t'ai parlé, deux heures qui avaient passé comme des minutes ! m'as-tu entendue ? M'as-tu comprise ?

O Jean-René ! Je suis heureuse !

Je suis heureuse que tu sois auprès de moi comme je suis auprès de toi !

Je suis heureuse (Oh ! tellement heureuse) de pouvoir t'apporter du bonheur !

Je suis heureuse, heureuse, heureuse, parce que je t'aime !

Je voudrais en t'écrivant savoir exprimer l'inexprimable. Mais ne savons-nous pas que le silence parle ?

Lorsque nous étions auprès l'un de l'autre, aucun moment n'était perdu, car nous avions toujours tant de choses à nous dire ! et quand nous ne parlions pas, la gravité ardente des silences n'était-elle pas plus belle, notre communion plus limpide encore ? ne s'échangeait-elle pas, et ne nous comprenions nous pas mieux et davantage qu'à l'aide des paroles qui limitent ?

Notre retour à Paris est fixé au 4 août. M^{me} Torguès a justement été invitée avec ses enfants à passer la fin du mois à Cabourg chez des amis. Et à son étonnement (car elle ne voit rien de l'état d'âme actuel de sa fille) Edmée l'a suppliée d'accepter cette distraction.

A bientôt donc, ô mon ami ! A bientôt ! Que c'est doux d'écrire cela, que de promesses et d'espoirs et de joies et d'émotions enfermés dans ce petit mot magique.

Allons ensemble par les lumineux sentiers, toujours plus haut, toujours plus loin vers les sommets fleuris et radieux, et que l'un de nous ne dépasse jamais l'autre que pour l'entraîner plus avant.

Voici que j'ai pensé que l'idéal de la femme c'est d'arriver à incarner l'idéal de celui qu'elle aime...

Et toi, tu m'augmenteras toujours ; et ce que tu ajoutes à mon être et que je veux sans arrêt réaliser de mieux en mieux, c'est bien aussi moi-même dans ce que j'ai de plus haut, et de plus fort, moi toute éveillée par ton amour, toute embellie de ta tendresse.

A bientôt, mon chéri, mon aimé, mon soleil et mon roi. A bientôt ! triomphal ce mot sonne et résonne en ondes vivantes, qui palpitent, et en myriades de lumières éblouissantes jaillissent et irradiant jusqu'au fond de mon cœur, miraculeusement !

Que dès maintenant, sur la mer de notre vie, notre nef enthousiaste vogue de force en force vers le port lointain, et monte plus encore dans la montée infinie qui part de l'heure du temps pour jusqu'à l'éternité.

Voici quelques pétales des roses pourpres que tu préfères.. et puis voici mon âme abandonnée.

Toute à toi

Michèle.

(Et je n'ai rien dit à côté de ce que je voudrais dire !)... »

1^{er} Août, 10 heures du soir.

« Michèle ! Michèle !

(C'est une lettre de Jane Kousta que je viens de recevoir enfin !)

« — As-tu un peu pensé à moi qui ai si souvent été dans mes rêves auprès de toi ? Tu sais le sombre destin où je me suis trainée jusqu'à maintenant à travers des palais léthargiques, parmi les fausses lumières d'un monde sceptique, sans foi et sans idéal, lumières brillantes qui attirent et qui brûlent sans éclairer ; tu sais combien mon désespoir, crise fatale, paroxysme redoutable, me fit dévaler lâchement vers les gouffres sans fond.

Sais-tu maintenant la torture de mon cœur dont les lambeaux épars se réunissent un à un et agglomèrent aujourd'hui, en forme complète, toute leur puissance retrouvée, toute leur passion belle et ardente vers le Seul qui devait le posséder tout entier, intégral, ce malheureux cœur déchiqueté !

Je pleure et j'espère, je pleure et j'aspire !... Et peut-être ces larmes-là, les premières larmes dignes de respect, et sans doute aussi de pitié que verse mon être douloureusement meurtri, peut-être ces larmes me laveront-elles de tant de souillures !

Je sais, hélas, que le désespoir règne et que la souffrance et la plainte émanent de tous les pores de l'univers !

Oh ! ces vagues qui se tordent sur la grève en gémissant, et qui allaient m'engloutir. Oh ! ce vent qui pleure lamentablement dans la forêt et dont la plainte me hante et m'étouffe ! Oh ! ces nuages déchirés par l'éclair et dont la foudre m'épouvante ! Oh ! tous ces arbres qui se penchent et qui se relèvent sous l'assaut de la tempête pour retomber encore, pour plier, pour être rompus et terrassés par le poids de cette souffrance effroyable de la résistance vaincue. Oh ! tous ces spectres vivants du délire, du malheur, du crime, des malédictions, du désespoir, de la défaite, du désir inassouissable !

Je leur crie à tous : Arrêtez ! Je leur crie : Arrière, arrière, enfin ! enfin !

Car enfin j'ai rencontré ma force, ma protection, mon sauveur et ma foi...

Et je veux qu'il ne soit pas trop tard ! Oh ! par pitié, pas trop tard ! Je veux croire que tout ce que j'ai amoncelé de drames par derrière moi, que tout ce que j'ai attiré de désordre autour de ma vie ne pourra assombrir la lumière si pure, ne pourra faire obstacle à la Destinée noble et large qui s'élève devant ma route... Enfin ! enfin !...

Te souviens-tu, dans ma dernière lettre, de l'Etoile lumineuse et réelle qui avait éclairé la hideur de mon misérable sort ?

Cette Etoile, c'était celui que tu appelas un jour « la figure de l'avenir », celui dont tu me parlais malgré mes fautes en le désignant sous le nom béni de « ton premier amour »...

Chérie, je viens dans l'espérance encore humble et timide de tout mon être craintif de tant de bonheur, je viens te dire merci d'avoir compris ce qu'il y avait de meilleur en moi, merci et plus que merci, de m'avoir aidée, sans l'en douter peut-être (et tant aidée par les bonnes dernières lettres encore) à reconnaître où étaient les vrais beautés de la vie ; merci, merci, et ma reconnaissance repentante, à toi qui sus garder par ta douce droiture, Vestale sacrée, la dernière étincelle pure qui vacillait au-dessus de moi, au-dessus de ma vie de désordres, étincelle que tu protégeas pieusement pendant plusieurs années, qui sans toi se serait éteinte, et qui vient splendidement de s'illuminer toute en aurore radieuse dans la rencontre de mon premier amour !...

Il est là ! Il est ici !... Et c'est bien Lui !...

Oh ! je voudrais que tu le connaisses bientôt, mon amie, celui qui a pris tout mon être, celui qui seul peut effacer le passé moindre, celui qui peut m'ennoblir en m'acceptant comme sienne, dans la communion profonde de nos âmes ravies l'une par l'autre pour toujours !

Je l'aime d'un noble amour, fidèle, infini... et pour la première fois ce qu'il y a de plus pur en mon être s'incline, éveillé, charmé, exalté, en admiration devant cette intelligence complexe et merveilleuse, devant ce haut caractère de volonté et de rectitude.

Harry Wanshield est un homme.

Oh ! comme j'ai longtemps erré avant de le connaître ! que la terre est un grand désert... Qu'il y a peu d'hommes sur terre ! Et croirais-tu que, si ma vie jusqu'ici avait été plus droite, nous aurions pu nous trouver plus tôt !... Il m'a rencontrée, il y a trois ans

ans déjà, plusieurs fois à Paris chez Lady Baret, et, malgré une intense attraction vers moi, malgré même de réelles souffrances, il s'est éloigné sans me laisser le temps de le comprendre, devant tous les troubles inférieurs dont j'étais alors prisonnière et desquels je n'avais pas encore la force de sortir!

Dès mon arrivée à Interlaken, il m'a reconnue.

Nous étions descendus au même hôtel, et moi j'ai été d'abord profondément blessée et malheureuse de son mépris.

Oh! comme j'ai pleuré! que de regrets inextinguibles, de remords brûlants, de lourde tristesse! Puis, j'ai compris.

J'ai compris que ma nature violente et indomptée était seule cause de ma détresse et que c'était peut-être un avertissement salutaire que je sois ainsi arrêtée à temps, sur une pente fatale, par un « Halte-là » de la Destinée.

La douleur comme un chien mord les talons du lâche
Qui d'un jour négligé surcharge un lendemain.

Oh! que je les ai médités ces deux vers! qu'ils sont justes! Et comme la douleur est bonne, parfois, à celui qui n'est pas capable, hélas, d'évoluer sans elle!

Seulement, vois-tu, Michèle, il vaut mieux la devancer; il faut que l'intelligence humaine du sage arrive à précéder l'expérience, ce qui fut impossible à l'insensée que j'étais.

J'ai beaucoup réfléchi à tout cela.

Enfin il est venu un moment où j'ai accepté comme une purification et même chéri l'océan de pensées dou-

loureuses à travers lequel seulement je pouvais remonter vers lui.

Alors, j'ai brusquement rompu avec Talbrut. Je savais, en le faisant, que cette rupture était définitivement la fin de mes désordres. Et, forcée de vivre d'une façon beaucoup plus simple, j'ai dû quitter l'hôtel et habiter la modeste petite chambre où je suis réfugiée et, seule maintenant.

Michèle! Michèle! je suis tellement sûre de n'être plus la même et de lui apporter tout ce qu'il espère trouver en moi de nouveau, de sain, de bon, de vrai...

Oh! il faut qu'il le sache, il faut qu'il ait confiance tout à fait, il faut qu'il soit sûr de moi!

Je l'espère si intensément! et je le crois. Je sens qu'il plaint le côté sauvage, avide, bondissant et déséquilibré de mon être, comme il comprend mes aspirations profondes et belles.

Il m'aime, ma petite Michèle, *il m'aime!!* Oh! ces mots!... Mon cœur brûle en les écrivant. Des larmes tombent de mes yeux... C'est mon âme qui se fond!... Et je pleure d'avoir trop pleuré!

Je suis tantôt dans l'extase calme et espérante du vrai bonheur enfin compris, enfin trouvé. Dans ces moments-là, c'est en tendresse reconnaissante, élevée, respectueuse, vibrante, d'une émotion douce et profonde que je m'élance vers lui, et tantôt un poignant sentiment de découragement m'abat et me terrasse.

J'ai peur mystérieusement de souffrir... de souffrir encore!

Mais toi, chérie, toi, que penses-tu de ta Jane?

Raconte-moi ce qu'elle doit faire? Et puis, parle donc un peu de toi aussi. J'ai cru sentir dans ta dernière lettre un souffle d'allégresse tellement parfumé d'espoir que je voudrais de tes nouvelles plus précises. Me suis-je trompée? Ai-je lu seulement, dans tes lignes affectueuses et fortes, le reflet de ma propre espérance?

Parle, Micaëla!

Et pense à la pauvre âme tourmentée en laquelle viennent d'émerger, imprévues et superbes, tant de possibilités enfin joyeuses et sereines!

Dolorès. »

2 Août.

Tout à l'heure, une amicale discussion eut lieu encore sur ce sujet qui tant de fois fut abordé indirectement pendant notre séjour ici et qui fut précisé davantage aujourd'hui.

M^{me} Torguès s'étonne à chaque instant du système d'éducation trop large à son gré, avec lequel je suis élevée; et m'entendant causer de Jane avec Edmée, elle dit à grand-père : — J'avoue que je ne vous comprends pas, M. Vazanne, de laisser ainsi Michèle se lier de plus en plus avec M^{me} Kousta. Car elle a une conduite plus qu'extraordinaire et toutes ses amies de pension, comme Edmée et tant d'autres, ont dû d'abord espacer, puis interrompre les relations avec elle.

— Par quelle loi, Madame, me suis-je écriée, aurait-on le soi-disant devoir de mentir à ses sentiments réels? C'est à-dire, pour quelles raisons devrais-je éteindre en moi l'affection sincère et profonde qui me lie à un être?

Pourquoi retrancher quelque chose de vrai et d'intense que nous apporte la vie? A-t-on jamais trop d'échanges

véritables, raffinés et intelligents? A-t-on jamais trop d'amitiés vraies? A-t-on donc jamais trop de tout ce qui embellit la vie de l'homme par la présence de l'homme?

— Vous ne savez pas le tort que peut vous faire dans le monde et pour votre avenir, Michèle, reprit M^{me} Torguès, l'intimité que vous avez avec une Jane Kousta.

— Du tort auprès de qui? repris-je doucement. Ceux qui me connaissent ne peuvent se laisser influencer par rien de cela, je pense.

Oh! je vous assure, Madame, n'ont à redouter les opinions du monde que ceux qui réellement veulent lui cacher quelque chose! Et nous nous coupons davantage les chemins de l'avenir par tout ce que nous retranchons de l'existence, craignant les préjugés ou les jugements sévères, que par ce que nous faisons généreusement fleurir et épanouir, de ce que la vie libre, forte et complexe, nous offre de réel!

— Il est certain, comme le disaient les Latins, qu'une amitié n'est vraiment solide que si elle est basée sur l'intelligence, interrompit Edmée.

— Cependant l'intelligence n'est pas tout, reprit M^{me} Torguès.

Et j'ai continué :

— J'ai foi en le relèvement possible de Jane! et je crois que je peux souvent lui faire un peu de bien. Et puis, j'admire les somptuosités de sa nature sincère, chaude et douloureuse.

Jane souffre; personne ne sait combien elle souffre! Elle-même l'ignore peut-être encore, car il y a souvent

dans un cœur aussi vaste des larmes versées par une part inconsciente de l'être, dont la conscience plus complète ne sent que plus tard toute l'amertume.

Et la souffrance de ma pauvre et tragique amie dépasse tellement ses excès qu'il ne serait pas charitable de lui jeter la pierre.

— La seule chose qu'on puisse lui reprocher, à mon sens, dit grand-père, c'est que parfois elle a fait souffrir. Je ne suis ni étroit, ni puritain, tu le sais, Michèle, mais je n'ai jamais pu admettre la morale de ceux qui foulent sans scrupules, sous leurs pas orgueilleux, les bonheurs d'autrui.

L'homme a en lui une notion du juste et de l'injuste : et ce qui est injuste et coupable, surtout pour une intelligence, c'est le mal fait à d'autres. »

Comme M^{me} Torguès s'emparait aussitôt de l'idée de grand-père pour l'accentuer encore, j'ai de nouveau répondu :

— Bien entendu, je ne veux pas défendre les défauts de mon amie, mais seulement ses vertus.

Elle est, malgré ses torts, un ornement de valeur et de beauté dans ces landes arides qui forment la terre, landes qui pourraient devenir un merveilleux jardin de richesses fécondes si les êtres qui composent l'humanité étaient plus souvent de précieux ornements de valeur et de beauté. Jane a une âme vaste, une âme pleine de possibilités, pleine de germes et de trésors. Elle peut passer en héroïne dans la vie, au milieu des foules amorphes, où elle resplendit, comme un phare dans la nuit, comme un diamant parmi du silex.

Pourquoi ne pas admirer ce que son être a de supérieur et de royal, malgré les désordres dont elle souffre et qu'elle arrivera sans doute à dominer ?

Et puis, même à Paris, qui est cependant un centre de lumière réelle, la plupart de ceux qui dépassent la moyenne des êtres, par une belle et noble individualité, sont pris — eux aussi — dans tous les caprices et les plaisirs qui agitent les inutiles existences de tant de futilités créatures ; ils vivent trop en parade et ne sentent que peu profondément ce qui n'est pas leur intérêt immédiat ou l'intérêt des quelques personnes, famille ou amis, auxquelles ils ont donné de leur affection.

Jane, elle, a une intelligence extraordinairement vibrante pour tout ce qui est générosité, pour tout ce qui est vie, progrès, efforts, volonté de transformer, volonté de faire, de faire mieux, de faire plus, de réaliser un peu de tout ce que l'homme endormi peut éveiller en lui, à certains moments d'aspirations hautes et volontaires, d'espérances de justice plus noble, de bonté plus grande, de bonheurs plus harmonieux. Elle est une de ces trop rares natures qui osent, qui cherchent, qui palpitent, qui franchissent hardiment les vieilles idées d'hier pour sans cesse rêver plus haut...

* * *

3 Août.

Il pleut. La Bretagne est grise. Ker-Nouhél est morne.

Temps de départ. Nous quittons le Manoir demain matin, tous ensemble, et j'en suis bien heureuse, car pour moi l'âme de ce pays est partie.

Tout me semble vide, décoloré, le présent me paraît déjà dans le passé... Je hâte les préparatifs et voudrais pouvoir hâter l'heure.

.

5 Août au soir.

Une nouvelle messagère de mon Bien-Aimé qui me réchauffe le cœur dans un grand élan d'amour :

Paris, 2 Août.

Ma toute Chérie, mon Etoile de Bonheur. Je reçois à l'instant la douce lettre d'hier, la lettre exquisement douce à tout mon cœur, et je t'écris tout de suite afin que tu aies un peu plus de moi encore avant la merveilleuse rencontre, dès après-demain soir, n'est-ce pas, ma rose aimée?

Et je t'envoie toute ma pensée, tout mon merci ému et glorifié des lignes adorables et magnifiques qui chantent en moi les hymnes de la conjonction éternelle!

Si vous saviez, ma Michèle adorée, comme votre écriture, votre style, tous les mouvements de votre être si beau sont ceux que je comprends, que je pénètre, que je reçois, que j'admire, que j'aime...

Ce fut pour moi un tel enchantement de vous lire! un tel émerveillement, une telle extase!

Depuis que je suis à Paris, je me promène tous les matins au Ranelagh, et je passe régulièrement avenue Raphaël devant votre joli home, ce délicieux hôtel enfoui dans la verdure.

Et hier ce me fut une grande joie d'apercevoir les volets ouverts, les domestiques préparant la maison pour

votre retour, le jardinier dehors, toute la vie revenue, tout organisant votre proche arrivée!...

Si vous quittez Ker-Nouhél après-demain matin, vous serez sans doute gare Saint-Lazare à onze heures et demie du soir? Je n'ose aller vous y chercher malgré l'envie ardente que j'en ai.

Mais voici ce que je compte faire: si M. Vazanne n'y voit pas d'inconvénient, j'attendrai vers minuit devant la porte du jardin, avenue Raphaël. Je vous aiderai à descendre de voiture, je vous souhaiterai le bonsoir et, si votre grand-père me le permet, si ma présence ne doit pas vous gêner, si vous n'êtes pas trop fatiguée du long voyage... j'entrerai avec vous dans votre demeure où nous passerons de suite les premiers, les délicieux instants!

Ne trouvez-vous pas que voilà une combinaison heureuse?

Ainsi, en tous les cas je vous aurai vue dès après-demain, je vous aurai parlé, je vous aurai entendue, ô ma chérie chérie!

Quel bonheur! Que de choses à se dire! Être près! tout près de toi, ma Michèle! approfondir sans cesse notre harmonie! Aimer!... et être aimé! J'ai un besoin infini de tendresse, de compréhension, de libre sincérité, de coopération et de ton bercement fidèle. Il me serait impossible d'attendre encore pour te revoir. Je suis tellement insatiable de toi et de ta présence incessante!... Car comment pourrais-je patienter jusqu'au lendemain de ton retour, étant si près, après si longtemps?

Lorsque tu arriveras, je ne saurai peut-être que me

taire et te regarder, et prendre ta main ! mais nous aurons la certitude que les immensités de nos âmes et de tout notre être s'élancent et se confondent ! et en silence ou en paroles banales dans lesquelles étincelleront les gemmes d'amour, ou en mots enlacés, nous sentirons l'extase de la rencontre idéale...

Mon cœur vers toi s'en va, s'en va délicieusement.

Et toi, tu viens à moi, ô mon royal trésor !

Viens, viens, je t'attends ! A toujours et à toujours, sois couronnée de mon amour, sans fin et sans limites.

Jean-René.

* * *

Paris, 5 Août.

L'omnibus du chemin de fer s'arrêta devant notre porte.

Une émotion profonde m'étreignait. Dans le soir d'été, la haute silhouette attendue s'approcha.

Et tandis que grand-père descendait de voiture, nous nous serrâmes la main intensément.

Les domestiques accouraient chercher les bagages.

Et nous sommes entrés tous les trois à la maison ; une exquise surprise m'y attendait :

Dans le salon, où les lumières, beaucoup de lumières, toutes allumées, brillaient gaiement, une abondance prodigieuse de fleurs blanches envahissaient les meubles et, en profusion, garnissaient les potiches et les vases, s'amoncelaient en gerbes féériques, s'élaient en bouquets, éparses sur les tapis ou piquées autour de palmiers et de plantes vertes.

Des lilas blancs et des lys surtout, et des roses et des aromes, et des jasmins et des anémones, et des orchidées teintées de mauve et des tubéreuses enivrantes...

Toute une rêverie de fleurs d'amour...

Jean-René s'excusait presque auprès de grand-père de la liberté prise de cet envoi, « mais, comment ne pas matérialiser un peu, disait-il, tous les chants d'attente et de bienvenue qui m'illuminent et qu'exhale, en ondes si puissantes, mon être profond ? »

Et le bon vieillard l'interrompit doucement :

— Vous avez bien fait, mon ami, de transformer ce salon en un jardin d'amour, poussé et fleuri pour ma petite Michèle dont les yeux brillants me disent toute la joie émue et douce.

Vous avez raison de l'aimer comme vous l'aimez, et je suis heureux, très heureux, croyez-moi bien, de donner son avenir et sa jeune vie si riche à votre grand et noble cœur.

Aimez-la bien, aimez-la chaque jour davantage.

Dans peu d'années peut-être vous serez son seul protecteur, son seul appui dans l'existence, et je voudrais que vous vous appliquiez à découvrir toujours mieux tous les trésors enfouis dans sa vaillante nature, tous les trésors que vous pourrez y éveiller encore et y faire naître par votre amour.

Car l'amour vrai, comme celui qui vous unit, mes enfants, est le plus merveilleux créateur d'épanouissement continu, de transformations et de progrès incessants. »

Alors grand-père passa le bras de mon bien-aimé autour de ma ceinture et s'éloigna à pas rapides.

Jean-René, avec une force passionnée, m'attira vers lui et notre longue étreinte fut radieuse.

Comment décrire l'inexprimable? Comment limiter, par des mots, l'immensurable?

Ou mieux, pourquoi même dévoiler en moi, jusqu'à vouloir me les dépeindre consciemment, toutes les émotions ressenties si profondes, tous les bonheurs les plus sacrés, toutes les secrètes espérances?

Non, je veux me taire, je ne veux pas amoindrir, en l'exprimant, la beauté des sphères cachées, les plus hautes et les plus lumineuses, de notre échange et de notre communion...

Et mon âme a son sanctuaire que Lui seul peut pénétrer.

— Merci, mon Jean-René, disais-je, de cette symphonie de fleurs et de parfums qui entoure notre tendresse de son allégresse de grâce et de force, de son charme mélodieux, de son mystère pénétrant.

Les fleurs sont si bien faites pour bercer l'amour, et l'atmosphère toute remplie d'elles est si douce, si extasiée, pour envelopper cette heure inoubliable de notre rencontre éternelle.

Et ce fut le grand bercement des paroles :

— Il y a si longtemps, si longtemps, Michèle, que je suis seul ; très seul, si peu compris...

Il y a beaucoup plus que des années, il y a tant de pensées ! il y a tant de désirs, tant d'espérances déçues !

Mais tu es venue ! et te voilà !... Et comme il est vrai que l'on grandit quand on aime un être nouveau, il est bien vrai que la vie ne commence que lorsqu'elle se

retrouve, se pénètre, s'exalte et s'émerveille dans l'âme droite, fidèle, tendre de celle qui, d'un geste lent et sûr, d'une ligne volontaire, vient, en fée des jours anciens, nous éveiller à notre rêve même.

Vous changez ma nuit en lumière, et le flambeau de votre idéal, qui nous illuminera sans cesse, est aussi haut et pur qu'une étoile de l'infini... Merci de renoncer par amour, à la vie brillante, joyeuse, éclatante, que vous pourriez avoir si facilement dans le monde, et de librement accepter ma voie de réalités sévères, de disciplines incessantes et de classification de toutes choses en vue de l'Œuvre à accomplir.

— En choisissant ainsi, lui ai-je répondu, j'échange le métal clinqant pour de l'or pur, et le simple cristal pour du diamant sans prix.

Et puis, si notre chemin n'a pas le faux éclat des vanités mondaines, n'est-il pas éclairé des lumières si douces de la paix, de l'harmonie, n'est-il pas béni dans ses espérances merveilleuses? »

Longtemps nous avons évoqué ensemble les projets d'un avenir de travail et de tendresse, longtemps les images de nos rêves, dressées autour de nous, nous ont entourés et nous ont bercés dans un grand souffle d'enthousiasme.

Et les heures s'enfuyaient, légères, pleines et adorables.

Il m'a parlé de la bague de fiançailles... et ensemble nous avons convenu d'un beau rubis carré qui est la pierre d'amour, entouré de petites émeraudes.

— Bientôt, me dit-il, je vous passerai au doigt cet anneau symbolique en signe de la protection et de

l'amour dont je vous enfoure et vous enveloppe ; cela sera le sceau visible de nos merveilleuses fiançailles...

Michèle, je te confie mon bonheur, je te confie mon espoir, et mes ardents désirs pour toute la vie... J'ai en toi une confiance infinie que tu feras fleurir ce qu'il y a de meilleur en moi, et que je te donne avec toute la foi pure et haute de mon amour enivré.

Michèle ! Michèle ! laisse-moi à toute heure vivre auprès de toi ; désormais les minutes qui nous séparent sont des amoindrissements de sérénité et de vie.

Et sois radieuse et belle, ô ma chérie, et sois toute baignée d'amour et aspire vers tout ce qui augmente et vivifie notre être.

Sois épanouie dans ta beauté féerique, sois rayonnante de notre joie... »

Lorsque grand-père entra nous prévenir de l'heure très tardive, dans la nuit déjà avancée, Jean-René lui demanda s'il pourrait bientôt venir nous voir avec sa mère qui a si grande envie de me connaître.

Il fut alors décidé qu'après demain matin, M^{me} Formant et son fils déjeuneront avec nous.

Je le reconduisis jusqu'à la porte, au bout du jardin où longuement encore, sous la nuit molle et chaude qui s'étalait autour de nous, comme on boit le parfum des fleurs délicieuses, nous avons échangé et confondu la douceur de notre extase.

★ ★

9 Août.

Toute baignée des grandes conversations qui m'ont pendant ces quelques jours illuminée et comme grandie, j'écoute mes pensées en écho :

Tout ce qui n'augmente pas l'être, le diminue.

Tout ce qui ne grandit pas, abaisse.

Tout ce qui n'embellit pas, abîme.

Rien n'est indifférent. Rien.

Pas une pensée, pas un acte, pas une parole, pas un geste, pas une heure.

L'échange moindre, la conversation battale entravent celui qui veut monter.

Pour réaliser un grand idéal, il faut que toute la vie, tout ce qui la fait, tout ce qui l'anime, tout ce qui l'approche tendent vers cet idéal. Il n'y a pas de demi-mesure. L'initié a horreur des tièdes, et, comme l'a dit Nietzsche, « il faut être dur », pour l'Idée. Ce n'est pas en acceptant les habitudes ordinaires, ce n'est pas en participant aux mœurs d'une civilisation décadente à ce point, ce n'est pas en se mélangeant au monde tel qu'il est qu'on peut former le monde futur.

D'aucuns crient : « Notre époque est féconde, admirable, supérieure. » En vérité, leur idéal n'est pas élevé et ceux-là n'ont pas compris ce que pourrait être la vie, les possibilités admirables qui sont en elle, et quels effroyables gaspillages on fait du temps.

C'est un grand piège que celui de l'amitié. L'être qui aime, mais qui refuse de suivre celui qui va plus loin vers la sagesse, sait se plaindre et apitoyer autrui : n'est-il pas abandonné par l'ami hautain, orgueil-

leux, infidèle, qui, pour une idée supérieure ou soi-disant telle, a le cœur d'oublier l'affection, la tendresse, le dévouement, l'amour, peut-être, de celui qui reste le même ?

Mais toi qui aspires à monter, suis ton chemin. Ne te laisse pas fixer par celui qui veut rester le même. Essaie de l'entraîner là où te portent tes pas hardis, explique-lui ta pensée et console-toi de ce que son incompréhension fait pleurer en toi en essayant de lui ouvrir la porte du Sentier.

S'il t'aime assez, il comprendra, ou alors c'est qu'il est trop loin de toi et tu n'as plus le droit d'arrêter la vie et le progrès en toi pour rester proche de lui, en arrière. Cherche l'échange de celui qui t'élève, qui t'apporte, qui t'évolue.

Donne à ceux qui suivent ton chemin et que tu peux aider à marcher vers la lumière. Ne te limite pas à ceux qui refusent d'aimer son éclat ou qui nient sa réalité.

Si tu en souffres, deviens-en plus fort. N'obscurcis jamais ce que tu as compris en le mélangeant et en le teignant de la pensée qui l'amoindrait : « Garde ton cœur plus que toute chose qu'on garde. » Et comme l'a dit l'Apôtre, ne divise pas en toi le corps unifié.

Souviens-toi du *Lekhlekha* (1) Biblique : Avant de donner à Abraham sa haute mission à remplir, l'Eternel dit à Abraham : « Tu quitteras ton pays et le lieu de ton parentage. »

Et pourtant, Abraham était né à Or (Lumière) en Chaldée. Et la lumière chaldéenne (Aor) était déjà profonde.

(1) Abandonne.

Mais on ne peut servir Dieu et le monde. On ne doit point entraver en soi la marche de l'idée. Sois fort, sois courageux. La sentimentalité ambiante t'assaille de toutes parts. Ne confonds pas sensibilité avec affection ou bonté, ou miséricorde. La vraie miséricorde est une avec la Justice, et il est juste avant toutes choses que tu protèges en toi le Divin, que si peu reçoivent et comprennent.

Entretiens-toi sans cesse de la Sagesse, qui est la science de la vie. Refuse les paroles frivoles. Fuis l'entretien quelconque, éloigne-toi toujours plus de ceux qui acceptent le monde tel qu'il est, ou qui doutent de ta mission.

Sois fidèle à ta mission par-dessus tout.

Sois le serviteur de l'idée.

En agissant ainsi, tu délivres l'idée, tu lui frayes un grand chemin de respect et de sérieux, tu la gardes plus pure et ceux qui viennent à elle la comprendront plus nettement et oseront, parce que tu l'auras osé, se séparer des idées confuses et obscures, se séparer des mœurs du monde.

Ainsi un peu du monde futur pourra se former.

..

12 Août, minuit.

Oh ! dramatique destin d'une pauvre âme si forte, arrêtée en plein essor par le réseau d'inextricables obstacles, qu'elle a elle-même dressés sur sa route !

Pourquoi, oh ! pourquoi?... Quand je suis au milieu des rêves les plus beaux, quand la vie magnifique, comme un océan prodigieux, roule en ses flots puissants toutes les splendeurs d'un admirable été, toutes les fécondités, toutes les richesses de la nature, quand les journées que nous vivons, mon bien-aimé et moi, sont tellement hautes, intenses, joyeusement sereines et remplies que je n'ai plus le désir d'en exprimer les rythmes, tant il est vrai que les profondeurs du bonheur sont silencieuses..., quand toute la lumière pourrait devenir éblouissante, pourquoi, oh ! pourquoi, le soleil s'arrête-t-il de luire soudainement sur cette misérable vie déserte, qui allait enfin fleurir dans sa merveilleuse plénitude ?

Combien cela m'attriste !... et je sens seulement maintenant à quel point je l'aime...

Pauvre, pauvre chère Jane ! L'existence te fut, au fond, toujours cruelle, malgré les apparences brillantes dont elle t'avait ornée, et qui saura jamais tout ce que tu as souffert ?

Moi-même, ai-je été pour toi ce que j'aurais dû être ?... Peut-être, si j'avais su parfois mieux t'entourer, aurais-tu été moins malheureuse, moins hésitante, moins troublée.

Je ne puis croire à cette résolution étrange, désespérée... Et lamentablement la silhouette douloureuse de Jane me hante... Image tragique sans cesse présente dans mon cœur, elle synthétise son Passé, mystérieux, déséquilibré, et dont la réaction inexorable l'encercle et l'étreint !

Mais non, cela n'est pas possible ! Elle est trop belle, trop jeune, trop ardente, pour renoncer à toutes joies,

pour abandonner l'espérance au moment même où le bonheur lui apparaissait si proche, où l'attente de la rédemption irradiait tout son être !

Cependant, qu'a donc cette soirée, cette nuit, de si lourd, de si triste ?

Et je relis encore la lettre déchirante qu'elle a écrite vers moi :

« Ma Michèle chérie,

« Au milieu des ruines de mon âme, je cherche pour un moment la force de te dire ma détresse, parce que tu as le droit de savoir, parce que je veux que tu comprennes...

« Trop tard !... Trop tard !... Tout trop tard !...

« Trop tard venu, l'avertissement qui arrêta ma course folle !

« Trop tard, la rencontre merveilleuse ! Trop tard ma rupture des indignes chaînes...

« Trop tard, tout l'effort de ma volonté tendue pour réparer les fautes destructrices.

En avant, quand je regarde au loin, je n'aperçois plus qu'une route en feu, des ponts qui s'écroulent, des torrents qui ravagent et qui brisent.

En arrière, si je regarde, je ne vois qu'un marais brumeux, sordide, misérable, sans une fleur de beauté, sans une lumière d'amour, sans une île de rêve... Rien... rien... seulement l'angoisse du « *cela aurait pu être*. »

Je ne peux pas lutter. C'est trop. Je m'enfuierai loin, loin...

Je ne peux pas revoir ce monde, ce piège. Ma lettre

est un adieu. Si tu m'aimes, ne cherche jamais à rien savoir de moi.

J'étais frémissante d'espoir et de résolution, je me sentais capable de remuer des montagnes, j'étais certaine de m'affranchir, de me relever, de me purifier... Oh ! j'étais sûre de resplendir !

Mais voilà ! Lui, il est marié !

Ah !... il y a trois ans ! Quand il m'aimait, quand je l'ai déçu, quand je ne l'ai pas reconnu, quand j'ai ignoré sa souffrance, quand j'ai joui de sa souffrance, — comme de celles des autres ; — alors il était libre !

C'est bien moi qui n'ai pas su, qui n'ai pas voulu !...

La réalité, la vérité, la vie, tout s'est offert ! Moi, je n'étais pas prête ! — Maintenant, je pleure.

Lui, il est droit, il est noble ; il a un foyer, une femme, des enfants — sa droiture est contre moi... Il m'aime, et toute sa vie aussi sera martelée de mon souvenir ; il m'aime, dans un regard, dans un mot, au fond de son âme voilée... la lueur d'une étoile, au lieu de la clarté sans limites du soleil...

Ah ! je serais restée, j'aurais dompté l'assouffissement de mon corps, j'aurais dominé le tumulte des vagues de ma tendresse impuissante, j'aurais vécu des miettes de bonheur qui me seraient venues de lui à travers l'espace, comme se nourrissent les oiseaux familiers !

Cela même est impossible ! Le fauve s'est déchaîné, la colère, la jalousie, l'orgueil ont allumé la farouche passion d'un homme qui se croit le droit de me garder, par la menace, par la violence, par la haine.

Sa vengeance plane, oh ! pas sur moi, sur Lui...

Comprends-tu, Michèle ?

Sur Lui ! il est comme un otage, qui répond pour moi !

Chacun de mes gestes est épié, par celui qui fut mon amant, Talbrut. Il ne reculerait devant rien.

Et là, c'est l'inexorable. Cet homme est en fer. Je ne peux ni rester avec lui, que j'abhorre, ni approcher Wanneshield, dont la présence est mon tout ; une parole, une rencontre serait le duel, peut-être le guet-apens !

Alors je pars, je m'enfuis. Ne me demande pas où je vais... Le nuage informe qu'entraîne l'ouragan sait-il ce qu'il sera demain ?

Ne me regarde plus.

Tout est fini. Ce soir, je ne serai pas ici.

Quelques-uns s'étonneront. D'autres me chercheront peut-être. Mais nul ne me verra plus, jamais, jamais.

Et la vie est ainsi faite qu'il faut que je t'écrive mon adieu au moment où tu m'apprends la chère nouvelle de tes fiançailles.

Dans ma douleur sans fond, je t'aime pourtant assez, ô ma chérie, pour sentir une émotion profonde et douce qui me pousse vers toi si tendrement...

Michèle bien aimée, je comprends en ce moment tant de choses nouvelles qui entrent brusquement en moi par la grande blessure de mon cœur !

Ah ! les plus hauts des psychologues, qui nous peignent en tableaux admirables les passions, les sensations, les actes et les désirs de l'homme, ne vivent que dans un domaine inférieur ; et au-delà de cette sphère active, il y a tous les élans plus profonds de l'être, et toute la

vie réelle — celle que je n'ai pas vécue — cette vie inépuisable, infinie, mystérieuse, qui nous frôle de ses grandes ailes aux seuls moments hélas, où la douleur s'abat sur nous.

Pourquoi attendons-nous les heures si graves pour penser plus gravement ?

Pourquoi l'âme profonde ne s'éveille-t-elle dans les êtres ou dans les peuples que lorsqu'un drame les étreint ?

Bientôt je serai loin... très loin... et je sens seulement à cet instant terrible où ma résolution inexorable doit s'accomplir, — comme si je voyais déjà ma vie d'ici avec beaucoup de recul, ou de très haut, — je sens seulement maintenant combien l'existence humaine est remplie d'heures vaines, stériles, superficielles, distraites par tout l'inutile, et combien elle pourrait devenir splendide, si chacun voulait comprendre !... Le grand ennemi de l'homme, hélas, c'est l'homme lui-même. Et moi, j'avais peut-être reçu plus de forces qu'il n'en doit être accordé aux humains pour aimer...

L'âme profonde veut nous parler, mais sa voix est lointaine encore, et de mauvais bruits la recouvrent et l'étouffent.

Michèle chérie, je sais que celui avec lequel tu vas vivre la vie a compris déjà plus que je ne sens encore. Ecoute-le, suis-le : comme tu l'aimes ! Il est de ces rares qui cherchent à ouvrir les portes scellées, par où notre espérance monte vers En-Haut, et par où un peu de la grande lumière du ciel pourra descendre sur les hommes.

Oh ! soyez heureux, soyez bénis ! Vous deux qui vivrez, pour faire l'avenir meilleur. Je vous comprends, et je

vous regarde ! je vous comprends, et je vous admire. Oh, Vous Deux, soyez heureux !

Et ce vœu est la seule étincelle ardente qui s'échappe de la Douleureuse qui s'en va, n'emportant avec elle que remords, détresse, regrets et renoncement.

Car j'ai enfin renoncé à Tout.

Jane.

* *

16 Août.

Nul ne sait ce qu'est devenue ma pauvre grande amie.

A Interlaken, on ne l'a pas revue depuis le 11 Août.

Plusieurs prétendent qu'elle est partie, par le train du soir qui rejoint l'Express-Orient. Russie ? Sibérie ? Chine ? — qui sait ?

Je lui avais télégraphié aussitôt après le reçu de sa lettre.

La dépêche ne l'a plus trouvée, hélas ! et m'est revenue.

Tout le pays est en émoi de cette disparition subite et complète.

Sans doute celui pour lequel elle a tout abandonné a-t-il eu une dernière lettre d'elle ?

Mais elle ne lui aura parlé que de l'amour qui aurait pu être son relèvement, et qui est devenu la cause de sa déroute !

Peut-être recevrai-je, un jour, un mot d'elle, venu de cet Orient lointain qui l'a toujours attirée. Et je l'évoque, je la revois si belle, avec ses grands yeux de vertige,

quand elle me prenait sur ses genoux et qu'elle me serrait contre son cœur vibrant et passionné.

Pauvre Jane ! N'entends-tu pas l'appel de ma tendresse qui s'élance vers toi et qui voudrait si fortement te soutenir et te bercer ?

Il y a des moments où la vie touche l'insondable.

Et malgré la consolation ferme et douce de mon grand soutien, je ne puis détourner ma pensée de ce drame étrange.

Jean-René aurait été si capable de comprendre et d'aider Jane !

Il a aimé la fin de sa lettre : « L'âme profonde veut nous parler, mais sa voix est lointaine encore, et de mauvais bruits la recouvrent et l'étouffent... »

— « Cela est vrai, me disait-il tout-à-l'heure. Ta pauvre amie, Michèle, a compris de nouvelles vérités, dans sa lourde souffrance.

Aux heures tragiques qui sonnent dans la vie, soudain son côté sérieux apparaît ; et l'être est tout prêt alors à sentir les progrès à réaliser, les améliorations à accomplir, les efforts réels à faire en soi et autour de soi, pour abolir ce que l'on peut des souffrances humaines.

Mais hélas, trop souvent, presque toujours, que le soleil du bonheur réchauffe l'être meurtri, que la vie s'épanouisse de nouveau, et, avec la paix qui revient, renaît l'indifférence de l'être, son inertie, sa frivolité même.

Voilà une des immenses réalités symboliques de l'Ancien Testament : chaque fois que le peuple d'Israël tombe en détresse, il se tourne vers son Dieu pour l'implorer ;

mais dès que la prospérité lui sourit de nouveau, il détourne ses pas des sentiers de la justice, et il adore les idoles impures du monde profane. »

Nous étions dans un courant de pensée où Jean-René est inépuisable. Il continua longuement :

— « Tant que la vie reste végétative, inconsciente, elle est heureuse telle qu'elle est, parce qu'elle n'existe que dans le présent. En général, elle se contente de ce qu'elle est, puisqu'elle ne conçoit pas le mieux-être.

« Mais dès que la conscience s'éveille et que l'intelligence compare, se souvient, espère, il n'y a plus aucun bonheur possible dans les conditions de la vie primaire, classifiée alors comme insuffisante, douloureuse, instable.

« Lorsque la vie n'est plus satisfaite par la sensation, la sensualité, l'épanouissement naturel, et que l'intelligence commence à former des modes nouveaux de jouissance, — les plaisirs intellectuels ou intellectualisés, — c'est que la conscience est éveillée, et par conséquent l'homme qui touche cette phase ne peut plus, sauf par un effort d'aveuglement volontaire, se détourner de la recherche constante du mieux-vivre.

« Désormais, toute la sphère de l'action possible apparaît sous deux aspects : l'un constructeur, l'autre destructeur, l'un qui tend à améliorer, l'autre à détériorer les conditions déjà acquises.

« Sous cet angle, les jouissances naturelles qui furent toute la vie primaire, restent nécessairement la base de la vie intellectualisée ; mais, comme l'intellectualisation de ces jouissances est susceptible de les fausser, il y a à développer une volonté de naturalisme balancé, fortifiant, sain.

« De plus près encore, il faut passer au crible les plaisirs intellectuels qui, si facilement, peuvent devenir des excitants ruineux, des stupéfiants, des épuisants.

« Autrefois, la *sainteté* de la vie consistait réellement dans cette balance, cette *hiérarchie harmonieuse* de toutes les facultés.

« La destruction vient de l'excès ; c'est pourquoi l'ascétisme n'est qu'une caricature de la vie sainte, parce qu'il cherche à saper la base fondamentale et naturelle.

« Lorsqu'on a compris ces choses, lorsqu'on sait que l'intelligence peut transformer, lorsqu'on sent *tout ce qui manque*, que deviennent les plaisirs futiles, les gaspillages de forces, les tempêtes passionnelles, et toutes ces distractions vaines, tout ce qui désagrège ce que nous voulons, ce que nous devons organiser ?

« Les mots contiennent de grands enseignements, parce que l'antiquité savante les a formés synthétiquement, selon les lois réelles de l'être : étymologiquement, *distraction*, « distrahere », veut dire « tirer-hors », nous tirer hors de nous-mêmes, hors de notre préoccupation, de notre responsabilité, de notre espérance ; nous faire oublier les choses sérieuses.

« Et croyez-moi, Michèle, *si la distraction peut être légitime dans certains cas*, à certains moments, où elle est pour ainsi dire nécessaire, combien elle est illégitime et néfaste pour ceux qui s'en servent dans l'instant où, pleins de force, ils pourraient travailler à réaliser l'idéal, c'est-à-dire à matérialiser dans la vie ambiante la conception intellectuelle du mieux !

« Que les hommes, depuis si longtemps qu'ils souffrent

et se débattent entre le Jardin de l'Inconscience et la Terre Promise, soient si peu nombreux à prendre virilement la route qui les mènera vers le bonheur intellectuel, c'est là l'étonnant mystère, que la complexité de l'histoire politique du genre humain explique en partie.

« La frivolité, la légèreté inouïe, l'arrivisme égoïste, l'indifférence cultivée de la plupart des intelligences, est comme un voile qui cache la gravité de la vie, la profondeur merveilleuse des possibilités qu'elle contient ! »

* * *

Une lettre d'André Calvis :

Florence, 18 Août.

Vous sentez tout ce que j'éprouve en apprenant vos fiançailles, Michèle ! Par-dessus et au-dessus de tous les sentiments divers et complexes que cette grande nouvelle éveille si profondément en moi, mes vœux s'élancent, ardents, graves, fervents et conscients de tout ce qu'ils impliquent ! Soyez heureuse, chère Michèle, vous et celui que vous avez trouvé digne de vous.

Plus tard, un peu plus tard, quand vous serez mariée et lorsque je me sentirai plus fort, je viendrai vers vous deux et j'espère que vous m'accueillerez comme je viendrai, en ami et en frère. Car je me souviens de vos paroles du dernier soir « qu'il faut garder comme des choses très précieuses, les liens réels nés dans nos vies ».

Oui, nous détruisons parfois inconsidérément, par inconscience ou par faiblesse, ces liens qui sont, en réalité et en essence, de la vie même, de la beauté, de l'amour, dans le sens le plus élevé du mot. Nous tuons ainsi en nous de la vie en nous diminuant en vérité nous-mêmes.

Parmi les ruines des souvenirs somptueux que vous m'avez laissés, il est né un nouveau poème, tel un jeune arbre, plein de vigueur. Je crois qu'en l'achevant, j'aurai triomphé de mon chagrin, Michèle. Et quoique ce puisse sembler choquant, que j'ose encore aujourd'hui faire une allusion au passé, il me fait tant de bien de pouvoir, à cause de vos fiançailles même, vous redire ma respectueuse affection, mon dévouement inaltérable. Dites à votre fiancé combien déjà je l'aime puisqu'il vous rend heureuse. Et sachez tous les deux qu'en ces heures intenses que vous vivez, où tant d'avenirs germent, parmi l'inconnu mystérieux des destins qui se nouent et se pénètrent, nul plus que moi n'appelle vers vous le bonheur, le grand, l'unique bonheur qui illumine la vie !

Sur la terrasse d'où je vous écris, le parfum intense des roses d'Italie se répand et monte dans l'air du soir. Qu'ainsi montent jusqu'à vous, respectueux et profonds, les vœux de celui qui demeure un ami.

André Calvis.

André Calvis ! Edmée Torquès !

Tous deux se sont trompés d'abord sur leur véritable chemin...

Comme il est facile de se tromper, dès qu'on ne porte

pas en soi un sens indéfinissable de la direction et de l'étoile ! Les nuages de la sentimentalité tendre, romanesque et faible, comme les voiles de la sentimentalité somptueuse, lyrique et dramatique, suffisent à enténébrer la route. Pour ceux-là il faut une main secourable qui fasse luire un rayon de vérité. Il me semble que de ces deux erreurs une belle réalité pourrait surgir... Edmée ! André ! Ils ne savent pas combien leurs natures se répondent !

L'interpénétration, c'est l'illimité, l'infini !

Malgré l'intensité de leur être et sa valeur, selon sa propre loi, tous deux furent à nous deux limités et finis, parce que leur monde n'était pas notre monde, parce que leur attente n'était pas notre attente !

Mais j'ai l'intuition certaine qu'en se rencontrant, ils se retrouveront et qu'en se trouvant, ils vibreront, eux aussi, leur accord infini !

* * *

20 Août.

Il y a tant de choses que j'aurais voulu pouvoir écrire de tout ce que me dit Jean-René ! Les conversations, dès qu'elles se dirigent vers les hauteurs, déroulent des livres entiers. Et je ne rappelle à la surface de ma mémoire que des fragments infiniment petits :

« La vie est ce que nous la faisons. Or, la vie de l'homme actuel n'est pas encore consciente, ni réellement

formée. L'homme dont les cinq sens ordinaires sont seulement éveillés végète dans un état d'inconscience grossière, et de l'évolution de ses sens latents dépend le raffinement et le progrès véritable de la vie.

Quelques-uns conçoivent mal comme quoi ce que l'on appelle communément de ce mot mal choisi, l'occultisme, (mot qui ne veut rien dire en vérité puisque tout est occulte jusqu'au jour où cela devient objet de science, c'est-à-dire d'expérience et de connaissance, ce qui est précisément le cas actuel pour ce que l'on appelle occultisme), quelques-uns conçoivent donc mal, que ce que l'on appelle plus justement les sciences psychiques, puissent aider, par leur progrès, le bonheur humain et la réalisation d'une vie plus haute et plus noble.

Comment ne pas comprendre, cependant, que si nous voyons tous la vie à travers nos propres yeux, que si nous ne voyons que ce que nos organes actuels sont capables d'apercevoir, notre champ d'investigation, d'intelligence, de compréhension et de connaissances augmentera progressivement au fur et à mesure du développement de l'homme lui-même et des sens supérieurs qu'il possède latents ? Comment ne pas désirer évoluer au plus haut de son individualité, dans toutes les directions possibles ?

Comment ne pas même essayer sincèrement et avec persévérance, l'éveil de ces facultés psychiques, traditionnellement connues, et qui, enrichissant l'être en profondeur et en réalité, lui permettent de sentir la vie à un échelon qu'il ne soupçonnait pas encore auparavant, de soulever un voile sur le mystère de l'invisible et d'accroître infiniment la connaissance humaine, en lui permettant de pénétrer dans ce que l'on pourrait appeler « l'envers ou l'autre côté des choses ».

Alors, l'homme évolué ainsi peut comprendre non seulement ce que *paraissent* les actes, les paroles, les pensées, mais ce qu'elles *sont*. Alors, s'il cherche à travailler au bonheur humain, son effort raffiné et compréhensif, visera juste et aura chance d'aider la vie en sa réalité et en son essence même, en sa grandeur, en sa divinité.

Car l'homme actuel ne se meut et n'agit, en général, que dans l'apparence primaire d'un mouvement instinctif et suractif qu'il prend pour la vie et qui est, ô combien loin, de la réalité des choses !

« L'homme ne vit que lorsqu'il est au plus haut de ses possibilités », a dit un poète. Lorsque l'on songe à cette pensée, avec quelle mélancolie on constate combien peu d'êtres vivants vivent, et combien rarement ceux-là aussi qui savent monter au plus haut d'eux-mêmes se maintiennent sur ces cîmes lumineuses !

Toute l'organisation des sociétés contemporaines tend à ramener l'homme vers en bas. Les habitudes, les conversations, les usages, les foules, les fêtes, les réunions mondaines, amicales ou familiales, les échanges, les mœurs, les amitiés, les relations, rien n'est fait en vue de l'élévation spirituelle de l'individu, en vue de son évolution profonde, et tout au contraire, cherche à le faire descendre vers le niveau moyen — du Tout-le-Monde ordinaire.

Comment ne pas voir que le progrès de la vie ne peut être qu'en mesure du progrès de l'homme qui forme cette vie ? Comment ne pas sentir ce que la connaissance de la vie vivante et la pénétration du soi-disant invisible, ajoute à la conscience humaine ? Comment ne pas com-

prendre que tous les grands génies qui formèrent en vérité la civilisation actuelle, furent des initiés, des prophètes ou des occultistes ? Et que les penseurs de second rang ne vécurent que de ce qu'ils prirent à ceux-là ? Et pourquoi ne pas aller jusqu'au fond des choses !

Toutes les civilisations qui anoblissent l'humanité sont uniquement formées sous l'influence des anciens livres sacrés : la Chine intellectuelle est tout entière contenue dans Confucius et Lao-Tseu, l'Inde a ses Védas, les lois de Manou, la réforme de Siddhartha. Ce qui reste de Parsis garde l'Avestha, et l'immensité musulmane prend ses racines dans la Bible par Mahomet.

Enfin, notre pensée occidentale est davantage encore fille de la Bible, ce splendide livre de sciences profondes que comprennent si peu ceux-là même qui le vénèrent ! »

..*

24 août.

O belle soirée d'hier, si intime et si douce, atmosphère délicieuse de ma chambre alourdie par les fumées du haut brûle-parfum et des odeurs mielleuses de toutes les gerbes de fiançailles qui remplissent les vases, les poliches, et les cruchons de cuivre...

Oh ! charme de ces heures intenses, délices de vivre, échange abondant de tendresse silencieuse, bercement de bonheur, éclosion d'espairs, richesse de désirs, infini merveilleux...

Nous ne nous parlions pas, trop perdus dans l'océan de notre rêve...

Mais nos âmes étreintes s'illuminaient l'une par l'autre, nos lents baisers s'approfondissaient, l'amour descendait sur nous, nous baignant de ses vagues enveloppantes.

Amour ! seule réalité que mon être conçoive, hors de l'espace et hors du temps, amour unique, loi de vie, origine des choses et suprême but de toutes les choses...

Puis, comme des profondeurs d'un lac montent peu à peu et s'épanouissent les fleurs du nénuphar, lentement, du profond de nos êtres, s'élevèrent les paroles :

— Il fait éternel ! murmura Jean-René.

Et, doucement, il évoqua l'avenir :

— Dans quelques semaines, Michèle chérie, le cadre de notre solitude sera plus vaste et plus solitaire, lorsque nous partirons, quelques jours après notre mariage, dans ma petite maison d'été où Octobre nous sera si beau !

Dans ce pays de montagnes et de forêts, les automnes sont féériques ! et là nous nous pénétrons chaque heure davantage et nous établirons une vie noble et haute sur cette base physique merveilleuse : la nature !

Avec l'échange constant de nos êtres, les jouissances deviendront exquisées et nous apprendrons de mieux en mieux à aimer les richesses que nous offre la terre, la beauté des grands arbres, la splendeur des champs, les lointains des montagnes mauves, les torrents d'argent qui sautent si librement, et qui forment les claires cascades voisines de notre home, où le murmure des chutes d'eau et de la brise dans les feuillages enchanteront de leur musique notre amour recueilli... Puis, ce sera l'heure où le soir tombe, et où nos promesses seront si tendres dans chaque mot prononcé tout bas ! et ce sera l'heure où les

étoiles montent dans le ciel qui vient de s'éteindre et où nos pensées aussi libres que l'infini des cieux sans limites chercheront de nouveaux horizons !

Car nous voulons, n'est-ce pas, ma Michèle, maintenir nos regards vers toujours plus loin...

Nous sentons en nous, un moi supérieur, qui demande à se manifester et qui cherche à s'épanouir. Et il ne faut pas encombrer nos vies de banalités, d'occupations quelconques ou d'idées mesquines si nous voulons progressivement chercher à monter vers ces crêtes élevées où l'homme ne sait pas assez se maintenir.

La spiritualité n'est pas une qualité mystique, imprécise, et vague, de sévérité ou de puritanisme : c'est la plus sage et la plus méthodique volonté de recevoir et d'utiliser toujours mieux nos capacités ; c'est la force de progrès et d'évolution que doit développer continuellement en elle toute intelligence véritable.

Si chaque homme appliquait ses efforts de perfectionnement sur lui-même, si chacun cherchait avant tout à se construire sans cesse un corps plus sain et plus robuste, un caractère plus souple et plus ouvert, une volonté plus ferme, une mentalité plus savante et plus forte, combien toute la vie serait vite changée !

C'est là, la « seule chose nécessaire », mais on a si peu compris !

Il faut aussi vouloir « atteindre » à la sérénité ; il faut être calme, joyeux, espérant, sans heurt et sans trouble. Tout trouble est nuisible, surtout aux heures de danger et d'angoisse, où il fait perdre la lucidité, la clairvoyance et la décision désirables.

Il faut être comme un grand arbre majestueux dont les racines sont profondes, dont la cime monte vers la lumière, et dont les branches souples et flexibles savent, en se balançant mollement, résister à la tempête.

Et si cet arbre porte des fruits, à la maturité, ce fruit se détachera par la loi naturelle : de même si l'être arrive à être riche de puissances vitales et de dons spirituels, il devra les manifester et répandre sur autrui la vision plus pure de son intelligence.

On ne doit, et l'on ne peut rien garder jalousement pour soi si l'on veut faire croître la richesse de son être.

Mais il faut seulement donner à ceux qui sont capables de recevoir. Et il nous faudra former, Michèle, dès que nous reviendrons à Paris, tout un milieu sympathique et raffiné dont les tendances seront semblables, dont les échanges seront harmonieux, dont la volonté sera intellectuelle, généreuse, élégante et pure.

Au centre et au sommet de ce groupe, nos Maîtres — auprès desquels j'aurai tant de joie à vous conduire bientôt, en cet Oasis où j'ai appris à penser — seront notre lumière, et le grand abri protecteur, l'Arche sainte qui contient les germes d'un monde futur, malgré la confusion et les chaos extérieurs.

Déjà, ils me demandent de penser à cet entourage élevé qui vous conviendra, puisque nous aurons à voir beaucoup d'individualités, notre travail étant avec les hommes. Il faut vivre intensément, il faut entendre le plus possible les grandes symphonies éternelles que chantent les mondes, et comprendre toujours mieux les splendeurs de l'art, de la science, de la vie prodigieusement infinie. Mais en veillant à la mise en forme progressive de tout

l'être ; et, se mettre en forme, c'est se maîtriser, se discipliner.

Il faut former, également, l'ambiance amicale, et chercher les affinités réelles, ascendantes.

Ce groupe nous sera précieux et nous aidera à surmonter les niveaux inférieurs d'existence, qui se mélangent trop dans la civilisation actuelle et dans l'organisation de l'activité des grandes villes : nous ne pouvons savoir à quel point nous absorbons les défauts d'autrui, et, surtout, ce qui ne nous paraît pas un mal en lui-même (et qui n'en est peut-être, en effet, pas un pour l'autre personne, mais qui devient mauvais pour nous si nous voulons tendre plus haut). Nous ne pouvons savoir à quel point, dans une seule conversation, nous pouvons absorber de découragement, de futilités, d'inertie, de vulgarité, de frivolité, d'idées inutiles et banales qui rempliront de longs jours, et à tort, les espaces de notre âme.

Je voudrais, ma Michèle, pouvoir t'entourer d'un cortège d'amis nobles et enthousiastes, qui chercheraient à gravir avec nous les sentiers abrupts de la connaissance, les sentiers fleuris de l'affinité réalisatrice, et dont la plastique intelligence, somptueuse, vibrante, échangée, ferait une harmonie vivante et délicieuse, un grand courant de formes joyeuses, dans lequel nous épanouirons doucement notre action, au sein duquel nous voilerons mélodieusement notre bonheur ! »

Malgré moi, une tristesse m'envahit ; je voyais une tache sombre au tableau de lumière, la place vide de Jane, parmi ce groupe idéal où sa belle intelligence aurait si bien pu se spiritualiser.

Mon bien-aimé sentit l'ombre qui venait de passer sur

moi. Il m'attira vers lui, et il m'enlaga de toute sa tendresse forte et protectrice.

— Tu es dans mes bras maintenant, chérie, et là il ne doit plus rien y avoir pour toi que la paix, la joie, l'espérance.

— Et il n'y a que tout cela en effet, Jean-René, avec aussi l'amour le plus profond que mon cœur puisse renfermer.

Je lui ai dit encore :

— Il faudrait que notre bonheur soit un formateur d'autres bonheurs, qu'il soit un épanouisseur de vie, un facteur d'échanges plus intenses et plus complets.

Dans l'entourage dont nous parlons et que nous espérons attirer autour de nous, il faudra chercher à faire étinceler sans cesse de nouvelles sympathies, de nouvelles amitiés, de nouvelles amours !

Il faudrait y faire naître toutes les éclosions des possibilités, y relever les fleurs penchées, comme ma petite amie Edmée Torguès, y développer les facultés, les talents, encourager les nobles essais, et surtout faire de la vie meilleure, par ce générateur admirable de la force humaine : les échanges en affinités réelles.

Car l'existence comprise et réalisée volontairement par l'union profonde et l'aide spontanée d'intelligences qui comprennent, qui veulent ensemble, qui se surombrent et s'encouragent les unes les autres, deviendrait comme un splendide feu d'artifice, aux bouquets ininterrompus, alors qu'aujourd'hui nous ne voyons que de pâles fusées sillonner de loin en loin la nuit.

— Plus de vie, plus de beauté, plus d'amour ! murmura René.

Vivre chaque heure en beauté ! A notre époque, l'art n'est que l'immense inassouvissement des âmes qui voudraient plus de liberté, plus d'essor, plus d'épanouissement, plus de naturalisme, plus de splendeur, plus d'idéal, et qui sont forcées de chercher cela en dehors de la vie.

L'art actuel n'est pas une certaine partie d'un tout magnifique ; il est l'étincelle lumineuse, séparée, solitaire, vers laquelle se lève, enivré, le regard des êtres de désirs et de rêve.

Et pourquoi ne pas réaliser toute l'existence en œuvre d'art, pourquoi ne pas chercher à rendre plastiques chacun de nos gestes, chacune de nos attitudes, chacune de nos pensées ?

Pour cela il faudrait que tout homme aille aussi loin que possible sur la route qu'il poursuit.

L'évolution constante, voulue âprement avec une persévérance inlassable, est la grande transformatrice.

Penser, aimer, agir. Penser de plus en plus profondément, aimer de plus en plus intensément, agir de plus en plus activement.

Et faire croître en chaque être son moi le plus élevé.

« La philosophie, a dit Novalis, est l'excitation du moi réel par le moi idéal ».

Ce moi supérieur ne s'éveille que dans le calme de la méditation, et il est un fait d'un ordre plus élevé, que l'homme élevé saisira seul. Mais tous peuvent s'efforcer de le faire naître en eux : et c'est la seconde naissance.

Comme Spinoza le montre d'une façon si simple et si noble, cultiver en nous-mêmes, et dans les autres hommes, l'éclosion de la raison, substituer aux idées confuses, lour-

des d'ignorance, sources des erreurs et des préjugés, les vérités illuminatrices qui libèrent des impulsions et des passions et conduisent à l'activité constante de notre être divin, d'où résulte le règne de l'harmonie sur les terres : cela seul est un but digne de l'intelligence, une œuvre de sagesse et de réalisation solaire.

Sous le règne de la raison, et de la science plus haute qu'elle est apte à manifester, la science intuitive, il n'y a plus de place pour les obstacles que l'humanité instinctive jette continuellement sur sa propre route : il n'y a plus de place pour l'obscur tyrannie des peuples sur les peuples, pour les haines ténébreuses des sectes contre les sectes, pour les narcotiques empoisonnés que versent les fausses morales et les croyances étroites.

Toutes ces entraves, toutes ces laideurs s'effondrent, se dissolvent, disparaissent et peu à peu surgit l'Humanité nouvelle, comme en un jardin, comme en un temple, épanouie, miséricordieuse, épurée, l'Humanité *Harmonieuse* qui du sommet de la pyramide, jusqu'à sa base innombrable, agit en union, pour étreindre en chaque heure la béatitude de l'Éternel Présent !

Je contemplais le déroulement des visions et apercevant dans le passé tant de sombres tragédies faites au nom du progrès et de la spiritualisation des masses, j'ajoutai comme une affirmation et comme un désir :

— Oui. Guider l'humanité, la transformer ! mais par la joie.

Loin de nous le fouet de la crainte et l'aiguillon de la terreur ; attirons par un foyer de plénitude vers le perfectionnement de toutes choses.

Te souviens-tu, Jean-René de ces beaux vers philosophiques et prophétiques :

« Profonde est la douleur,
« Plus profonde est la joie !
« La douleur dit : Passe et finis !
« Mais la joie veut l'éternité,
« Vent la profonde éternité. »

Je m'étais levée devant lui et je passai mes bras autour de son cou.

— Et j'aspire de tout mon être, et je suis dans la plénitude du bonheur, lui dis-je, car maintenant j'ai trouvé mon Idéal.

— Ma chérie, répondit Jean-René en m'embrassant, il y a une vieille parole : « L'homme n'est jamais heureux, mais il va toujours l'être ». Cette parole est bien vraie, car le bonheur réel c'est l'aspiration, et le bonheur ne consiste pas dans l'acquisition d'une chose désirée, mais « dans la poursuite d'un rêve, avec espoir raisonnable de succès ».

L'Idéal est le maximum d'énergie, d'harmonie, de beauté, qu'il soit donné à notre faiblesse actuelle d'entrevoir.

L'Idéal, le Bonheur, l'Amour, sont les sommets d'une route infinie, les sommets lointains qui s'élèvent sans cesse à mesure que la route monte.

Mais l'Idéal n'est pas la Chimère, il est le but voulu et espéré : réalisable ! Le conquérir, c'est le graver dans son âme, dans son corps, dans sa vie. Le conquérir, c'est avoir trouvé un chemin de progrès constants, c'est avoir compris que l'Idéal, comme l'Amour, ne sont les cimes radieuses de la vie, que parce qu'ils appartiennent à l'illimité...